

# LE SAMEDI

**NOUVEAU**

71e année, No 6 Montréal, 18 juillet 1959  
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

● La jeunesse du monde : Inde, Angleterre, Scandinavie — ● Estes Kefauver : Le crime aux Etats-Unis — Vos vedettes préférées : Roland Chenail, par Odette Oligny — Un roman d'amour complet : *Fumées sur l'eau*, par Anne Lecourt.

**20**  
cents

*Préparez vos  
vacances canadiennes*





LA **MATINÉE** DONNE UN SENS NOUVEAU AU  
 PLAISIR DE FUMER  
 grâce à son nouveau filtre perfectionné  
 et ses tabacs sélectionnés

La **MATINÉE** est spécialement conçue pour offrir aux Canadiens la parfaite DOUCEUR et la pleine SAVEUR qu'ils recherchent dans une cigarette à bout filtre. Son nouveau filtre perfectionné vous laisse goûter *tout* son arôme... doux, mais savoureux.



Le Samedi

18 juillet 1959

# — Sommaire —

- 4 Les pieuvres vont à l'école  
La guerre du saumon  
Les grands des E.-U. ont chacun leur prière
- 5 Les Américains vont présenter aux Russes leurs réfrigérateurs et leurs cow-boys  
Le policier à la broche  
Le dernier snobisme des salons anglais
- 6 Seul le mégot est nocif  
Scandale dans les universités américaines  
Les caprices d'Ava  
Lollo à la Yul
- 7 Vacances canadiennes, par Jacques Coulon
- 11 Un roman d'amour complet: *Fumées sur l'eau* par Anne Lecourt
- 13 Coupable ou non-coupable ?
- 15 Horoscope
- 18 ... et le Ciel t'aidera
- 20 Roland Chenail, un artiste sincère, par Odette Oligny
- 22 Annette Stroyberg, la dernière oeuvre de Vadim, par Martin Rebière
- 24 Les jeunes du monde entier cherchent l'avenir: Inde, Angleterre, Scandinavie
- 28 Pêle-Mêle magazine
- 30 Cinéma: *The Hanging Tree*  
Vacances: Des pierres précieuses à portée de la main, par Pierre Villon  
Lectures de vacances, par Jacques Coulon
- 31 Sur toutes les scènes, par Francine Montpetit-Poirier
- 32 Vancouver: Moby Dick en C.-B.  
Sports: Rome sera le pôle d'attraction du monde sportif
- 33 Yellowknife: Un centre de villégiature dans l'Arctique
- 34 Estes Kefauver: *Le crime aux Etats-Unis*
- 38 L'Ange consolateur, par H.-L. Magog
- 43 Dis-moi ton nom
- 44 Enigme criminelle: *L'assassinat du député Hogan*
- 45 Une aventure maritime: *Cargaison dangereuse*
- 51 Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur
- 56 Jeu: Dessins à erreurs
- 57 Mots croisés



## “Ne regrettez pas de vieillir. Grand nombre ne jouiront pas de ce privilège.”

Quoique la vieillesse comporte certains désavantages, l'image sombre que vous pourriez vous en être faite ne correspond pas à la réalité. De nos jours, grand nombre de nos citoyens les plus âgés — et le nombre de ceux qui ont 65 ans ou plus dépasse un million deux cent cinquante mille — font des voyages, se délassent et jouissent de bien d'autres avantages qui assurent le contentement et rendent la vie agréable.

Si vous désirez jouir d'une existence utile et heureuse, après la retraite, vous devez prendre dès maintenant — longtemps avant votre 65<sup>ème</sup> anniversaire de naissance — les mesures qui s'imposent pour conserver votre santé, assurer votre sécurité économique et préparer le rôle que vous désirez jouer dans les affaires de votre localité.

**Pour jouir d'une bonne santé durant votre vieillesse,** ne manquez pas de vous soumettre à des examens médicaux périodiques, de bien choisir votre nourriture et d'adopter de bonnes pratiques d'hygiène. Intéressez-vous à un passe-temps qui, plus tard, occupera vos loisirs.

**Examens Médicaux.** Des examens médicaux réguliers constitueront votre plus importante sauvegarde contre les maladies chroniques ou dégénératives qui se développent ordinairement à l'âge mûr ou plus tard.

**Des aliments bien choisis.** N'oubliez pas d'inclure une grande variété de nourriture dans votre régime alimentaire. De la

viande, du lait, des oeufs, de la volaille, du poisson, des légumes, des fruits, du pain et des céréales — en quantité convenable — maintiendront votre corps en bon état et vous aideront à maîtriser votre poids. Evitez toujours les régimes dictés par les caprices de la mode.

**De bonnes pratiques d'hygiène.** L'exercice, le sommeil et le délassement peuvent grandement influencer votre état de santé. Par exemple, l'exercice régulier aide vos muscles et améliore votre circulation. Votre médecin pourra vous aider à vous tracer un programme, en ce qui concerne votre activité, qui contribuera beaucoup à préserver vos ressources tant physiques que mentales.

**Les loisirs.** Peu importe votre âge, il y a peu de chances que vous soyez heureux à moins que vous vous adonniez durant vos moments de loisirs à une activité d'intérêt individuelle ou collective. Faites-vous peintre ou philatéliste ou prenez part aux affaires de votre localité. Une telle activité agira comme stimulant pour votre cerveau et vous permettra de maintenir des rapports avec des gens de tous les âges.

Vos chances de vivre jusqu'à un âge avancé sont bonnes. C'est pourquoi vous devriez songer à l'avenir et vous établir un programme sage pour vos années de vieillesse. Quand les années se seront écoulées, et que vous serez devenu vieux, vous constaterez que vos années de vieillesse seront agréables, parce que vous aurez pris les mesures voulues.

COPYRIGHT CANADA, 1959 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

### Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

**LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE**

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

**LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM**

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757\*

**GEORGES POIRIER**  
Président

**GEORGES POIRIER, fils**  
Vice-président

**ODILON RIENDEAU**  
Chef du tirage

**CHARLES SAURIOL**  
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

## Psychologie

● Les pieuvres vont à l'école et les pucerons subissent des transfusions

Les savants européens qui travaillent pour l'Air Force américaine ont commencé un travail assez inattendu : ils apprennent à lire aux pieuvres, aux fourmis, aux cancrelats et autres animaux primitifs.

L'école des pieuvres a été confiée au professeur anglais Young. Celui-ci a passé deux étés, dans les sous-sols de l'aquarium de Naples, à apprendre aux pieuvres à distinguer un certain nombre de lettres d'un dessin et d'un format très semblables.

Dans le même temps il endormait certaines parties du cerveau des poules pour savoir quelle partie est responsable de la mémoire et quelle autre de la reconnaissance des formes.

De son côté, la radiodiffusion suédoise a présenté à ses éditeurs « la femme qui exerce le métier le plus étrange », Mlle Karin Hellberg, 27 ans, travaille à l'Institut de pathologie végétale d'Ultuna. Son travail consiste à faire des transfusions de sang à des pucerons, afin d'étudier le rôle de ces insectes dans la propagation de diverses maladies des plantes.

● Si vous dites : « Moi, je n'oublie jamais rien... » méfiez-vous !

Une mémoire exceptionnelle est souvent la marque d'un individu déséquilibré. C'est la conclusion d'un grand psychiatre américain, le docteur Lewis Sherman, de Brockton (Massachusetts) qui a consacré sa vie à l'étude de la mémoire et de ses méfaits.

— Les criminels dont on étudie la pathologie ont presque toujours des souvenirs étonnamment précis du déroulement de leur existence, d'événements récents ou anciens qui les ont directement ou indirectement affectés. Une personne normale oublie habituellement quantité de faits, de noms, les visages s'effacent peu à peu de sa mémoire visuelle : un tri bienfaisant se fait dans son esprit, et contribue à assurer son équilibre mental.

— L'individu normal, qui présente un taux de souvenirs et d'oublis harmonieux, n'est jamais un anxieux. L'être « qui se rappelle "tout", » au contraire, est un candidat tout désigné pour les hallucinations, les crises d'angoisse, les névroses, les refoulements.

## Alaska

● Les Américains lancent un « Grand Trek » vers l'Alaska

Pour mettre en valeur leur 49e Etat, les Américains lancent la croisière de vacances en Alaska à grands renforts d'avis médicaux vantant les bienfaits des « solitudes du Nord » et de la détente qu'elles engendrent.

Résultat : la compagnie aérienne Wien Alaska ne prend plus de réservation jusqu'en septembre. Les billets déjà vendus lui ont rapporté 160,000 dollars. Le trafic des voyageurs a augmenté de 15% entre l'Alaska et Seattle — la ville américaine la plus proche — dans les trois premiers mois de 1959.

Les deux palaces d'Anchorage, la capitale, n'ont plus une chambre libre avant le 1er octobre et plusieurs autres font construire des annexes en toute hâte.

3,149 voitures ont franchi la frontière du nouvel Etat contre 2,433 l'année dernière. Certains visiteurs ont des émigrants : un groupe de 37 pionniers de Détroit a entrepris fin mars un nouveau « grand trek » en direction de l'Alaska, à travers la toundra canadienne. Mal guidés, atteints de dépression nerveuse en cours de route, les voyageurs sont enfin arrivés après s'être égarés trois fois. La réception enthousiaste qui les attendait à Anchorage leur a fait oublier rapidement les malheurs du voyage.

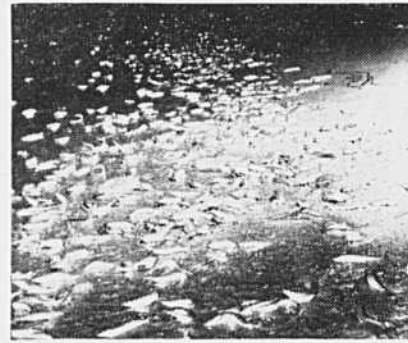
Un autre contingent démigrants, du Michigan, ceux-là, vont bientôt les rejoindre : 550 hommes, femmes et enfants qui ont payé 25 dollars par personne pour faire partie d'une caravane de 100 voitures, qui partira fin mai pour le « nouveau paradis » des Etats-Unis.

● La guerre du saumon — traquée par les Japonais et les Russes — éclate dans les eaux de l'Alaska

Après la « guerre du hareng », qui a envenimé cet hiver les relations anglo-islandaises, voici la « guerre du saumon », au moins aussi grave. Décors : les eaux de l'Alaska, « pillées », selon les plaignants, par les Japonais et les Russes.

Le problème, à la fois économique et juridique, est d'autant plus inquiétant que le 49e Etat américain tire de ses grandes pêcheries de saumon 41% de ses revenus annuels, soit près de 105 millions. Et ils ne sont pas les seuls Américains atteints. Les pêcheurs de Seattle (Etat de Washington), grands

spécialistes de la pêche et de la conserve du saumon, crient également à la ruine.



En vingt-trois ans, le « troupeau de saumons » de l'Alaska est tombé de 8,500,000 à 3 millions. Perspective pour 1959 : 1,800,000 soit le chiffre le plus bas depuis 1910.

Les premiers coupables, ils le reconnaissent eux-mêmes, sont les pêcheurs américains qui ont commis, au cours des années passées, de multiples excès : pêche en période de frai, pièges illégaux dans les embouchures des rivières, écumage systématique des zones saumonnières du Pacifique, etc.

Aussi le gouvernement américain a-t-il imposé aux pêcheurs une limite réduite à trois milles de profondeur au-delà de laquelle toute capture de saumon est interdite. Et, depuis six mois, tendre des filets dans les estuaires tombe sous le coup de la loi.

Mais ce contrôle, auquel les pêcheurs américains se soumettent bon gré mal gré ne peut s'exercer sur les flottilles des autres pays. Les Japonais notamment, privés par les Russes de leurs zones de pêche au nord-ouest du Pacifique, envoient leurs chalutiers intercepter les saumons remontant vers l'Alaska. On compte par millions ceux qu'ils prennent ainsi chaque année.

## Les grands des Etats-Unis ont chacun leur prière personnelle à Dieu

Le chroniqueur américain Jim Bishop vient de rassembler les prières personnelles qu'aime à adresser au Tout-Puissant quelques célébrités de son pays. L'idée de former ce pieux bouquet lui a été suggérée par la mort de sa femme : Mme Bishop a succombé à une péritonite alors que son mari revenait d'Europe, il y a deux ans ; et ce drame s'est transformé en un livre de haute élévation morale, qui s'intitulera *Allez avec Dieu*.

Voici la prière quotidienne du Président Eisenhower (lequel, on s'en souvient, se fit baptiser en entrant à la Maison-Blanche) : « Nous prions pour que nous soit donné le pouvoir de distinguer le Bien du Mal, pour que nos paroles et nos actes soient gouvernés par les lois de ce pays. Nous prions tout spécialement afin que tous puissent travailler pour le bien de notre pays bien-aimé et pour Ta Gloire, Seigneur. Amen »

Donnez-lui l'humilité...

Beaucoup plus longue, la prière de Mac Arthur s'intitule : Prière d'un père : « Formez pour moi un fils, ô Seigneur, qui sera assez fort pour connaître ses faiblesses, et assez brave pour n'avoir pas honte d'avoir peur. Un fils qui restera fier et ne courbera pas le dos dans la défaite, et qui sera humble et bon dans la victoire... Ne le menez pas, je vous en supplie, par des chemins aisés et confortables, mais à travers le fardeau des difficultés et des rivalités... Que son cœur soit limpide, et son ambition haute. Un fils qui se domine lui-même avant d'essayer de dominer les autres, qui apprendra à rire sans jamais oublier comment on pleure... qui ne se prendra jamais trop au sérieux. Donnez-lui l'humilité... Alors, moi, son père, j'oserai dire tout bas : « Je n'ai pas vécu en vain ».

Cecil B. de Mille recourait fréquemment à Dieu, paraît-il, pendant qu'il réalisait ses fresques cinématographiques : « Seigneur, apprenez-moi à prier. Pas seulement pour moi, mais pour tous ceux qui ont besoin de vous. Pas seulement avec mes lèvres, mais avec Votre Esprit en moi ; ne recherchant pas seulement vos bienfaits, mais Vous par-dessus tout. Non ma volonté, mais la Vôtre. Non ma course fiévreuse après les biens de ce monde, mais Votre Grâce... Et quand même je vous oublie, ne m'oubliez pas... »



SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

## SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

Dans la baie de Bristol, en 1957, 20% des saumons arrivant pour la ponte portaient des cicatrices, souvenirs des blessures reçues en franchissant à grand-peine la barrière serrée des filets japonais.

Conséquences : une véritable « tue-rie » de saumons trop jeunes et la violation du traité de 1953, qui interdisait aux pêcheurs nippons de prendre des saumons originaires de l'Alaska. Une révision du traité est actuellement à l'étude à Tokyo et à Washington.

Les arrangements avec les patrons de pêche soviétiques s'annoncent plus difficiles. Tout récemment, une escadrille d'avions dépendant de la U. S. Navy a monté la garde le long de la côte du Pacifique, de Seattle au nord de l'Alaska. 64 bateaux de pêche russes croisaient au large des îles Pribilof, territoire américain. Explication du commandant russe : « Nous faisons des recherches sur la migration des poissons. »

Mais, en Alaska, on demeure persuadé qu'ils attendaient les gros bancs de saumons arrivant au printemps pour la ponte, et qu'ils comptaient les pêcher avant qu'ils n'atteignent l'embouchure des rivières américaines.

### ● Les Américains

vont présenter aux Russes leurs réfrigérateurs et leurs cow-boys

Le voyage de M. Mikoyan aux Etats-Unis a provoqué en U.R.S.S. un regain de curiosité pour tout ce qui est américain. A vrai dire il y a beau temps que le public soviétique — et même les milieux officiels — souffrent d'un curieux complexe à l'égard des Etats-Unis : une pointe d'admiration, quelque jalousie et l'ardent désir de faire mieux tout en les imitant. Dans la lutte pour la conquête de l'espace, les Russes ont pris l'avantage, mais ce succès ne leur épargne pas les pèches d'envie à l'égard des réfrigérateurs, des machines à laver et des postes de télévision « made in U.S.A. ». Les carrosseries des automobiles russes s'inspirent des grandes marques américaines et le hula-hoop commence à faire des ravages.

Aussi a-t-on appris avec satisfaction qu'une grande exposition américaine allait se tenir à Moscou cet été. On y verra un « supermarket » et un « drug-store », qui furent les deux grandes admirations de M. Mikoyan pendant son séjour aux Etats-Unis. Les organisateurs reconstitueront le cadre dans lequel vit l'Américain moyen : maison, jardin, garage, tous munis des derniers « gadgets ».

Enfin les Russes se préparent aussi à accueillir une grande revue de Broadway, l'Orchestre Philharmonique de Philadelphie, la chanteuse noire Marian Anderson et même une troupe de cow-boys dans son spectacle de rodéo. Une tombola quotidienne permettra de gagner voitures américaines, réfrigérateurs et postes de télévision.

### ● Les Américains

comptent sur leur cuisine-miracle pour séduire les Russes

« Je n'ai jamais trouvé gens plus coopératifs que les Russes », s'écrie un ingénieur américain, tandis que son collègue soviétique s'exclame : « Ces Américains sont O.K. ».

C'est à Moscou que règne actuellement cette atmosphère de bonne entente internationale. Au parc Sokolniki, dix-neuf Américains et vingt Russes préparent l'Exposition américaine à Moscou, qui ouvrira ses portes le 25 juillet. Ils ne tarissent pas d'éloges les uns sur les autres, et proclament : « Notre travail est le plus bel exemple de coexistence pacifique depuis la seconde guerre mondiale. »

Jack Parris, de Fort Worth (Texas) dirige les travaux du côté américain. Il parle un américain lent, marqué de l'accent texan. Son collègue soviétique Viktor Abramov, parle le rapide russe moscovite. Mais les deux hommes se comprennent fort bien lorsqu'il s'agit de l'obscur jargon technique de leur profession.

La tâche la plus difficile a été le montage de l'immense coupole d'aluminium, de 180 pieds de diamètre, qui sera le hall principal de l'exposition. Ce dôme est fait de 1,125 pièces, qui exigent un processus compliqué (et inconnu jusqu'à présent des Russes) de préparation et d'assemblage. A l'émerveillement des Américains, les Russes n'ont gâché qu'une seule pièce. Cette réalisation a été l'objet d'interminables discussions techniques, au petit restaurant du Parc où Russes et Américains mangent à la même table.

L'Exposition aura pour but de montrer aux Russes comment vivent les habitants des Etats-Unis. Trois millions de visiteurs sont prévus. Ils verront, entre autres, la fameuse cuisine-miracle, avec robot-nettoyeur, écran de télévision pour surveiller la nursery et la salle de jeux, tableau de bord, commandant l'ouverture et la fermeture des tiroirs, l'inventaire des provisions, la préparation des aliments, etc.

#### 90,000 pieds carrés

Mais ils verront aussi la cuisine américaine moderne, entièrement équipée à l'électricité, munie seulement des appareils dont se sert la maîtresse de maison moyenne. Pour achever de mettre les Moscovites dans l'ambiance américaine, les snack-bars dispersés sur les 90,000 pieds carrés de l'exposition serviront boissons rafraichissantes et spécialités « made in U.S.A. ». Un cinérama servira au divertissement des visiteurs.

De son côté, l'Union Soviétique prépare une exposition à New-York. Elle occupera deux étages du Colisée. L'U.R.S.S. y montrera ses réalisations techniques, mais expliquera aussi son système d'éducation et ses services sociaux et sanitaires. Des oeuvres ré-

centes des artistes soviétiques figureront également au programme.

## Papouasie

### ● Le policier à la broche

En Papouasie, à travers le « territoire de tigres », onze hommes recherchent une bande de cannibales qui le mois dernier ont fait leur régal d'un policier. Ces hommes, sous la conduite d'un fonctionnaire australien, ont la rude obligation de remettre les cannibales à la justice. En effet, un village entier a été dépeuplé, ses habitants ayant fui les anthropophages mis en appétit.

Réfugiés dans le camp de la Compagnie de pétroles australiens, à Bwata, ils n'osent plus réintégrer leur village, de peur d'être dévorés par leurs ennemis jurés, les féroces Maturari.

Le « territoire des tigres » ne peut être joint que par le fleuve et par des hélicoptères. Il y a trois ans, une expédition punitive du même genre avait fait découvrir les brochures utilisées par les cannibales pour faire rôtir les coeurs, les bras et les cuisses de leurs malheureuses victimes. On trouva sur



les lieux les restes d'une douzaine de personnes assassinées et consommées.

— Le fait qu'ils aient mangé un policier est très grave pour nous, a dit un haut fonctionnaire local. Jusqu'à présent, l'uniforme était toujours respecté au point qu'à l'arrivée de ce policier la population s'est crue protégée, et a obéi à son conseil d'enterrer les couteaux et les arcs, pour éviter une bataille. Quand les cannibales ont attaqué, les villageois n'étaient donc pas préparés à combattre. Depuis que le policier a été mangé, ils ont perdu confiance dans le gouvernement.

## Angleterre

### ● Le dernier snobisme des salons anglais : « Buvez du vin dans des verres de « bistrot »

Révolution dans les salons anglais : les grands verres à whisky, réservés

aux « long-drinks » et les petits verres à cocktails, qui assuraient, par tradition, les succès des réceptions de 5 à 7, des lunchs de mariage et des apéritifs, sont de plus en plus remplacés, en Angleterre... par des verres à vin.

Le whisky, le gin, l'orangeade et les breuvages savants mixés dans un shaker, avec lesquels les Britanniques essayaient de s'égayer à longueur de soirée, sont en passe d'être détrônés par le vin. Un vin bien frais, et ce qui anime le plus sûrement une « party », assurent les hôtesses anglaises.

Celles qui offrent un repas arrosé de bourgogne ou de bordeaux rouge servent même un vin rouge plus léger avant de passer à table. Enfin, certaines firmes de Londres ont suivi le mouvement : pour les diverses célébrations à l'intention du personnel ou en l'honneur d'hôtes étrangers, le bon ton veut que l'on serve du vin ou du champagne.

Conséquence : les importations de vins sont en hausse constante depuis trois mois. Les pages féminines des journaux anglais incorporent maintenant à leurs rubriques habituelles une « chronique de vins » hebdomadaire.

« Une boisson élégante et saine »

Le triomphateur : M. Ralph Boursol, un des principaux importateurs de vins et spiritueux de Londres, dont le chiffre d'affaires a augmenté de 60% grâce à cette nouvelle mode : « Depuis des années, dit-il, je répète à mes clients : Buvez du vin, c'est la boisson la plus élégante et la plus saine. J'ai été enfin entendu. »

Du coup, les fabriques britanniques poussent maintenant la fabrication des verres à vin.

Un fabricant de Manchester a eu l'idée de copier les verres assez épais, à pied, coniques, qui sont souvent utilisés en France dans les cafés de campagne. Il a des commandes pour les trois mois à venir : il avait fait sa publicité en disant : « Dégustez votre vin dans un verre de bistrot ».

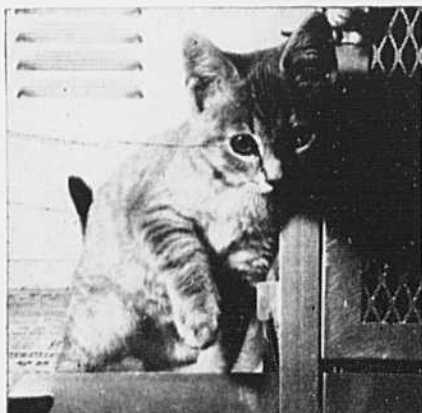
### ● Les laboratoires dépeuplent l'Angleterre de ses chats

« Ne laissez pas votre chat sortir seul la nuit. » C'est le dernier règlement de la police anglaise. Les voleurs de chats, qui sévissent actuellement dans la région de Londres et de Manchester, vont jusqu'à dérober vingt chats par nuit.

Ils opèrent en camionnette : deux hommes, une jeune fille, chargée de présenter l'appât à l'animal et de l'attirer par des paroles tendres. Tandis que l'animal déguste la viande offerte, une main experte le pousse dans un sac. Aussitôt le sac est engouffré dans le véhicule. Il est extrêmement difficile de dépister ces voleurs, qui ne reviennent jamais sur le lieu de leur crime et n'opèrent pas deux fois dans le même quartier.

Les animaux capturés sont vendus à des fourreurs et à des laboratoires de recherches médicales, qui les achètent de 3 à 5 dollars.

+ SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS +



Les ligues anglaises pour la protection et la sauvegarde des animaux se sont bien entendu bruyamment indignés, multipliant les démarches auprès de la police, qui est sur les dents.

### ● La médecine anglaise : Seul le mégot est nocif

« Pour fumer sans danger, munissez-vous d'une aiguille et pratiquez deux trous dans votre cigarette, à un centimètre environ de vos lèvres ».

Tel est le conseil qu'un médecin anglais, le docteur C. N. Smyth, donne à ses compatriotes dans le « British Medical Journal ».

« Le goudron et la nicotine, explique le docteur Smyth, ne pénètrent dans l'organisme qu'une fois fortement échauffés. Ce qui ne se produit que lorsque le fumeur en est arrivé au dernier tiers de sa cigarette. En outre, le tabac joue lui-même un rôle de filtre, et la plus grande partie de la nicotine et du goudron s'amassent dans ce dernier tiers ».

« C'est donc ce "mégot" qu'il convient de neutraliser. Pour cela, le moyen le plus simple est de le refroidir : deux trous d'aiguille suffisent pour diminuer de 60% la quantité de produits nocifs inhalés par le fumeur ».

Trois cents infirmières et étudiants en médecine anglais ont servi de cobayes au docteur Smyth : ils ont fumé, à eux tous, 2,000 cigarettes. Le résultat a été concluant dans tous les cas.

Pleins de bonne volonté, les étudiants se sont offerts pour calculer le temps nécessaire à percer de deux trous chaque cigarette d'un paquet de vingt : il leur a fallu en moyenne trois minutes.

## Etats-Unis

### ● Scandale dans les universités américaines : pour obtenir une bourse, il faut « vendre son âme » à l'Etat...

Un vent de révolte souffle sur les

universités et écoles américaines. A cause de ce petit paragraphe inscrit à la fin du « National Education Act », dont le budget a été porté à 887 millions de dollars.

« Pour obtenir des prêts et des bourses, chaque étudiant devra à l'avenir : prêter un serment de fidélité aux Etats-Unis ; jurer sur la Bible qu'il ne croit pas à des doctrines destinées à abattre par la force ou la violence ou par des méthodes illégales ou inconstitutionnelles le gouvernement des Etats-Unis et qu'il ne fait partie d'aucune organisation hostile, qu'il n'enseigne pas de telles doctrines, et ne soutient pas de telles organisations ».

La grande querelle de la ségrégation à peine étouffée, le macarthysme montre à nouveau le bout de l'oreille.

Résultat : depuis quinze jours six écoles ont déjà fait savoir qu'elles refuseraient prêts et bourses accordés sous ces conditions. Ce sont Bryn Mawr, Haverford, Antioch, Princeton, Swarthmore et Reed. D'autres écoles, en mal d'argent ont dû accepter les prêts, mais ont multiplié les protestations contre ce serment obligatoire.

#### Un ridicule piège à souris

A Harvard et à Yale, les deux nobles écoles des Etats-Unis, la colère gronde. Le professeur Pusey, de Harvard, a soutenu le point de vue des protestataires en écrivant de sa main au secrétaire à l'Education Flemming : « A nos yeux de telles mesures sont les symboles les plus odieux de la tyrannie et la pire menace qu'on puisse proférer contre la culture... La croyance de chaque homme ne peut être ni contrainte ni réprochée ».

Les étudiants de l'Université du Wisconsin et ceux du collège Emory, à Atlanta (Georgie), dès qu'ils ont eu connaissance de cette nouvelle ont organisé des manifestations sur le « campus » et dans les rues, avec défilés et débats publics pour exprimer ouvertement leur hostilité.

Elèves et maîtres ne comprennent pas pourquoi les milieux scolaires et universitaires sont « les plus suspects au gouvernement que d'autres groupes professionnels américains ». « Les fermiers reçoivent du gouvernement six milliards de dollars par an sans prêter pour autant serment de loyauté », a fait remarquer avec amertume le président du collège Carleton ; et son collègue de Swarthmore a écrit sèchement à Washington : « Tout cela est idiot ; il faut être vraiment dénué de tout sens commun pour exiger un tel serment d'un gamin de 17 ans ».

Le sénateur républicain Karl Mundt, du Dakota-Sud, qui a pris l'initiative de cette décision, est très étonné de ces réactions : « Il semble absurde à moi d'octroyer des prêts et des bourses à des saboteurs ou à des jeunes communistes. Si de tels candidats prêtent serment, on pourra en tout cas, une fois les preuves de leur appartenance idéologique en main, les inculper pour parjure et rupture de contrat ».

Au Congrès, la « querelle des serments » bat son plein : trois motions ont été déposées pour demander leur abolition.

## Cinéma

### ● Les caprices d'Ava

L'Australie n'a pas réussi à Ava Gardner, et celle-ci ne songe plus qu'à son prochain séjour à Rome.

A Melbourne, où elle termine le film « Sur la plage », les incidents se sont succédés. Dès le premier jour, elle jetait une bouteille de champagne à la tête d'un photographe qui l'avait surprise en compagnie du champion de tennis Tony Trabert (le lendemain Ava affirmait que l'on avait été trompé par sa ressemblance avec la femme du tennisman) ; la foule manquait d'étouffer à son hôtel ; un cheval emballé pénétrait dans un local où elle se trouvait en compagnie de Walter Chiari.

Celui-ci étant reparti à Rome, où il sort un peu trop souvent avec Anita Ekberg, Ava se montre d'une humeur exécrable. Se faisant suivre désormais



partout par deux agents de la police australienne, vêtue de pantalons et de vestes de coupe masculine, montrant sa hargne à ses admirateurs sous un voile de tulle appliqué à un casque colonial, elle ressemble plus à la Greta Garbo d'aujourd'hui qu'à l'Ava Gardner d'hier. La chaleur torride, les fatigantes prises de vues sur la mer l'ont rendue si nerveuse que personne n'échappe à ses continuelles colères. Plus d'une fois, le metteur en scène Stanley Kramer a dû intervenir pour empêcher un pugilat entre Ava et son partenaire Tony Perkins, un natif des Etats du Sud, comme elle, et comme elle un monstre sacré imbu de lui-même.

### ● Kim et son « comte »

Au fond, Kim Novak est une jeune femme qui tient à ses habitudes. Chaque fois qu'elle revient aux Etats-Unis, elle retrouve avec tendresse son plus ancien amour, l'industriel Mac Krim, d'ailleurs pour se lasser assez vite.

Revenue pour la troisième fois à Rome, elle y a aussitôt retrouvé son bel amour romain : Mario Bandini, qu'elle a renoncé à faire passer pour un comte. Elle est arrivée à point pour empêcher que ne se renoue une autre vieille idylle : Mario Bandini et Anita Ekberg.

Cette fois, on se demande si tout cela ne mènera pas à un mariage, car dans ses sorties avec l'ingénieur italien, Kim Novak est rarement seule, mais accompagnée de papa et maman. Or elle a toujours affirmé qu'elle n'épouserait jamais un homme qui ne plairait pas à ses parents. Elle leur avait présenté Mac Krim, qui n'avait pas eu l'heur de plaire à maman Novak.

En outre, Kim ne s'habille plus que comme une jeune fille sortant à peine de pension : flanelles à garnitures blanches, soies pastel à cols d'organdi. Dans son grand sac de touriste, un livre de messe et le chapelet qu'elle portera au pape pour qu'il les bénisse.

Toutefois, les mauvaises langues romaines affirment que si Mario Bandini prise fort les idylles avec les actrices blondes et célèbres, qui lui ont déjà fait rompre ses fiançailles avec une jeune fille de l'aristocratie française, il a toujours déclaré qu'il n'épouserait qu'une héritière du meilleur monde, totalement éloignée des milieux du cinéma...

### ● Lollo à la Yul

Le cinéma a décidément de drôles d'exigences. Gina Lollobrigida nous apparaîtra bientôt aussi chauve que Yul Brynner, pour tourner le rôle d'une femme rasée par les patriotes yougoslaves pendant la guerre, à cause de ses faveurs octroyées à l'occupant. Cette femme ne retrouvera sa féminité qu'à mesure que repousseront ses cheveux. Gina a montré ses photos « en chauve » à son fils Milko junior.

— Il s'est reconnu, dit-elle.

Dans quelques semaines, Gina commencera à tourner son premier film à Hollywood, où elle aura l'occasion de rencontrer sa grande rivale Sophia Loren. Dès son film en Yougoslavie terminé, elle repartira sans doute aux Etats-Unis. Il ne saurait donc être question de raser vraiment sa jolie tête, mais de porter, comme les clowns un faux crâne de carton. La comparaison avec Yul Brynner sera d'autant plus piquante que ce dernier sera encore son partenaire dans ce film, bien que les deux acteurs ne se soient pas manifesté une amitié débordante pendant le tournage du « Roi Salomon ».

C'est donc avec tous ses cheveux que Gina part à Hollywood, où elle affrontera ceux qui ne l'ont pas vue tourner il y a huit ans, quand le pro-



ducteur Howard Hughes, pour se venger de n'avoir pu séduire Lollo, se servit de son contrat pour ne pas la faire tourner. Certains affirment même qu'une nouvelle bataille Gina Lollobrigida - Howard Hughes se prépare.

+ SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS + SAMEDI-EXPRESS +

## LES BELLES RÉGIONS DU QUÉBEC

### l'Outaouais

Cette région, à laquelle reste attaché le nom du curé Labelle, était vaguement connue, jusqu'à la fin du siècle dernier, sous le nom de « Pays d'en Haut ». Les Pères Oblats ont fondé Ville-Marie, sur les bords du lac Témiscamingue et ont grandement contribué au développement des principaux centres de cette vaste région. Enfin, la construction du Transcontinental ouvrit à la colonisation une région aujourd'hui prospère : l'Abitibi.

Par lui-même et par ses affluents, l'Outaouais arrose une région deux fois plus étendue que la Nouvelle-Ecosse. Cette région se subdivise en douze comtés dont les noms

familiers suffisent à évoquer d'aimables paysages : Pontiac, Hull, Labelle, Deux-Montagnes, Terrebonne, etc.

La rivière Outaouais prend sa source dans la partie nord du comté de Montcalm et se jette dans le fleuve St-Laurent non loin de l'Île de Montréal. Son parcours, de quelque 800 milles, est extrêmement pittoresque et le touriste peut s'arrêter sur les bords du lac Témiscamingue, dans les charmantes îles au Calumet et aux Allumettes, ainsi qu'aux chutes de la Chaudière, près de Hull, et aux rapides du Long-Sault. Enfin, n'oublions pas que l'Outaouais comprend la belle région des Laurentides dont la réputation touristique n'est plus à faire.

### le Richelieu

La plaine du Richelieu, coupée çà et là par quelques monts isolés qui rompent la monotonie du paysage, est une des régions les plus belles et les plus fertiles de la province de Québec. La rivière Richelieu, magnifique cours d'eau d'environ 90 milles de longueur, a un volume d'eau considérable grâce au lac Champlain qui recueille les eaux des montagnes du Vermont. Il est navigable sur tout son parcours depuis la construction d'un canal permettant de contourner les rapides entre Saint-Jean et Chambly, ainsi que ceux de Saint-Ours. Le Richelieu et les routes qui en longent le cours sont les voies les plus directes entre la région Montréal-Sorel et la ville de New-York. La vallée

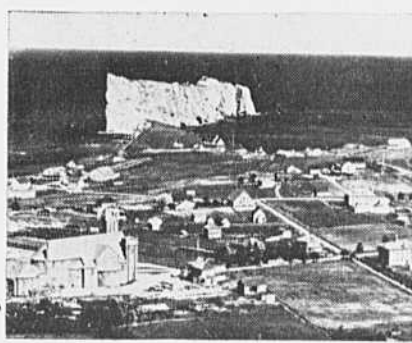
du Richelieu a été surnommée à juste titre le « jardin de la Province de Québec » à cause de l'harmonie des paysages et de l'opulence des terres en cultures. On trouve en effet, dans cette partie du Québec qui jouit à longueur d'année d'un climat relativement favorable, tous les produits agricoles du Canada. L'industrie laitière y est particulièrement florissante et quelques-unes des plus belles fermes de la province se trouvent dans la vallée du Richelieu.

De Montréal, l'automobiliste peut emprunter, jusqu'à l'extrémité nord du lac Champlain, la route No 9. C'est la plus directe, la plus agréable aussi mais elle a le désavantage de passer à l'extérieur de plusieurs petits villages typiques qui méritent que l'on s'y arrête.

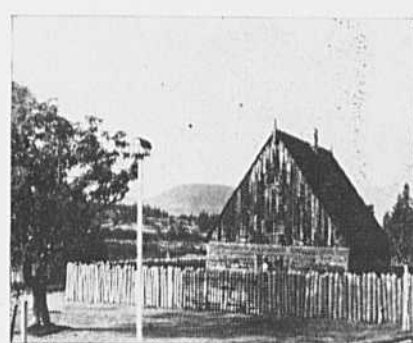
L'Auberge du Mont Albert sur la route transgaspésienne.



Le village de Percé et son fameux inoubliable rocher.



L'ancienne chapelle de Pierre Chauvin, à Tadoussac.



### Saguenay — Lac St-Jean

Le Royaume du Saguenay-Lac St-Jean, aussi vaste que la province de l'Île-du-Prince-Édouard, constitue une unité importante de la province. Il a son histoire écrite, ses organisations régionales puissantes, des industries prospères, une agriculture florissante. A Chicoutimi, qui mérite le titre de « métropole du Lac St-Jean », le Syndicat d'Initiatives Touristiques Saguenay-Lac St-Jean fournit gracieusement aux visiteurs tous les renseignements qu'ils peuvent désirer.

La rivière Saguenay est navigable jusqu'à Chicoutimi. Elle est large, rapide, et ses rives vertigineuses lui confèrent un cachet de sauvage grandeur. L'eau de la rivière est salée et l'influence de la marée se fait sentir jusqu'aux environs de Chicoutimi.

De Québec, on peut rayonner en maintes directions. L'un des plus beaux voyages est celui qui s'effectue par bateau, le long de la rive nord du St-Laurent jusqu'à

Tadoussac et, de là, sur l'incomparable rivière Saguenay jusqu'à la Baie des Ha! Ha! A cet endroit, si vous êtes en voiture, vous pouvez prendre la route No 16 et continuer vers Chicoutimi et le Lac St-Jean.

Cette croisière au Saguenay, d'une durée de deux ou trois jours, avec départ de Montréal ou de Québec, se fait sur les luxueux paquebots de la Canada Steamship Lines. Les navires font escale à la Malbaie, à Saint-Siméon, Tadoussac et Bagotville.

Une voie ferrée, propriété du Réseau National du Canada, avec départ de Montréal ou de Québec, conduit à Chambord où elle se divise, une section continuant en direction de Chicoutimi tandis que l'autre bifurque en direction de Dolbeau. Enfin, l'excellent boulevard Talbot, longeant le Parc National des Laurentides, conduit directement l'automobiliste au royaume du Saguenay qui possède, entre autres choses, des hôtels et des restaurants d'une tenue irréprochable.

par

Jacques  
Coulon

# VACANCES CANADIENNES

## le Bas du Fleuve

*Sous les remparts de Québec, vous prenez le traversier de Lévis. Vous tournez vers le nord, puis vers l'est, et la route No 2 vous emporte vers cette région pittoresque, balayée par la brise marine, que l'on nomme le Bas du Fleuve ou le Bas St-Laurent et dont les villes aux noms sonores jalonnent l'étendue: Berthier, Montmagny, Trois-Saumons, St-Jean-Port-Joli, Trois-Pistoles, l'Isle Verte, etc.*

*A votre gauche, le fleuve, Québec, la verdoyante Ile d'Orléans et, dans le lointain, la chaîne des Laurentides. Toute la région est typiquement française avec ses mai-*

*sons de pierres ou de bois, ses gracieuses églises. D'excellents hôtels sont à la disposition de voyageurs, tout au long de la route longeant le St-Laurent. En chemin, le touriste peut visiter le centre d'artisanat rural qu'est St-Jean-Port-Joli, l'école d'agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière, le charmant village de Rivière Ouelle, dont la fondation remonte à 1685 et, plus loin sur la route, Kamouraska et son chapelet d'îles se détachant sur l'immensité du fleuve, Notre-Dame-du-Portage, Rivière-du-Loup, et bien d'autres centres jusqu'à Ste-Luce-sur-Mer qui annonce l'entrée dans la région gaspésienne.*

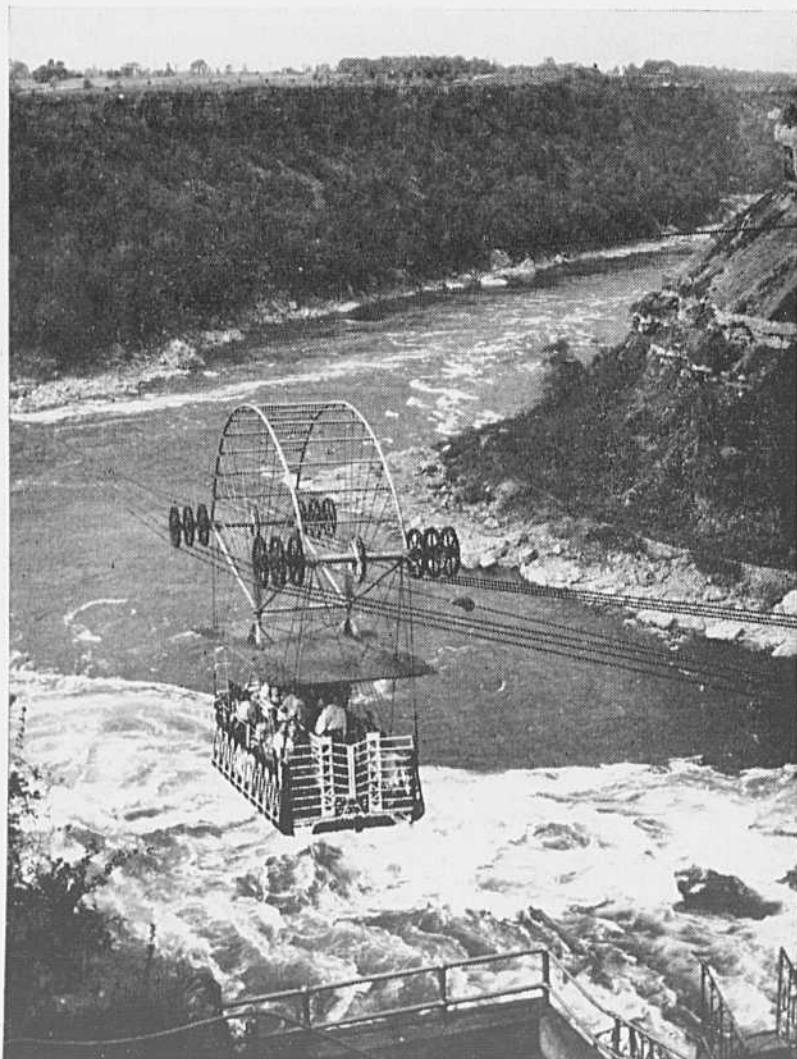
## la Gaspésie

Il est toujours très délicat de vanter les charmes de la Gaspésie, la plus pittoresque région du Canada français, après toute la publicité bienveillante et les innombrables éloges qui ont été faits sur cette presqu'île dont les panoramas, comme les habitants, ont été pétris par la mer. Est-il besoin de préciser que le visiteur trouvera charmante l'hospitalité si chaleureuse des Gaspésiens, et très confortables les hôtelleries et les motels bordant la mer où il fait bon se reposer.

Le touriste, s'il aime la pêche au saumon ou à la truite,

trouvera là de quoi se satisfaire. Si la fantaisie lui prend d'accompagner les pêcheurs en mer, il n'éprouvera guère de difficulté à prendre place à bord d'une bonne barque de l'Anse-au-Gascon, Port-Daniel, Paspébiac ou Percé. L'amateur de natation, de tennis, de golf peut aussi profiter d'excellentes possibilités dans les principaux centres de la Gaspésie fort bien aménagée pour accueillir le visiteur le plus exigeant. Somme toute, une région à ne pas manquer, où, entre autres choses, le prix des hôtels et des restaurants n'est pas exagéré, et où la cuisine est excellente.

**La promenade au-dessus des chutes constitue toujours la grande attraction de Niagara-Falls.**



## LE "TRIANGLE D'OR" ONTARIEN

La province d'Ontario, notre plus proche voisine, est une contrée beaucoup trop vaste pour qu'il soit possible, à un touriste ordinaire disposant d'une quinzaine de jours de vacances, d'en explorer avec profit les multiples aspects. Par contre, il est facile de visiter rapidement l'une des plus riches régions de l'Ontario, celle que les Ontariens eux-mêmes ont surnommée le « triangle d'or », non pas à cause de l'extrême richesse des paysages ou des campagnes, mais plutôt parce que cette région est, du point de vue économique, particulièrement prometteuse. Occasionnellement, une randonnée à travers le Triangle d'Or peut être agréablement complétée par un voyage-éclair jusqu'à la péninsule Niagara, en longeant les rives, extrêmement pittoresques et grandioses, de l'immense Lac Ontario.

Le « triangle d'or » est une région que l'on peut délimiter géographiquement en tirant une ligne depuis Ottawa jusqu'à Kingston. On obtient ainsi une sorte de vaste région triangulaire qui, depuis la limite du Québec et de l'Ontario, englobe toute la vallée du fleuve St-Laurent et la charmante zone des Mille Îles jusqu'à Kingston et l'île Amherst. Cette région, visitée jadis par les premiers explorateurs français, est le berceau même de l'Ontario et c'est là que débutèrent, autour de 1850, les premiers développements économiques de quelque importance. Aujourd'hui, c'est encore cette partie fortement industrialisée de la province qui bénéficiera le plus des formidables avantages apportés par la création de la voie maritime du St-Laurent. Pour l'amateur de techniques nouvelles et d'entreprises spectaculaires, le cours du fleuve St-Laurent jusqu'à la section canadienne des Mille Îles et la visite des installations de la voie maritime peuvent constituer un excellent but de randonnée touristique, tandis que le cours inférieur de la rivière Ottawa comblera d'aise le visiteur épris de paysages champêtres et de beaux horizons. Plusieurs grandes centrales électriques ont été aménagées sur le parcours de la grande rivière mais, malgré tout, elle a conservé d'impressionnants panoramas.

# VACANCES CANADIENNES

A l'occasion de la grande visite de la reine Elisabeth qui, durant un mois complet, du 26 juin au 27 juillet, parcourera toutes les régions de la province d'Ontario, beaucoup de villes telles qu'Ottawa, Kingston, Cornwall, Brockville, etc. — ces dernières situées dans le « triangle d'or » — ont mis au point un programme de fêtes et de cérémonies estivales fort élaboré. Concerts en plein air, théâtre de verdure, courses de voiliers sur le Lac Ontario, tournois de golf, de tennis, concours de pêche et courses de chevaux, rien n'a été négligé pour donner à ces quelques semaines au cours desquelles se déroulera la visite royale, une atmosphère de gaieté permanente.

Ce « triangle d'or » ontarien possède quelques-uns des meilleurs hôtels et restaurants de la province. De plus, les motels, en Ontario, sont généralement d'un prix raisonnable pour l'excellent confort qu'ils procurent. Tout au long des quelques 150 milles de grève bordant le fleuve St-Laurent et le Lac Ontario, des parcs, des sites historiques et d'innombrables occasions de croisières nautiques agrémentent le passage des visiteurs. Petit détail pittoresque pour les voyageurs québécois qui ne se sont pas encore hasardés en Ontario : il existe dans une quinzaine de villes, et notamment à Cornwall, d'agréables centres d'accueil dont la tâche est de renseigner et surtout de recevoir avec amabilité les touristes. A Cornwall, par exemple, vous êtes accueillis par une charmante hôtesse portant une tunique rouge — non, elles ne font pas partie de la Police Montée ! — qui vous offre avec le sourire la tasse de thé de l'amitié. Cette gentillesse met le visiteur le plus sévère dans les meilleures dispositions du monde à l'endroit de la région qu'il se propose de parcourir.

## PAR LES ROUTES DU NOUVEAU-BRUNSWICK

Plage non loin de Cocagne, au Nouveau-Brunswick, face au détroit de Northumberland.



Le Nouveau-Brunswick est l'une de nos plus petites provinces canadiennes, mais non pas la moins aimable. Elle nous est peut-être d'autant plus chère que près de la moitié des gens qui y vivent actuellement parlent plus ou moins le français. Le Nouveau-Brunswick n'est-il pas, après tout, l'une des premières régions de la Nouvelle-France où Champlain posa le pied ? Ainsi, dans des villes comme Edmundston, St-Joseph, St-Basil, St-André-sur-Mer, et bien d'autres, les gens de langue française atteignent près de 80% de la population totale.

La route du littoral, pour le voyageur, est de beaucoup la plus séduisante. Au sortir de la vallée de la Mata-pédia, l'automobiliste peut emprunter la route No 11 qui longe la mer jusqu'à Bathurst, traversant toute une quirielle de petits villages de pêcheurs. De cette

dernière ville, la route No 11 continue de longer la côte jusqu'à l'extrémité sud-est de la province, en passant par Chatham, Rexton, Cocagne et enfin Shediac. De cette dernière, la route No 2 permet de visiter toute la partie sud du Nouveau-Brunswick jusqu'aux frontières du Maine, en passant par l'immense Parc National de Fundy et la ville pittoresque de St-Jean. Le parc National, situé en bordure de la Baie de Chignecto, est l'un des plus populaires centres de récréation des Provinces Maritimes. Des terrains de golf, de camping, des cabines ainsi qu'une luxueuse piscine en plein air ont été aménagés par le Département des Parcs du Canada et agrémentent le séjour des visiteurs. St-Jean, enfin, mériterait d'être la capitale de la province pour son charme et la grande diversité de son aspect ; elle possède d'aima-

bles hôtels et des restaurants qui ont la réputation d'être les meilleurs de l'est canadien. Les prix des hôtels et des restaurants sont habituellement meilleur marché, au Nouveau-Brunswick qu'en Nouvelle-Ecosse ou dans l'Île-du-Prince-Edouard.

Le Nouveau-Brunswick aux paysages constamment renouvelés et changeants, est doté d'un réseau routier moderne et fort bien entretenu. Le touriste, qu'il soit amateur de pêche, de sports nautiques, ou qu'il aime simplement se délasser dans l'atmosphère paisible et vivifiante de la mer, trouvera là tout ce qu'il désire. Tout au long des côtes bordant le détroit de Northumberland et au sud, dans la région du Parc National de Fundy, se succèdent d'innombrables plages de sable fin aux eaux claires, peu profondes et relativement chaudes au plus fort de l'été.

C'est au Nouveau-Brunswick, dans la petite île sauvage de Campobello, près du nid de pêcheurs qu'est Grand Manan, où l'ancien président des États-Unis, Franklin D. Roosevelt aimait passer ses vacances d'été. On peut encore voir — elle est actuellement à vendre — l'élégante villa qu'il possédait et un monument commémoratif fut élevé à sa mémoire en 1946.

Chaque été, vers le milieu du mois de juillet, le Festival du Homard attire à Shediac, au bord de la mer, une foule de touristes qui dégustent, sur des tables installées en plein air, de savoureux homards et autres crustacés fraîchement tirés de la mer. Le homard au Nouveau-Brunswick, est un peu le menu traditionnel des touristes qui tiennent à ajouter aux agréments d'un voyage au bord de la mer, les plaisirs tout aussi louables de la gastronomie.

# VACANCES CANADIENNES

## À LA DÉCOUVERTE DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE

La Nouvelle-Ecosse est une terre issue de la mer et que la mer a façonnée. La vie de ses habitants, leur caractère, leurs loisirs et leurs jeux dépendent en grande partie d'elle. Les rivages de Nouvelle-Ecosse surpassent en étendue la longueur de la côte occidentale des Etats-Unis et il n'existe pas de ville ou de hameau situé à plus de 40 milles de l'océan. La route qui passe au Cap Nord — le Cabot Trail — est un chemin de grande audace, un itinéraire magnifique pour les amateurs d'émotions fortes ayant de solides réflexes. Bordée du côté de la mer par d'impressionnantes falaises rougeâtres, la route enserre étroitement cet immense massif de forêts sombres et denses qu'est, en fait, l'île du Cap Breton. Elle sinue capricieusement au sommet du précipice, se faufile au coeur d'une vallée opulente, escalade, vers le ciel, un pic couronné de brume ou longe, au niveau de la mer, quelque calanque sablonneuse et dorée où se balancent des barques de pêcheurs.

Voici Big Harbour et la Baie Ste-Anne, lieux de réputation internationale pour la pêche au thon et à l'espadon. Les courses de voiliers et les jeux nautiques qui s'y tiennent régulièrement chaque été ont attiré une foule d'estivants distingués qui habitent les pins. Des gens de tout le continent et de riches Américains du Sud viennent jusqu'ici pour se livrer à leur sport favori. Il y a cinq ans, un Montréalais battait le record du monde de pêche sportive en capturant un thon bleu de 977 livres!

Englishtown, à l'entrée d'une mince bande de terre, est une petite ville sans histoire enfouie sous

les fleurs et la verdure. Plus loin sur notre route, voici Ingonish Beach, l'un des plus beaux ports d'ancre de l'est du Canada, déjà connu des navigateurs portugais en 1550. Dans la rade, à l'ombre du Cap Smoky, (un pic de 1,200 pieds), croisent des navires de haute mer. Ingonish, c'est aussi pour le touriste les joies que procure une longue plage de sable fin, la possibilité de louer pour un prix modique un petit voilier blanc pour une croisière au long des côtes et les innombrables facilités qu'offre aux amateurs de camping, de pêche et de promenade à cheval le Parc national du Cap Breton, tout proche.

Le Cabot Trail évite, plus au sud, l'extrême découpage des côtes, les vastes presqu'îles plates et marécageuses qu'il faudrait avoir le loisir d'explorer lentement; les pâturages limoneux où se fixèrent jadis les Acadiens de retour d'exil. Les hautes charrettes attelées de boeufs puissants que l'on rencontrait encore il y a une dizaine d'années dans les chemins vicinaux ne seront bientôt qu'un souvenir; à peine subsiste-t-il encore, ici et là, quelques attelages qui font la joie des photographes. Sur la plaine monotone, piquée de haies et de maigres boqueteaux, là où l'eau saumâtre sourd au creux des ornières, des fermes blanches, aux murs bas, sommeillent à l'ombre d'ormes courts et feuillus. Dans cette région offerte au vent sec de la mer, d'humbles paroisses aux noms familiers nous rappellent que certaines régions de Nouvelle-Ecosse sont encore françaises: Framboise, l'Ardoise, Grandique, St-Esprit, et d'autres encore.

La Nouvelle-Ecosse est une presqu'île parfaite et le voyageur venant d'Amherst, ville historique, ville typiquement écossaise aussi, et parvenu dans la région de Truro et de New-Glasgow, a le choix entre deux directions également attrayantes: à sa gauche, la rade magnifique de Pictou, l'un des ports les plus importants du monde pour la pêche au homard, à l'embouchure de trois charmantes rivières. Puis, Antigonish, sa basilique romane de pierre bleue, ses fermes coquettes entourées de collines boisées et, en juillet, la farandole bariolée des grandes fêtes écossaises qui s'y déroulent. Enfin, la brumeuse Tracadie que Champlain visita, les rivages solitaires de l'île Madame, le Cabot Trail, dont nous venons de parler, et, à l'extrême pointe de la province les ruines mornes et pathétiques de l'ancienne forteresse française de Louisbourg.

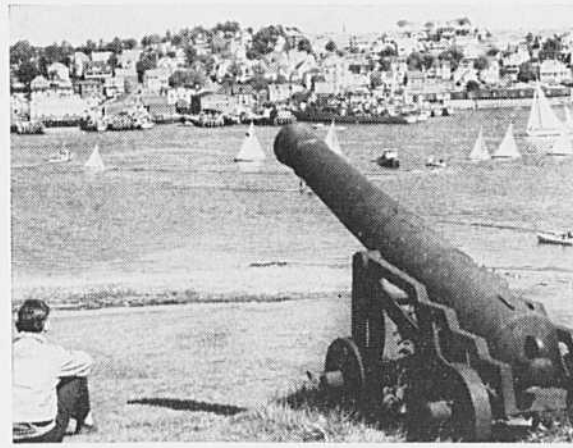
A droite, c'est le chemin de Liverpool, Halifax et Dartmouth, villes industrielles. Mais c'est également le chemin du «French Shore» longeant la baie de Fundy, le pays mélancolique d'Évangéline, la fertile vallée d'Annapolis et ses champs d'arbres fruitiers entre des collines mauves.

Le touriste, s'il se déplace en automobile, trouvera en Nouvelle-Ecosse un excellent réseau routier de quelque 15,000 milles, sillonnant la province. La plupart des 600 hôtels et motels de Nouvelle-Ecosse offrent aux touristes des accommodations pour deux personnes (chambre seulement) pour un prix moyen de \$6. à \$8. par jour. Certains hôtels, toutefois, pratiquent le «plan américain», c'est-à-dire chambre et repas compris pour un prix variant de \$12. à \$19. par jour pour deux personnes. Un peu partout, il est possible de prendre un excellent repas pour \$1.50 et certaines maisons de pension mettent à la disposition des voyageurs des chambres de deux personnes pour \$3. à \$5. par jour.

Parmi les centres de villégiature situés au bord de la mer, Clark's Harbour, Shelburne et ses mystérieuses «îles de boue», Chester et Mahone Bay rallient incontestablement les faveurs des estivants qui se pressent, nombreux, sur les grèves de sable fin qu'abrite chaque baie, chaque anfractuosité de la côte. Chester est l'une des plus élégantes stations domiciliaires que l'on puisse trouver en Nouvelle-Ecosse et, certainement le mieux située. A l'est de Chester, passée la baie Ste-Marguerite, on visite aussi l'étonnant village de Peggy's Cove qui est l'un des grands centres artistiques de Nouvelle-Ecosse.



Lunenburg, sur la côte sud de la Nouvelle-Ecosse, est l'un des ports les plus actifs de la province.



Le havre pittoresque de Weymouth, village de pêcheurs sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse.

## L'ILE DU P.-E., LE "JARDIN DU GOLFE"

L'Île-du-Prince-Édouard, dont l'étendue est sensiblement la même que celle de l'Île d'Anticosti, est d'accès facile pour le touriste québécois qui peut s'y rendre par la route de Moncton au Nouveau-Brunswick. De cette dernière ville, la route No 15 conduit un peu plus à l'est jusqu'au Cap Tormentine où un luxueux ferry-boat des Chemins de fer Nationaux fait la traversée du détroit de Northumberland en une cinquantaine de minutes et vous dépose à Borden, petite ville de l'île. Le traversier peut transporter quelque 200 automobiles et il y a à bord des salles de repos et un restaura-

rant dont la cuisine est irréprochable. L'île, dont les 1.200 milles de côtes abritent quelques-unes des plus belles plages du Canada, est surnommée depuis longtemps le «jardin du Golfe St-Laurent», à cause du charme de ses campagnes et de ses petits villages de pêcheurs éparpillés sur le littoral. L'Île-du-Prince-Édouard est une région rurale, et sa population ne dépasse pas les 100.000 âmes. Aussi, le touriste ne doit-il pas s'attendre à rencontrer là-bas des villes comme nous l'entendons ordinairement. Charlottetown, capitale de la province, ne compte pas 16.000 habitants et beaucoup de

havres de pêcheurs, sur la côte nord-est, n'ont guère plus de 200 à 300 habitants. Pour l'amateur de détente saine, de vacances paisibles et délassantes dans un décor incomparable, l'Île-du-Prince-Édouard est un petit paradis miniature. Ce que l'on ignore souvent, c'est que l'île possède des plages de sable blanc comparables à celles de la Floride et que la température de l'eau, dans le détroit de Northumberland, est d'environ 70 degrés vers le milieu de l'été. Le Parc National de l'île, par exemple, situé sur la côte nord, à une trentaine de milles de Charlottetown, offre à l'amateur de sports nautiques

une grève de sable et de galets d'environ 25 milles de long, aux eaux claires et peu profondes.

L'île, relativement petite puisqu'elle ne mesure guère plus de 140 milles de long, est traversée par de bonnes routes asphaltées qui rendent le voyage d'autant plus facile et captivant. Dans tous les villages de la côte, le visiteur peut se régaler de savoureux crustacés et de coquillages fraîchement tirés de la mer, pour un prix relativement modique. Vers la fin de l'automne, les «fermes d'huîtres» de la Baie Malpèque ont la réputation de produire les meilleures huîtres des Ma-

## ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

*Un roman d'amour complet*

## FUMÉES SUR L'EAU

par ANNE LECOURT

YVETTE coiffait son chien, un loulou blanc de Poméranie... Yvette... Dix-huit ans et infiniment moins de raison. Un visage ravissant et menu composé de traits ébauchés : une vague esquisse de nez retroussé, une bouche ronde de poupée, un front étroit, le tout éclairé par des yeux fendus en amande, d'un intense bleu de saphir et émergeant d'une masse soyeuse de cheveux blonds animés d'un savant désordre. Une jolie tête un peu folle, trop petite pour contenir beaucoup de cervelle. Un corps à la même mesure, c'est-à-dire d'une Vénus en miniature, mince et tout de même potelé, assoupli par tous les sports, soigné, poncé, oint de toutes sortes d'huiles et de crèmes.

Donc, Yvette coiffait son chien après l'avoir baigné, séché et frictionné à l'eau de Cologne. Après sa propre toilette, celle de Toutoune constituait l'événement essentiel de la journée pour la fiancée de François Granel.

Car il y avait aussi un fiancé dans le circuit, et c'est rendre hommage à cet excellent jeune homme que de dire qu'il comptait presque autant pour Yvette que Toutoune, le loulou blanc.

Et voilà que, précisément, le fiancé faisait son entrée dans le salon et assistait à la fin de cette touchante scène de famille : Yvette mettant la dernière main à la parure de Toutoune.

La jeune fille leva la tête et sourit. Mais, tout aussitôt, elle se souvint qu'elle avait décidé d'être fâchée, et de le montrer :

— Ah ! vous osez enfin paraître, méchant homme ! Savez-vous que je suis furieuse contre vous ? Pas de nouvelles depuis trois jours, c'est une honte. Vous n'avez laissé tout le temps, durant ces soixante-douze heures, d'imaginer tous les modes de vengeance possibles et imaginables. J'en ai déjà trouvé une jolie collection. A quelle sauce préférez-vous être mangé ?... Toutoune, je te défends de te rouler sur le tapis qui est beaucoup moins propre que toi... Dites-moi tout de même bonjour, François. Vous ne voulez pas m'embrasser ?

— Votre chien, votre amour de chien, me permet-il de prendre cette liberté ?

— Je l'ai toujours dit, vous êtes jaloux de Toutoune. Plutôt que de dire des sottises, venez vous faire pardonner.

Il déposa un tendre baiser sur la petite bouche barbouillée de rouge, heureusement indélébile, puis il commença de plaider les circonstances atténuantes :

— Vous me pardonneriez tout de suite, chérie, quand vous connaîtrez les raisons de mon silence. Une négligence ? Pas du tout. Un oubli, encore moins. Grands dieux ! Je n'ai cessé de penser à vous pendant ces heures où je ne

trouvais ni le temps ni le courage de vous voir.

— Le temps ? Cela s'expliquerait, à la rigueur. Je sais que vous avez enterré votre grand patron, le professeur Bertrand. Mais un enterrement, que je sache, ne dure pas si longtemps, sauf à la campagne où cela se fête comme un mariage ou un baptême, à grand renfort de repas de famille. On tue le cochon, on banquette... Mais, au fait, que vous disais-je ?... Ah ! oui, le temps. Mais le courage ? Vous m'insultez ! Faut-il du courage pour me regarder ou entendre ma voix ? Suis-je devenue vieille et laide ?... Si la mort de votre patron vous a causé une si grande peine, je vous aurais consolé. Non, vous n'avez pas d'excuse.

— Vous êtes plus exquise que jamais et je vous aime. La mort de mon professeur m'a bouleversé, comme tous ses élèves, tous ses confrères, tous ses malades. Mais il y a encore autre chose. Et c'est cette chose qui me tourmente, dont je redoute de vous parler.

— Est-ce donc tellement triste ?... François, vous me faites peur.

— C'est parce que je vous connais bien, chérie, que je recule d'heure en heure...

— Eh bien ! reculez encore. Ah ! oui, mon François connaît son Yvette. Il sait qu'elle déteste les choses sérieuses, les déclarations préméditées qu'on se croit obligé de débiter sur un ton grave et noble, avec un air compassé, les sermons, les conseils et tout ce qui s'en suit... Puisque vous avez eu la discrétion et le bon goût de retarder jusqu'à présent vos histoires tristes, renvoyez-les donc à l'année prochaine. Elles doivent être lugubres, si j'en juge à la tête que vous faites. L'année prochaine, nous serons mariés. Un soir, au coin du feu, les pieds dans vos pantoufles, vous me raconterez tout cela. Et puis, je vous embrasserai et vous n'y penserez plus. N'est-ce pas plus raisonnable ?

— Yvette, je vous supplie d'être sérieuse et de m'écouter un instant. Il ne s'agit pas de n'importe qui ou n'importe quoi, mais de nous, de notre amour, de notre bonheur. Jugez-vous que notre amour vaille une minute d'attention ?

Elle prit un air affolé, poussa un petit cri et affecta de tomber à la renverse sur le vaste canapé de cuir vert où, précédemment, elle se tenait assise. Le chien, alerté par le cri, sauta sur ses genoux et lui lécha le nez.

— Tu entends, Toutoune, il me fera mourir. Quelle idée que j'ai eue de m'amouracher de cet homme-là ! Il sera mon assassin. Il prétend maintenant que je ne l'aime pas, que je me moque de notre amour...

— Je ne prétends rien, reprit le jeune homme qui commençait, malgré son indulgence de fiancé très épris, à res-

sentir un agacement justifié. Si je n'étais pas sûr que vous m'aimez, je ne prendrais pas tant de précautions pour vous annoncer une mauvaise nouvelle qui vous frappe encore plus que moi.

— Qui me frappe ?

Yvette s'était redressée. La chose, s'il était vraiment question d'elle, se mettait à l'intéresser.

— Parfaitement, car moi je m'arrange de tout, même de la mauvaise fortune. Sachez qu'avec mon professeur, avec celui que nous appelions affectueusement, respectueusement, « le père Bertrand », je perds aussi la situation de chef de clinique que je devais avoir chez lui tout de suite après la fin de mon internat.

— François, je ne comprends pas. Pourquoi ce changement ? Le professeur a disparu, la clinique reste.

— Oui, mais elle passe en d'autres mains, celles du professeur Chenaud qui amène sa propre équipe. De sorte que me voilà sur le sable, ma petite Yvette. Et ce n'est pas drôle.

Il avait parlé d'un seul élan, presque avec brutalité pour combattre l'inconscience de cette enfant gâtée qui ne voulait voir la vie qu'en rose. En prononçant le dernier mot, il se leva, tira de sa poche un paquet de cigarettes et se mit à arpenter la pièce nerveusement.

Yvette aussi s'était levée. D'un geste impatient, elle repoussa Toutoune qui lui mordillait les pieds. Elle s'adossa à une commode, croisa les bras et s'efforça à réfléchir.

— François, dit enfin la jeune fille sur un ton languissant, c'est vrai ? C'est tout à fait vrai ? Vous êtes certain qu'il ne vous reste pas une petite chance ? Il est peut-être très gentil, ce professeur Chenaud.

— La gentillesse n'a rien à voir dans l'affaire. Je ne suis pas le seul interne des hôpitaux dans tout Paris. La lutte pour la vie est féroce, dans ce milieu comme dans les autres. Le soir même de l'enterrement de mon maître, on apprenait que Mme Bertrand, une femme à la page et qui va vite en besogne, avait traité avec Chenaud, et l'on connaissait déjà les noms de l'état-major. Voulez-vous que je vous les cite ? Ce sont de bons camarades mais ils ont, comme moi, besoin de gagner leur vie. Si vous désirez d'autres détails...

— Oh ! non, s'écria-t-elle sans détours. Recevoir une tuile sur la tête, c'est bien assez. S'il fallait encore s'inquiéter de la manière dont elle est tombée... Quand même, je vous trouve pessimiste. Il existe d'autres cliniques, dans Paris. On peut aussi s'installer...

— Je sais. Pour cela, il faut de l'argent. Des millions. Je ne les ai pas.

— Moi non plus.

— Je sais, Yvette, et ne m'en suis jamais inquiété. Toutefois, avec l'espoir de vous épargner un souci, j'ai

voulu, avant de vous faire part de cette catastrophe, me renseigner sur les possibilités qui m'étaient offertes. Voilà ce que j'ai fait pendant ces trois journées. Ah ! j'en ai donné des coups de téléphone, j'en ai tiré des sonnettes de grands patrons. Malheureusement, je n'ai récolté que de bonnes paroles et de bons conseils. M'aimez-vous vraiment, Yvette ?

— Voilà encore le méchant qui en doute ! Je vous aimais tout à l'heure, François. Ce n'est pas la mort de votre patron, ni la vente de sa clinique qui a pu transformer mes sentiments en une minute. Je suis un peu folle, mais pas à ce point-là.

Il saisit les deux mains enfantines, aux ongles si bien polis, dont l'une s'ornait d'un saphir monté sur platine, et les porta toutes deux à ses lèvres.

— Ma petite Yvette, j'arrive à l'instant le plus pénible de cette confession... Oui, c'est bien une confession car je vous avoue que je suis tenté par une solution qui, je le crains, n'aura aucune chance de vous plaire.

— Allez-y, je suis prévenue. Depuis le temps que vous discourez, je finis par m'attendre à tout. Vous préparez-vous à partir pour Madagascar et à soigner les lépreux comme le docteur... le docteur...

— Schweitzer... Non, pas tout à fait. Il ne s'agit que de la Haute-Saône. Au cas où vous ne le sauriez pas, c'est un département français. Chef-lieu, Vesoul. Sous-préfectures, Gray et Lure. Spécialités : agriculture, fromages, fonderies et eaux thermales. La Haute-Saône est un des trois départements qui formaient l'ancienne province de Franche-Comté, réunie à la couronne par Louis XIV à la suite du traité de Nimègue...

— Est-ce un cours de géographie ou d'histoire ? Je n'aime beaucoup ni l'un ni l'autre. Je n'aime pas davantage la province, et c'est pourquoi je me méfie de ce prologue.

— Vous serez plus effrayée encore par la suite du discours. Mon père était médecin à Montuzon, mon grand-père également. Mon père, mort quand j'avais douze ans, n'a pas été remplacé. Il y avait un second médecin qui a repris sa clientèle et qui suffisait à la tâche. En ce temps-là, les paysans faisaient plus souvent appel au vétérinaire qu'au médecin. Ma mère garda la maison. Elle y est morte, il y a cinq ans. La maison, je l'ai gardée. Aujourd'hui, le docteur Jeannot a près de soixante-quinze ans et n'aspire qu'au repos. Si je m'installais à Montuzon, je n'aurais à acquiescer ni maison ni clientèle. On viendrait à moi tout naturellement, heureux de voir repaître un enfant du pays. Grâce aux assurances sociales, le dernier des garçons de ferme n'hésite plus à se soi-

gner... Qu'en pensez-vous, Yvette chérie ? N'est-ce pas que c'est la raison même...

— Très touchante, votre petite histoire des Granel, médecins de campagne de père en fils...

Et soudain, sans transition, elle s'écroula sur le canapé en sanglotant :

— Oh ! je n'aurais jamais cru cela de vous ! Jamais ! Jamais !... Et vous dites que vous m'aimez... Et vous me proposez une chose pareille : être la femme d'un petit médecin obscur dans un village au bout du monde !... Vous voulez me faire mourir d'ennui... Vous ne m'aimez pas, François, vous ne m'aimez pas du tout...

François poussa un soupir résigné et se pencha sur le petit corps recroquevillé et tout agité de hoquets. Avec une fermeté douce, il obligea Yvette à se tourner vers lui, puis il écarta les deux bras sous lesquels elle dissimulait son visage inondé de larmes.

— Vous me voyez, cria-t-elle, donnant mon adresse à mes amies : Madame François Granel, Montuzon, Haute-Saône... Vraiment, de quoi aurais-je l'air ?

— Ma mère et ma grand-mère ont eu ce nom et cette adresse et n'ont jamais eu l'impression qu'elles en étaient dés-honorées.

— C'est vrai, je vous demande pardon, je ne sais plus ce que je dis... Ah ! vous allez trouver que je suis une sottise et que je n'ai rien dans la tête. Mais ce n'est pas ma faute, François, si j'ai horreur de la campagne. Si encore il y avait la mer, dans votre patelin, on y verrait des gens l'été, je pourrais inviter des amis. Il y aurait les bains, le bateau.

— Une rivière passe dans le village. Une ravissante rivière où on peut se baigner et faire du canoë.

Yvette releva la tête et se servit d'une mèche de cheveux pour essuyer ses yeux en pleurs.

— Comment s'appelle-t-elle, votre rivière ?

— L'Ognon.

— C'est un nom horrible, sans aucune poésie. Elle doit geler, l'hiver... L'hiver à Montuzon, François. J'en ai des frissons dans le dos. Ah ! non, je n'aime pas la campagne. Quand je lis un roman avec des descriptions de champs, de bois et de forêts, je saute tout de suite le passage... S'enfermer dans une vieille baraque délabrée...

— Elle n'est pas si délabrée que ça. J'y ferai faire des réparations.

— Ne vois jamais âme qui vive...

— Nous aurons des enfants, Yvette. Y pensez-vous ? Il me semble que, dès la première naissance, une femme ne risque plus jamais de souffrir de la solitude.

Sur le point d'ouvrir la bouche, elle préféra se taire. Comment faire comprendre à François, sans se rendre digne de son mépris, qu'elle n'avait aucune vocation pour la carrière de poule couveuse ? Il était comme cela, François : le souvenir sacré des parents, la chère vieille maison de campagne, une bonne petite femme entourée de sa progéniture. Peut-on aimer un être si différent de soi ! Elle ne s'amusait que dans le monde, quand il y avait beaucoup de musique, de bruit et d'animation, et qui ne se sentait à l'aise que lorsqu'elle était admirée, dans un salon, un hall d'hôtel ou une plage.

Le jeune homme se méprit sur ce silence prolongé. Il espéra, pauvre innocent, qu'il venait de la convaincre.

— Si je ne vous avais pas rencontrée, ma petite chérie, je n'aurais eu d'autre prétention que de succéder à mon père. Tout a changé il y a six mois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous aimer et d'être aimé de vous. On peut être heureux par tout, du moment qu'on a une merveilleuse raison de vivre et un métier qui vous passionne. Et nous serons heureux, Yvette, vous verrez.

— Je demande à réfléchir, dit-elle avec importance. On ne prend pas une telle décision à la légère. Vous m'avez fait beaucoup de chagrin. Venez me dire que vous m'aimez.

— Mon amour, mon tout petit...

En un instant, il fut près d'elle et la serra dans ses bras. Il lui avait fait du chagrin. C'était vrai puisque ses yeux avaient versé de nombreuses larmes. Il se reprochait ces larmes et se traitait de bourreau.

— Je vous promets d'essayer d'arranger les choses, dit-il en cherchant son baiser. Je ne veux que votre bonheur.

## II

COMMENT peut-on aimer un être si différent de soi ?

Yvette n'était pas seule à se poser la question. François l'avait énoncé bien des fois, depuis six mois. Et chaque fois, il se répondait : on aime, c'est tout.

Yvette était le contraire de tout ce qu'aimait François. Leur union représentait l'aboutissement le plus saugrenu de toute l'existence du jeune homme jusqu'à ce jour. Un tournant brusque et dangereux sur une route droite qui semblait destinée à ne jamais dévier.

Né en ce village de Montuzon que sa fiancée méprisait tant sans le connaître, il était le troisième enfant d'un ménage tendrement uni mais cruellement éprouvée. En effet, ses deux frères aînés, des jumeaux, n'avaient pas vécu plus de quelques jours. C'est dire qu'il avait été chéri, couvé et comblé. Dès ses premiers succès scolaires, l'alphabet récité sans faute, puis la table de multiplication, la page d'écriture sans bavures ni taches d'encre, le docteur Granel avait vu en lui, avec joie, son successeur. Grand blessé de 1917, le médecin de Montuzon doutait de faire de vieux os, plaisantant lui-même ses poumons gazés, sa patte folle, tout son organisme détérioré. Il ne souhaitait rien que de vivre jusqu'à l'époque où François aurait obtenu ses diplômes. Il s'en fallut de nombreuses années. L'enfant atteignait son douzième anniversaire lorsque son père succomba à une congestion pulmonaire contractée dans l'exercice de sa profession. Il y avait eu, cet hiver-là, une terrible épidémie de grippe en même temps qu'une redoutable vague de froid...

Mme Granel, seule et sans fortune, s'acharna à faire face aux dépenses nécessaires à la bonne marche des études de son fils. Elle se passa de domestique, bêcha elle-même son potager, assumait dans la région un travail d'infirmière qui l'obligeait à courir les routes à bicyclette pour renouveler un pansement, poser des ventouses ou faire une piqûre, sans compter les nuits passées au chevet des malades graves. A son tour, elle ne visa qu'un but : tenir autant qu'il le faudrait. Les calculs étaient sans erreur possible : François ne gagnerait pas sa vie avant l'âge de trente ans, en admettant qu'il réussît aux concours de l'internat : son père y tenait essentiellement.

En dépit de ces difficultés familiales et financières, soigneusement dissimulées sous le vernis de réceptions joyeuses, sinon brillantes, on s'amusait fort, en week-end, dans le pavillon de la Varenne. On écoutait des disques, on dansait, on bavardait, assis en rond sur le tapis du salon. Et puis la Marne n'était pas loin avec ses canoës, ses guinguettes et ses fritures. Les amis de tous les enfants, cela faisait beaucoup de monde.

Parmi ce groupe original et tapageur, François distingua tout de suite un visage, celui d'une petite fille ravissante et insupportable qui n'avait même pas fêté ses dix-huit ans : Yvette. Moins régulièrement jolie que sa soeur

ainée, Christine, elle avait plus de dynamisme, moins de prétentions. Christine, étudiante aux Arts Décoratifs, se faisait une tête à la Saint-Germain des Prés : longs cheveux lisses répandus sur les épaules, regard lourd, lèvres rose mauve. Elle ne pouvait prononcer une phrase sans se donner un air fatal et citer un peintre abstrait. Au surplus, elle nourrissait un amour également fatal, à l'égard d'un poète également abstrait. Celui-ci, que Jean-Louis Fabrolles surnommait « le Farfelu », dédaignait les joies trop faciles de la Varenne et personne ne s'en plaignait. Même pas Christine qui déclarait dédaigneusement : « Vous n'êtes pas dignes de son climat ».

Yvette, elle, ne trichait pas. Elle se savait ignorante comme une carpe et sans la moindre vocation, excepté celle d'être charmante et de s'amuser. Elle trouvait que La Varenne était encore trop loin de Paris. Si seulement M. Fabrolles avait eu une vraie voiture ! On ne pouvait donner ce nom à l'in-vraisemblable guimbarde qui lui suffisait, disait-il, pour se rendre à son lycée et au bureau de son éditeur.

On ne saurait affirmer que François aimait tout de suite Yvette. Elle lui inspirait de l'étonnement, une surprise attendrie. Cette enfant gâtée, cette poupée de luxe, plaisait par ses défauts même, à condition qu'on n'en fût pas immédiatement exaspéré. François, nous l'avons dit, découvrait l'univers. Yvette incarnait pour lui une image de l'Éternel Féminin qu'il n'avait jamais soupçonnée jusqu'à ce jour. La surprise fit place à l'amour. Qui de plus simple !

Le jeune homme, pour sa demande en mariage, dut presque forcer la porte du bureau de M. Fabrolles. Celui-ci leva les yeux de ses papiers, s'arracha douloureusement à une chronique du règne de Philippe-Auguste et braqua ses lunettes cerclées de métal sur le visage du prétendant :

— Très bien, très bien, docteur. Je vous la donne bien volontiers. Vous l'aimez, vous avez raison. Et je suis certaine qu'elle vous aimera de tout son cœur.

M. Fabrolles n'en savait rien et, en outre, s'en inquiétait peu. En répondant du cœur d'Yvette, il ne s'engageait pas à grand-chose. Le mariage d'une de ses filles, cela signifiait avant tout : « Une de casée ! »

## III

MONTUZON... Comment ce pays pouvait-il à ce point lui faire peur ? Yvette se bouchait les oreilles chaque fois qu'incidemment François prononçait ce nom. Un nom dont il eût pu dire, comme Lamartine disait de Milly, sa terre natale :

*Il résonne de loin dans mon âme  
[attendrie  
Comme le pas connu ou la voix  
[d'un ami...]*

Durant ses années de pensionnaire, il avait souffert cruellement d'être privé de Montuzon, de sa rivière bordée de joncs, du barrage qui fait nuit et jour un bruit de cascade, de la colline où se juche un vieux château trop restauré mais imposant. Et aussi des parties de pêche avec les gamins du village et des jeux d'Indiens dans les vieilles carrières qui dominent la route de Blusans.

Plus tard, il avait chaque jour déserté Montuzon au bénéfice de Blusans, situé à six kilomètres, et négligé sa troupe d'Indiens pour devenir le fidèle des jeunes filles du Saint-Buisson. Mais c'était le même paysage, la même rivière, les mêmes joncs, la même lumière. Avec, en plus, l'indéfinissable volupté des premiers attendrissements, des premières exaltations, des premières confusions.

Le château des Vautier-Senonge, très

gracieuse habitation de style Louis XVI, s'élève dans une boucle de l'Ognon, entouré de pelouses plus vertes d'être inondées à chaque automne et chaque printemps par les escapades de la rivière. Au-delà du jardin, ce ne sont que bois épais où le gibier est abondant. Au siècle dernier, on a construit une Folie dans une courbe du petit mur qui constitue une terrasse édiflée au-dessus de l'eau capricieuse autant que son cœur et rendue vénérable par des entrelacs de lierre et des paquets de mousse. La Folie affecte la forme d'un petit temple rond, à fines colonnettes. A l'intérieur, c'est le bureau de Me Vautier-Senonge. On dit que l'ameublement est un véritable chef-d'œuvre. Personne ne l'a vu, d'ailleurs. La Folie est perpétuellement fermée à clé.

C'est que le maître de céans n'est presque jamais là. Fils d'un notaire de Vésoul, un notaire qui avait bien fait ses affaires et épousé, au surplus, la plus riche héritière du département, Henri Vautier-Senonge, attiré par l'Orient, a vendu son étude pour en acheter une autre, très loin, en Indochine. Très exactement à Hanoï. Pour des raisons mal définies (version officielle : le climat ne lui convenait pas), Mme Henri Vautier-Senonge a regagné la France au bout de quelques années en emmenant sa fille, Sibylle. Elle s'est fixée en ce château du Saint-Buisson, à Blusans. La propriété doit son nom à une statue miraculeuse, nichée dans un touffe de troènes. En 1789, une vieille servante du château y vit apparaître la Vierge qui lui prédit toute une série de catastrophes et promit son intervention pour en atténuer l'horreur. En fait, la famille de Blusans échappa aux massacres révolutionnaires et ne s'éteignit qu'au siècle suivant, tombée en quenouille mais gardant jusqu'au lit funèbre sa tête sur les épaules. On dresse un repositoire autour de la statue pour la procession du 15 août et Monsieur le Curé s'y arrête, avec le Saint-Sacrement.

Mme Vautier-Senonge est belle et froide, très élégante, vêtue à la mode de Paris. Elle passe son temps à lire ou à jouer du piano. Souvent son cousin Bernard de Lauffray, châtelain de Sainte-Maxence, aux environs de Besançon, vient lui rendre visite à cheval, ce qui impressionne fort les enfants. Il n'est peut-être pas très grand, ni très beau, mais d'une race incontestable. Ses yeux de héros romantique lancent des éclairs.

Environ tous les deux ans, Me Vautier-Senonge vient passer l'été chez lui. Ou, du moins, tel est son programme. En fait, au bout de quelques semaines, il repart pour on ne sait où : Vésoul, ou Paris, ou Hanoï. C'est un homme doux, presque timide, de silhouette mince et juvénile. Sa femme le domine de toute sa beauté, de toute une volonté que l'on devine impérieuse. Il l'admire, il l'aime, c'est visible. Et il est aussi visible, même pour qui n'est pas psychologue, même pour qui n'est qu'un enfant, qu'elle considère son mari comme un visiteur importun, un vague parent qu'on est obligé de recevoir avec des égards relatifs, mais dont on souhaite le départ le plus rapidement possible.

Et puis, il y a leur fille, Sibylle, et des nièces, et des cousines, et des amies venues de partout. Il n'importe à Mme Vautier-Senonge que la compagnie soit nombreuse, pourvu qu'on lui laisse ses livres, son piano et son cousin. Quant au notaire, lorsqu'il est là, il contemple le gracieux essaim de jeunes filles avec son regard indulgent, désabusé, nostalgique. Il a toujours l'air de leur dire : « Soyez charmante, amusez-vous et trouvez que la vie est belle, vous qui le pouvez... »

Lorsque François Granel avait dit à sa fiancée qu'il y avait dans le pays

des propriétés et de la jeunesse, à quoi songeait-il sinon au Saint-Buisson et à Sibylle Vautier-Senonge ?

Et pourtant cette promesse, il la faisait à la légère. Savait-il, depuis cinq ans, ce qui était advenu de Sibylle ? Elle avait été pour lui, à l'époque où l'on sort à peine de l'enfance pour pénétrer dans le domaine fascinant et mystérieux de la jeunesse, l'étoile, le phare lumineux qui éclaire et guide sans éblouir.

Avait-il une arrière-pensée en lui consacrant les battements de son cœur, son application au travail, ses rêves d'avenir ? Non, sans doute. Elle était à la fois trop près et trop loin de lui. Il ne s'efforçait qu'à lui inspirer de l'amitié, à ses yeux plein de mérites, « le fils de ce pauvre docteur qui donne tant de satisfactions à sa mère. »

En outre, ne dépassant Sibylle que d'une année, il n'était qu'un grand garçon à l'âge ingrat alors qu'elle était déjà une jeune fille, belle, épanouie, désirable pour d'autres que lui. Il eût été fou d'espérer l'atteindre.

Aucune de ses cousines ni de ses amies — les petites Charmet, filles du directeur de l'usine de Blusans, les soeurs Galmat, de Baume-les-Dames, les deux Villemot, Lucie Chappelle — ne l'égalait en beauté. C'étaient de sympathiques enfants, simples, sans détours, mais maladroites comme des garçons en pleine croissance. Elles étaient toutes passionnées de scoutisme et de camping, ne se souciaient pas de leur toilette ni de leurs manières, parlaient d'une voix forte avec des gestes à l'emporte-pièce. François songeait que, plus tard, de celle qui serait sa femme, il exigerait plus de féminité. Passait encore, à l'âge et dans la situation de sa mère, d'abdiquer toute coquetterie, mais si jeunes ! Il ne se donnait aucune précision sur la personnalité de cette future épouse qu'il paraît toutefois des grâces de Sibylle. Elle appartenait à un temps, à un monde encore trop lointain. Et, dans ce temps-là, hélas ! Sibylle serait mariée depuis belle lurette. Il imaginait pour elle un mari du genre de Bernard de Lauffray, élégant cavalier aux yeux de braise, maître de domaines fabuleux auprès desquels le Saint-Buisson n'était qu'une villa de plaisance. Et c'était pour cela, sans doute, qu'il détestait cordialement le cousin de la belle Marie-Paule.

Comme tout cela était loin ! Si douce, pourtant, et aussi tellement importante pour le développement de sa vie d'homme, François évitait de penser à cette époque. Elle lui laissait aux lèvres un goût d'amertume et de cendre.

## IV

**F**RANÇOIS arriva ce soir-là au pavillon de La Varenne totalement démoralisé. Il se faisait l'effet du pélican de Musset :

*En vain il a des mers sondé la  
[profondeur,  
L'océan était vide et la plage déserte,  
Pour toute nourriture, il apporta  
[son cœur.*

Il venait de passer une heure avec un médecin de banlieue qui cherchait un associé. D'abord, comme dans toute association, il fallait un apport d'argent. Ensuite, les conditions de logement étaient rien moins que tentantes et auraient déçu à Yvette. Enfin, comme tous ceux qu'il avait vus jusqu'à ce jour, le médecin s'était écrié :

— Partez donc pour votre pays. Qu'attendez-vous ! Vous êtes fou de laisser passer cette occasion. Un autre jeune confrère prendra la place disponible et il sera bien temps pour vous de regretter ! Un médecin de campagne, de nos jours, gagne autant d'argent qu'un médecin de ville, sinon davantage. Unique inconvénient : les études des enfants.

Vous serez obligé de les mettre en pension, comme on a fait pour vous-même. Vous n'en êtes pas mort, n'est-ce pas ? D'ailleurs, vous n'êtes pas encore marié. Vous avez le temps de voir venir.

Il fallait transmettre cette opinion à Yvette. Elle se boucherait les oreilles, comme chaque fois qu'il remettait ce sujet sur le tapis. Ah ! si elle savait, pourtant, combien il était las de Paris après l'avoir habité et aimé pendant cinq ans, et à quel point il lui tardait de dormir enfin dans une chambre bien à lui, dominant de ses fenêtres un paysage familial ! Il rêvait de Montuzon, de sa rivière, du bruit de cascade du barrage. Il rêvait d'avoir à soigner des gens qu'il connaissait bien, qui l'avaient vu tout petit. Mme de Montuzon, du vieux château sur la colline, souffrait-elle toujours de troubles cardiaques ? Son père avait-il toujours son diabète ? La vieille Amélie Grosjean devait être morte depuis longtemps et ne plus gémir de ses douleurs mais la Thérèse, sa fille, avait au moins une douzaine de petits enfants et cela faisait beaucoup de coqueluches et de rougeoles. Et le père Lapusse qui croyait toujours avoir un cancer, de la gorge ou de l'estomac, n'importe, pourvu qu'il en eût un...

Par le plus grand des hasards, toute la famille Fabrolles se trouvait réunie ce soir-là pour le dîner. Le professeur qui, comme tous les grands esprits, cultivait à l'occasion, lorsqu'il descendait sur terre, la plaisanterie facile, posa à son futur gendre la question désormais classique :

— Eh bien ! docteur, combien de malades avez-vous aujourd'hui expédiés dans l'autre monde ?

On rit un peu, par politesse, mais à l'étonnement général, une autre question suivit, plus sérieuse sous une apparence aussi frivole :

## COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

JUDICIAIRE  
CHRONIQUE

par ROBERT MILLET, B.A.



L'individu trouvé sur le toit d'un immeuble commercial à l'insu du propriétaire est-il coupable de tentative de vol ?

Un jeune homme a réussi à se hisser sur le toit d'un grand magasin. Il vient d'y accéder quand des officiers de police l'arrêtent et le traduisent en Correctionnelle sous l'accusation de tentative de vol.

En Cour, le prévenu lui-même admet qu'il n'avait pas obtenu l'autorisation de monter sur le toit de l'immeuble. Aucune preuve d'effraction, ni de vol n'est cependant faite contre lui. Puis il explique son incursion. Il voulait « faire une farce ».

Ayant aperçu une corde à linge enroulée autour d'un poteau, mais dont une des extrémités était encore solidement attachée au sommet du poteau, il avait eu l'idée de se hisser sur le toit de l'immeuble voisin à l'aide de la corde et du poteau.

En ce faisant, il avait un plan en tête. La veille, on avait installé des décorations de Noël lumineuses sur le toit du magasin. En montant là-haut, il pourrait détacher certains fils électriques, qui alimentaient les lumières des décorations, et ainsi empêcher, du moins temporairement, l'illumination.

C'était tout : rien de plus.

Cet individu est-il COUPABLE ou NON de tentative de vol ?

**NON-COUPABLE !** a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 14 janvier 1958.

Après avoir entendu la preuve de l'accusation et la déposition de l'accusé, le Juge a déclaré qu'il convenait d'accorder à celui-ci le bénéfice du doute.

ROBERT MILLET, B.A.

— Et quand vous déciderez-vous à vous attaquer plutôt aux malades de la Haute-Saône ?

Il y eut un silence gêné et Yvette poussa un cri :

— Vous avez comploté entre hommes ! Vous vous êtes alliés pour vouloir ma mort ? C'est une conjuration ! Je proteste !

— Nous n'avons rien comploté, prononça M. Fabrolles en adoptant une attitude qui ne lui était pas coutumière dans sa famille, c'est-à-dire qu'il donna de petits coups sur la table pour réclamer l'attention, comme il le faisait dans sa classe. C'est la première fois que j'aborde ce sujet avec... comment appelez-vous, mon ami ? François, je crois.

— Papa, c'est impossible. Je déteste la campagne. J'ai dit cent fois à François ce que je pensais de...

— Silence ! Ce n'est pas à toi que je m'adresse. Ni à ta mère, je le dis tout de suite. Elle n'a qu'à se taire. C'est elle qui m'a parlé ce matin de ce projet de Montbazon.

— Montuzon, papa.

— C'est la même chose. Naturellement elle trouvait ce projet stupide pour la seule raison qu'il est intelligent, sensé, logique, indiscutable. Vous n'avez pas à hésiter, mon cher François. Quand partez-vous ?

— S'il ne tenait qu'à moi, monsieur, je serais déjà parti. Mais c'est Yvette...

M. Fabrolles se leva, sans se soucier du potage qui refroidissait dans son assiette et se mit à arpenter la pièce lentement, ses paumes appuyées l'une à l'autre comme s'il dictait le texte d'une composition d'histoire :

— Vous n'ignorez pas, mon cher ami, que les femmes ne possèdent pas une once, pas un atome de ce qui peut constituer, aux yeux d'un être normal, le plus élémentaire bon sens. Ou plu-

tôt si, vous l'ignorez puisque vous êtes jeune — et quoi je vous envie car, si j'avais votre heureux âge, je demeurerais célibataire — et que vous sollicitiez leur avis. Moi qui suis fixé sur ce point depuis de très longues années, cela fait presque trente ans, et qui semble en avoir pris mon parti, je vous déclare ce qui suit : N'écoutez pas une femme, ne l'écoutez jamais. Tenez pour nul et non avvenu ce qu'elle pense et ce qu'elle juge dans sa toute petite pensée, dans sa toute petite jugeotte. Abstenez-vous soigneusement de solliciter son opinion dès qu'il s'agit de questions graves. Passe pour la lessive et le menu, et encore Mes chemises sont mal lavées et l'on me fait manger des farineux que je ne peux pas souffrir, tout cela parce que Madame joue au bridge. Les questions graves se règlent à tête reposée. Une tête d'homme. Celles de ces dames sont toujours en bouillonnement, et à vide. Si j'étais à votre place, Philippe, non, Jacques, non, François, je ferais ma malle et j'irais soigner les malades franc-comtois. Ils valent bien les autres, au surplus. Un ulcère parisien n'est pas plus beau que les leurs. J'achèterais une voiture, d'occasion évidemment. J'ai la mienne depuis dix ans et elle n'était déjà pas neuve quand le garagiste me l'a vendue. Je vous procurerai l'adresse de cet homme. Il s'y connaît et ma voiture est inusable. Donc je m'installerais tout doucement, c'est-à-dire que je ferais consolider les poutres si elles sont branlantes, les gouttières si elles sont percées. Plus qu'il n'en faut pour être heureux. Comme si l'on avait besoin de tous ces appareils électriques pour lesquels ma femme me persécute, sans aucun résultat, d'ailleurs. Et puis, le jour où ma maison serait prête à la recevoir, je viendrais chercher ma fiancée et je l'épouserai en bonne et due forme, de gré ou de force, si tant est que je n'aie pas apprécié, durant cette période préparatoire, les joies de la solitude et de la tranquillité. Voilà ce que je ferais, mon cher ami, si je m'appelais François Granel. Mais je n'ai pas, naturellement, de conseils à vous donner. Jean-Louis, mon fils, qu'en penses-tu, toi qui es aussi un homme, un être humain et un médecin ? N'ai-je pas raison ? Silence, les autres !

— Je suis entièrement de ton avis, papa, et je l'ai déjà dit à François. Mais Yvette est une petite sotte qui ne comprend rien.

— Jean-Louis, tu es un traître, un faux frère. Maman ! Enfin, dis quelque chose !

— Ah ! non, surtout pas ça ! ordonna le professeur. D'ailleurs, la cause est entendue. Qu'on me laisse dîner en paix.

La plus intense stupéfaction régnait autour de la table. De mémoire de Fabrolles on n'avait jamais entendu le père de famille se livrer dans sa maison à un aussi long discours. Maintenant, il avait repris sa place, fait la grimace en goûtant à son potage froid et réclamé des oeufs, autre révolution. Tout le monde avait compris son intention bien arrêtée de n'être ni contredit ni importuné davantage. Les grands échangeaient des oeillades et les petits des coups de coude. Si papa mettait ainsi le nez dans les affaires des autres, où allait-on ? Il n'y aurait plus moyen de s'amuser. Ce serait le travail forcé, le bain, la vie normale, quoi ! Mme Fabrolles elle-même s'étranglait avec ses lentilles. Elle en oubliait les trois sans-atouts qu'elle avait manqués l'après-midi : le déshonneur de sa carrière de bridgeuse.

François, perplexe, baissait le nez sur son assiette. De quelle monnaie paierait-il, dans la soirée, lorsque son futur beau-père se serait retiré dans sa tour d'ivoire, une intervention qui aurait dû lui inspirer une juste joie, lui assu-

rant un triomphe sans modestie. Yvette allait pleurer, sûrement, et il en souffrait déjà.

Elle ne pleura pas, mais elle l'ignora. A quatre pattes sur le tapis, elle taquinait ses petits frères et jouait avec son loulou de Poméranie. François prit le parti de bavarder avec son camarade Jean-Louis. Celui-ci lui confia, entre haut et bas, qu'il était sur le point de résoudre le problème en s'attachant à un établissement industriel. La perspective l'enthousiasmait médiocrement. Il enviait François de conserver sa liberté, de n'appartenir à personne :

— C'est toi qui auras la vraie vie. Et de l'air toute l'année, pendant que je serai enfermé dans un bureau. Il faut être une petite gourde aussi bornée que ma soeur pour te mettre des bâtons dans les roues. Ne t'en fais pas, je la sermonnerai.

Brusquement Yvette disparut, serrant son chien contre son coeur. François allait s'élaner à sa suite lorsque Jean-Louis le retint :

— Elle s'en va pleurer dans sa chambre. Laisse-la donc. Les larmes portent conseil. De deux choses l'une : ou elle t'aime et elle t'accompagne n'importe où. Mais si elle ne t'aime pas... Allons, ne fais pas cette tête. Mon vieux, tu vois bien que je blague.

Cela aussi, c'était la voix de la raison, une voix insidieuse qui avait plusieurs fois déjà murmuré les mêmes paroles aux oreilles de François : une femme aimante n'hésite pas à partager la vie de celui qu'elle a élu. Les femmes qui suivent leur mari au fond de la brousse ou dans des régions dangereuses ne sont pas toutes des héroïnes. Simplet des amoureuses. Et Montuzon n'était ni brousse ni le désert, ni un pays en proie à la révolution ou infesté de bêtes féroces. Tout au plus un chef-lieu de canton de Franche-Comté où l'on ne donnait ni cocktails ni représentations théâtrales, où l'unique salle de cinéma était celle du patronage. Cependant, des êtres s'y étaient aimés, s'y aimaient, s'y aimeraient encore.

Yvette revint méconnaissable. Son petit minois amusant s'était transformé en un véritable masque de tragédie, hautain, mal résigné à la fatalité.

— J'ai pris une décision, François, prononça-t-elle avec solennité. Je vous suivrai au bout du monde. Faites ce que papa vous a dit. Partez en reconnaissance. Faites-vous une clientèle et une jolie maison. Nous irons vous voir là-bas. Je vous attendrai avec autant de confiance et de patience que cette bonne femme de l'Antiquité qui faisait de la tapisserie pendant que son mari voyageait et la trompait éperdument. Et puis, quand vous serez prêt à m'épouser, vous m'épouserez... Venez avec moi dans le jardin, François. J'ai autre chose à vous dire qui ne regarde pas les autres.

Ils sortirent enlacés. Dans le jardin minuscule, François prit sa fiancée dans ses bras et la serra contre lui. Elle ne lui arrivait pas au menton et il dut se pencher beaucoup pour recueillir sur ses lèvres le très important renseignement qu'elle voulait lui communiquer :

— Je vous aime, François. Je ne peux pas me passer de vous. Je suis prête au sacrifice de mes goûts et de mon idéal pourvu que je vous voie chaque jour, que je vive auprès de vous.

Il connaissait bien les goûts de la jeune fille mais ne s'attarda pas à se demander ce qu'elle pouvait bien nommer son idéal. La déclaration était trop délicate à entendre pour en approfondir le sens. Elle méritait un baiser, un baiser qui fut très long et très tendre. Après quoi, ce fut lui qui promit :

— Je m'efforcerais, ma petite chérie, pour compenser votre sacrifice et vous remercier de votre confiance, à vous

assurer une existence merveilleuse. A la campagne comme à Paris, je n'aurai d'autre souci que de vous être agréable et de vous combler. Ma clientèle ne m'accapara pas complètement. Nous sortirons, nous irons en ville, nous recevrons des amis. L'été, nous ferons de beaux voyages. Lorsque vous serez lasse de Montuzon, vous reviendrez ici pour voir votre famille et reprendre l'air de Paris. Bref, vous ferez ce que vous voudrez. Etes-vous contente?... M'accusez-vous encore d'être votre assassin ?

Elle baissa la tête avec humilité :  
— Je me suis dit plusieurs fois, au cours de ces derniers jours, que je n'étais pas du tout la femme qu'il vous fallait, que je ne saurais jamais me tenir à la hauteur de mon rôle...

L'amoureux se récria, bien sûr. Mais Yvette, pour la première fois, donnait de la réalité une version juste et précise.

— Je ferai ce que je pourrai, reprit-elle, puisque vous m'aimez quand même... J'ai de la peine en pensant que nous allons nous quitter. Débrouillez-vous pour revenir vite...

Il partit dans la semaine qui suivit. En dépit des conseils de son futur beau-père, il rôdait une voiture neuve. Le premier versement avait englouti les trois-quarts de ce qui lui restait de son capital. Il ne lui restait qu'à travailler ferme, à s'imposer dans le pays, à faire vite pour se marier rapidement. Il participerait lui-même, dans la plus grande mesure possible, aux réparations de la maison. Il se ferait peintre, maçon, plombier, électricien, tapisier. Rien n'est difficile et rien n'est pénible quand il s'agit de conquérir la femme qu'on aime.

Car la conquête d'Yvette, il en était persuadé, n'était pas une oeuvre définitive, ni de tout repos. Ce n'est pas en un seul jour que l'on s'habitue à sa cage un petit oiseau fantasque.

« Nous irons vous voir », avait-elle dit. Il fallait que, de sa visite, elle emportât l'impression la plus rassurante.

Dès le jour de son arrivée, il commença à redouter cette visite. Yvette ne comprendrait pas. Il ne disait pas encore, comme Jean-Louis, qu'elle ne comprendrait jamais rien. C'était trop tôt. Il l'aimait trop. Il n'avait pas revu Sibylle Vautier-Senonge.

## V

7 juillet.

**M**ON Yvette, ma chérie, je commence par vous dire une fois de plus que ma pensée ne vous quitte pas un instant. Je ne vous ai expédié jusqu'à présent que de petits mots très brefs. Je voudrais vous écrire plus longuement ce soir. Je ne promets rien car il se peut que je ferme les yeux tout à coup et que je sombre dans le sommeil. Je suis si fatigué, chérie !...

La crise de goutte du docteur Jean-not, qui le tenait déjà au lit quand je suis arrivé ici, il y a quinze jours, s'est calmée pour laisser le pauvre vieux très affaibli, incapable de se mouvoir et de conduire sa voiture. Sa retraite est définitive. J'ai donc hérité de ce fait la gentille petite épidémie de rougeole qui sévit dans les environs et a obligé l'institutrice à fermer l'école trois semaines avant la date prévue pour les vacances. Ajoutez à cela quelques accouchements, une jambe cassée, un mauvais panaris, un accès de paludisme, trois côtes enfoncées dans une collision de camions, une vieille qui se meurt et un nombre respectable d'intoxications alimentaires, la fête du village ayant eu lieu dimanche dernier. Plus le passage, c'est-à-dire les gens qui viennent à l'occasion du marché et en profitent pour faire vérifier leur tension, leurs varices ou l'état de leurs bronches.

Je ne me plains pas, Yvette. Si la situation sanitaire de Montuzon devenait digne d'être citée dans les journaux, je n'aurais plus qu'à plier bagage et à m'inscrire au chômage. Mais c'est qu'en plus de tout cela, j'ai le souci de la maison. Et ce n'est pas un souci moral, je vous prie de le croire !

Il y a eu tout d'abord les démarches pour le rétablissement de l'abonnement téléphonique, les demandes de devis pour les travaux importants, heureusement moins importants que je ne le craignais, c'est-à-dire que la toiture et les murs sont en excellent état. Je désirais faire installer le chauffage central et la salle de bains. Impossible d'entreprendre les deux à la fois. J'ai choisi la salle de bains. Tout le monde, dans ce pays-ci, se chauffe au bois. Je vais mettre un énorme poêle dans le vestibule et un autre dans chaque pièce habitée. Bien entendu, c'est un expédient provisoire. Le reste viendra en son temps.

Comme j'en ai eu toujours l'intention, je fais moi-même tout ce que je peux éviter de faire exécuter par un ouvrier. Avant-hier, j'ai lessivé la cuisine avant de la repeindre, ce qui sera pour la semaine prochaine. Hier soir et ce soir, j'ai rangé le grenier, ce qui me permet d'effectuer une sorte de reclassement des valeurs, si j'ose ainsi m'exprimer. En effet dans ce grenier, j'ai découvert de fort beaux meubles, des fauteuils de forme amusante et qu'il suffira de recouvrir de tissus clairs et modernes, des bibelots Second Empire tels qu'on en voit aujourd'hui chez tous les antiquaires à la page, des portraits d'ancêtres dont j'ignore le nom mais qui ont une bonne tête. En revanche, mon cabinet, le salon et les chambres sont d'un style 1925 absolument abominable. Je n'aurai même pas l'impression d'accomplir un sacrilège en vendant ce mobilier car maman ne l'aimait pas non plus. Hélas ! je n'en tirerai pas cher et il me faudra le remplacer. Je vais me mettre à surveiller les ventes aux enchères des villages. On trouve parfois dans les fermes des trésors insoupçonnés.

Vous vous demandez sans doute qui s'occupe de ma subsistance et aussi d'ouvrir ma porte et de répondre au téléphone lorsque je suis en tournée. Ce n'est pas une femme de journée, c'est un homme, un personnage fort pittoresque qui se nomme Auguste Lancien — c'est le frère de la jambe cassée — et sait exactement tout faire, même repriser les chaussettes, ayant été dans sa jeunesse ordonnance d'un colonel. Il a même beaucoup de style et parle à la troisième personne, ce qui est du meilleur effet auprès de la clientèle. Bien entendu, quand vous serez là, nous ne nous contenterons pas de ce valet de chambre improvisé. Heureusement vous n'êtes pas encore là. Ne prenez pas cela pour une méchanceté, Yvette chérie. Je serais seulement très humilié que vous me voyiez dans ma tenue de sauvage et au milieu de ce chantier qu'est ma maison. Patience, tout cela va s'arranger. J'espère que déjà, le mois prochain, je serai en mesure de vous offrir une vue plus optimiste de votre future demeure.

Jet tombe de sommeil, ma chérie. Pourvu que mes malades se tiennent tranquilles cette nuit !

De toute mon âme, je vous aime et je vous embrasse.

Votre FRANÇOIS.

Trois jours plus tard, entre deux rougeoles, il recevait la lettre suivante :

10 juillet.

Mon cher François, chaque fois que je me trouve devant cette maudite feuille blanche, je déplore de ne pas savoir écrire de jolies lettres et je me sens encore plus triste que le jour de votre départ. Ne soyez pas trop difficile ni sur le style ni sur l'orthographe.

Je ne peux pourtant pas demander à papa de me corriger mes fautes comme il le fait quand j'écris à mes tantes de province pour leur souhaiter la bonne année.

Je m'ennuie sans vous. Je profite le plus possible de Paris avant d'en être privée, mais je ne trouve beaucoup de plaisir à rien. Il y a eu une surprise-party chez les Sicard, vous savez bien, ces gens qui habitent rue de la Pompe. Je suis allée au cinéma avec des amis de Jean-Louis. Film insipide. J'ai changé de coiffure. Mes cheveux sont maintenant plus courts. Ce sera très pratique pour les bains d'été.

Nous partons au début d'août pour Dinard, comme tous les ans. Les petits ont attrapé leurs oreillons et j'espère qu'ils seront guéris à ce moment-là. J'ai déjà eu les oreillons et ne risque pas la contagion. Jean-Louis soigne tout le monde, quand il a le temps. Il a débuté dans sa nouvelle situation, ce qui fait qu'il ne viendra pas avec nous à Dinard.

Vous me parlez beaucoup de votre grenier et je vous pose tout de suite une question : y a-t-il des souris ? Si oui, achetez tout de suite des pièges, ou procurez-vous un chat. J'ai horreur des souris et je ne veux pas que Toutoune risque d'en manger quand il sera là. Ce serait très mauvais pour son estomac, et puis cela me dégoûterait. Je ne voudrais plus l'embrasser.

Quand j'ai parlé de cela à la maison, Christine m'a dit, sûrement pour me faire enrager, qu'il n'y avait pas seulement des souris mais aussi d'énormes rats dans tous les villages en bordure de rivière. Pourtant, nous qui ne sommes pas loin de la Marne, nous n'avons jamais vu de rats et je ne tiens pas à en voir. Renseignez-moi, je meurs de peur.

Le blanc se fait de moins en moins pour les salles de bains. J'aimerais une couleur pastel : bleu ou rose. Plutôt rose. Et du jaune vif dans la cuisine, c'est plus gai.

Je vous plains de ne jamais être sûr de dormir une nuit entière. C'est si bon de dormir ! Moi qui ai de la peine toute la journée parce que vous n'êtes pas avec moi, j'attends avec impatience le soir et le moment de me coucher.

C'est pourquoi je vous dis, mon cher François, votre petite chérie va dormir. Elle vous aime et vous embrasse.  
YVETTE.

François écrivait chaque jour un court billet. Il ne rédigeait une vraie lettre que lorsque ses multiples et diverses occupations lui accordaient une petite heure de répit. Ce jour-là, ce fut en prenant son café, servi dévotement par Auguste Lancien, qu'il écrivit :

21 juillet.

Ma chérie, n'ayez pas honte de vos lettres. Je vous y retrouve tout entière entre les lignes avec vos yeux, votre voix, votre sourire et vos caprices. Vous êtes ma chère petite fille et mon rayon de soleil. Et j'ai bien besoin de soleil car, depuis quarante-huit heures, il n'a pas cessé de pleuvoir. La rivière monte et l'on se croirait en novembre. La radio et les paysans disent qu'il ne s'agit que d'orages. Je souhaite qu'ils aient raison. Ce temps me donne le cafard. C'est avec vos yeux de Parisienne que je regarde le paysage et il me paraît tout d'un coup si triste que j'ai envie de fuir.

Je ne devrais pas vous dire cela. De tels propos sont décourageants. Comme est aussi décourageante la lenteur des entrepreneurs. Celle de mon travail également. Le lessivage et la peinture de la cuisine n'avanceraient guère si mon brave Auguste ne m'aidait. Il aime à me faire des surprises et elles ne sont pas toutes heureuses. N'a-t-il pas eu l'idée, hier, de badigeonner de ripolint un charmant guéridon Louis XV dont

la laque lui semblait un peu trop patinée?

L'essentiel, pourtant, c'est mon travail de médecin et, de ce côté, tout va bien, tout dépasse mes espérances. Il n'est pas une seule maison où je ne sois reçu avec des cris de joie. On salue mon retour dans le pays et on « l'arrose » copieusement. Un peu trop même pour mon goût et pour mon foie. A chaque visite, il me faut ingurgiter un petit verre d'eau-de-vie de prune ou de mirabelle. Si je refusais, ce serait un drame, un affront fait à mes hôtes et qu'ils ne me pardonneraient pas. Quand l'alcool est vider, passe encore. S'il est de l'année, j'ai l'impression d'avalier de l'alcool à brûler, c'est extrêmement désagréable.

Je ne sais si je vous ai parlé — oui, je crois, mais brièvement — de mes amis Vautier-Senonge qui habitent le ravissant petit château du Saint-Buisson, à six kilomètres d'ici. Quand je dis mes amis, je songe surtout au passé car j'ai été accueilli dans ma jeunesse avec la plus grande bonté par Mme Vautier-Senonge, malheureusement disparue. Son mari, à cette époque, était notaire à Hanoï. A la mort de sa femme, il est revenu au Saint-Buisson et s'y est fixé définitivement. Hélas! il n'est plus le même homme. A soixante ans à peine, il paraît un vieillard de près de quatre-vingts ans. Quel est le mal qui l'a conduit si près de la tombe? Je crois le savoir mais je doute d'être jamais appelé auprès de lui. D'ailleurs, le Saint-Buisson a perdu ses belles traditions d'hospitalité et de gaieté. La vie y est devenue difficile et austère. Deux cerbères y montent la garde: une vieille domestique revêche et un certain neveu sorti de je ne sais où et qui ne me dit rien de bon. Heureusement que la jeune fille de la maison, Sibylle, mon amie d'enfance, fait régner un peu de jeunesse et de clarté dans cette demeure endeuillée. Je me demande pourquoi elle ne s'est pas mariée car elle est belle, riche, sympathique et intelligente. Quand je suis arrivée, elle était en voyage: son père possède de gros intérêts dans le Midi. Tout cela est assez embrouillé. J'ai connu les Vautier très riches. On les dit maintenant à peu près ruinés. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela, je n'en sais rien. En tout cas, Sibylle est rentrée et nous nous rencontrons parfois.

Mais je suppose que je ne vous intéresse guère avec ces histoires de gens que vous ignorez totalement. C'est que, lorsque je vous écris, je me laisse aller à penser tout haut. Et puis, j'aimais beaucoup Sibylle lorsque j'étais un collègue. Sa compagnie sera pour vous une grande ressource lorsqu'enfin vous serez près de moi.

Mille baisers, ma chérie. Je suis navré de me séparer de vous mais j'ai un rendez-vous urgent avec une grippe infectieuse.

Votre FRANÇOIS.

Yvette répondit par courrier et sa lettre eut le don de plonger son fiancé dans une joie intense mêlée de consternation.

22 juillet.

J'ai la douleur de vous annoncer, mon cher François, qu'un deuil cruel vient de frapper la famille Fabrolles en la personne de Trotinette, la chère voiture de papa réputée inusable et irrétrécissable. Cette fois, c'est réglé, elle a fini sa carrière. La voilà morte, et bien morte. Papa a profondément réfléchi à la possibilité de renouveler le moteur, et ensuite la carrosserie. Le garagiste et Jean-Louis le lui ont déconseillé. Il a donc acheté sur-le-champ une autre voiture d'occasion que nous baptisons Trotinette II. Comme l'objet est assez vaste pour contenir six ou sept Fabrolles, à condition de se serrer, nous avons décidé de l'inaugurer par un week-end à Montuzon.

Retenez-vous des chambres à l'hôtel, si le pays en possède un. Je pense qu'il y aura papa, Jean-Louis, Christine, Chantal, Guillaume, peut-être Yves, et naturellement moi-même. Les autres ont les oreillons et maman reste pour les soigner. Elle est de très mauvaise humeur parce que la bonne se marie avec le facteur. Pour une fois que nous gardions une domestique, ce n'est pas de chance. Que voulez-vous, comme dit Jean-Louis, les facteurs aussi ont droit à l'amour.

A samedi, amour, chéri, trésor. Je suis folle de joie de vous revoir.

YVETTE.

Il regarda autour de lui. C'était un désastre: rien n'était prêt. Même en y passant ses nuits, il n'arriverait jamais à donner un aspect convenable à la maison pour l'arrivée de sa fiancée le surlendemain. Il houspilla Auguste Lancien et engagea un ouvrier occasionnel. Il fallait au moins que la salle à manger pût se prêter à quelque repas de famille nombreuse. Le nettoyage alla grand train. On escamota les horreurs 1925 et on descendit quelques meubles du grenier. L'effet n'était pas trop mauvais. Cependant, Auguste fauchait l'herbe du jardin et reconstituait une ébauche d'allée. François acheta des pots d'hortensias qu'il déposa un peu partout. Cela remplacerait les fleurs des plates-bandes qui n'étaient encore que semées.

Il ne lui restait plus qu'à espérer le beau temps, Thérèse Grosjean, à qui il achetait des oeufs, lui suggéra d'en promettre aux soeurs Clarisses. Ces braves religieuses, paraît-il, ont le pouvoir, par leurs prières, d'amener le soleil, à condition qu'on leur offre des douzaines d'oeufs. François promit tout ce qu'on voulait, tout en plaignant le foie des Clarisses qu'une si grande consommation d'oeufs devait tout de même endommager.

Partie à l'aube de La Varenne, la famille Fabrolles aboutit à Montuzon au début de l'après-midi sous un soleil éclatant. François bénit les Clarisses et reçut dans ses bras sa fiancée qui riait de bonheur, nez retroussé, toutes dents dehors.

— Charmant petit pays, dit monsieur Fabrolles. Comme on doit y être tranquille pour s'absorber dans un travail!

— Cette rivière doit regorger de poissons, dit Jean-Louis.

— Tu parles de descentes en canoë! s'écria Guillaume. C'est au poil!

— Pleins de poésie, ces rideaux de joncs et ces plaques de nénuphars, observa Christine. On s'attend à voir Ophélie descendre le courant, sa longue chevelure déployée entraînant les herbes glauques. La nuit, au clair de lune, cela doit être divin.

— Elle n'est pas grande, votre maison, dit Yvette en faisant la moue. Où donc est le jardin? Derrière?... Où en sont les réparations?... Qu'importe! Je suis si contente de vous voir que j'en oublie tous les ennuis. A plus tard les affaires sérieuses! C'est mon principe...

Le déjeuner, servi par Auguste, se déroula sans incident jusqu'au dessert. A ce moment, François dut quitter la table, appelé par un coup de téléphone: le bébé d'Andrée Renaud rejetait son lait depuis deux jours. Il revint, but son café et fit visiter la maison. Yvette daigna reconnaître que, des fenêtres de sa chambre, la vue était ravissante. Elle interrogea, désignant le château sur la colline:

— Est-ce là ce château du Saint-Buisson où vous avez une chère amie douée de toutes les vertus?

— Non, c'est le château de Montuzon. Il n'abrite qu'une maladie de coeur, un diabète et de l'arthrisme. Autrement dit madame de Montuzon, une femme d'un certain âge, genre dame d'oeuvres, son père qui, lui, est d'âge certain et ses fils célibataires, tous deux perclus de rhumatismes. Les filles sont mariées à Paris et à Lyon.

— Joli voisinage à m'offrir!

— Ce n'est peut-être pas réjouissant mais certainement d'un bon rapport, intervint Jean-Louis en riant. Si toutes les familles du pays sont aussi handicapées, ta fortune est faite. François.

— Et cette jeune fille de l'autre château que vous me promettez pour amie,

est-elle bien portante, celle-là? Quel âge a-t-elle?

— Sibylle resplendit de santé et de fraîcheur. Elle a un an de moins que moi, ce qui lui fait vingt-sept ans.

— Vingt-sept ans! Et vous appelez cela une jeune fille? C'est une vieille fille, voyons, François! Elle aussi doit s'occuper d'oeuvres et tricoter toute la journée. De la vraie jeunesse, de mon âge, où y en a-t-il? Vous m'aviez dit...

— J'avoue, répondit-il un peu embarrassé, que je jugeais la jeunesse de la région à mon échelon, non au vôtre. J'oubliais que je suis presque un vieux monsieur auprès de vous. Et aussi que je me reportais à un temps qui a disparu. Le Saint-Buisson n'est plus ce qu'il était autrefois. Les jeunes gens et les jeunes filles de Montuzon, de Blusans, de la Molandrey, de la Roche-Paul, sont mariés. Nombre d'entre eux ont émigré à Paris, à Besançon, si ce n'est outre-mer ou à l'étranger... Mais il y a, à Blusans, un jeune directeur d'usine, et à la Roche-Paul un médecin qui n'est guère plus vieux que moi... Nous nous ferons quand même des amis, je vous le promets, Yvette.

Que ne lui aurait-il promis pour dissiper les impressions pénibles produites par le modeste cabinet de consultation, le salon aux fenêtres trop étroites, la chambre et la salle de bain aux plâtres apparents, la cuisine aux appareils anciens, le jardin encore en friche malgré l'apport des hortensias! De minute en minute, il voyait s'assombrir sa joie de l'arrivée. Ce fut pire lorsque, à nouveau, il fut appelé au téléphone. Elle l'entendit qui répondait:

— Allô! Oui... Mme Valentin?... Mais cela ferait un mois d'avance et rien ne laissait prévoir... Elle souffre? Alors, je viens tout de suite. Comptez sur moi.

Nulle trace de gaieté ne subsistait sur le visage de la jeune fille.

— Vous allez encore me quitter? — Oui, chérie, j'en suis désolé. La pauvre Mme Valentin a perdu un petit garçon l'année dernière. Il faut doubler de vigilance pour la naissance de celui-là.

— Mais, François, ce n'est pas une vie!

— C'est celle d'un médecin, intervint M. Fabrolles. Croyais-tu épouser un travailleur en chambre? Il faut t'y faire, mon enfant. C'est le plus noble des métiers... après celui d'historien, bien entendu... Allez, François, allez où le devoir vous appelle. Nous ferons le tour du pays pendant ce temps-là.

Le lendemain, on se réveilla sous une pluie fine et tenace qui faisait douter de tout: de l'intervention des Clarisses comme des joies de la nature. François tenta bien d'expliquer que la sécheresse était un fléau, que la terre avait besoin d'eau et qu'au surplus, le baromètre était en hausse. Yvette demeura sceptique, les lèvres pincées, l'oeil lointain.

Lorsqu'elle revint sur terre, ce fut pour constater la mine de son fiancé. François avait les traits tirés et le teint gris d'un homme qui n'a pas dormi de la nuit. Elle s'informa:

— Qu'avez-vous donc? Etes-vous souffrant?

— Ce n'est rien, répliqua-t-il. Tout s'est très bien passé. C'est un fils, tout le monde est ravi. Moi le premier, car nous avons eu une alerte. L'enfant respirait avec peine...

— Quel enfant? De qui parlez-vous? Voulez-vous dire que cette nuit?...

— Cette nuit, je l'ai passée tout entière au chevet de Mme Valentin. Le petit est né à six heures et c'est seulement à sept que j'ai su qu'il était sauvé. Un magnifique enfant, ma foi.

— Même la nuit! C'est invraisemblable! Si les bébés se mettent à naître la nuit, où allons-nous! Je vous le dis, ce n'est pas une vie.

## L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	8	2	5	6	3	7	2	6	4	3	7	2	5	6	4
V	G	N	S	P	M	U	A	O	O	E	N	B	O	U	U
7	4	6	2	5	8	3	6	7	2	6	4	3	5	8	2
E	S	R	U	Y	R	I	Q	C	S	U	E	L	E	O	E
7	2	6	5	3	4	8	2	6	5	3	7	2	4	6	3
O	Z	O	Z	L	T	S	P	I	I	E	N	A	E	V	U
8	5	3	6	2	7	4	8	5	6	2	7	3	4	6	2
C	N	R	O	S	Q	S	H	D	U	D	U	E	P	S	E
4	2	7	6	3	5	8	2	4	6	3	5	2	4	8	3
E	V	E	E	V	U	A	O	S	M	I	L	S	S	G	T
7	4	6	2	5	8	3	6	4	2	7	5	3	4	2	6
T	I	P	F	G	R	A	O	M	O	E	E	L	I	R	R
6	4	2	8	5	3	6	2	4	8	3	5	2	6	4	3
T	S	C	I	N	I	E	E	T	N	T	T	S	R	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que ferme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Elle succomba sous les sarcasmes de son père et de son frère aîné, alliés pour mettre en relief sa sottise définitive. François se rendait très bien compte qu'il aurait dû la secourir, prendre son parti. Il n'en avait plus le courage. Ses yeux, aveuglés par l'amour, commençaient à se désiller. Yvette était dans ce décor un élément insolite. Elle n'y avait pas plus sa place qu'un meuble ultra-moderne en métal à angles droits ou un tableau de Picasso. Il évoqua un autre visage féminin et chassa cette évocation de toutes ses forces. Un peu plus et, subitement, sans autre forme de procès, il ne restait plus rien d'Yvette.

Il n'en restait plus grand-chose, en effet, quand toute la famille Fabrolles, ou du moins ses membres présents, s'empila dans la voiture à destination de Paris. Rien que les effluves d'un parfum de muguet, quelques cheveux blonds sur l'épaule de François et des relents de catastrophe irrémédiable.

La catastrophe irrémédiable, François le pressentait peut-être, c'eût été de se lier à Yvette. Il ne savait plus très bien. Il attendit le prochain courrier. Sa surprise fut relative en reconnaissant sur l'enveloppe non l'écriture échevelée de la jeune fille, mais les pattes de mouche de M. Fabrolles.

« Mon cher enfant, écrivait le professeur d'histoire, il est extrêmement désagréable de commencer une lettre en sachant qu'elle n'apportera aucun plaisir à son destinataire. Vous auriez préféré certainement une lettre d'Yvette. Cette lettre, elle est incapable de l'écrire puisqu'il lui faudrait vous parler d'autre chose que de sa coiffure et de son chien. C'est donc moi qui accomplis un triste office dont je ne serais bien passé : vous annoncer que vous êtes libre, qu'Yvette ne veut plus se marier, que votre vie de médecin de campagne lui fait peur.

« L'éducation de mes enfants a été fort négligée et je m'en aperçois chaque jour davantage. Seul, Jean-Louis a bien tourné. Pour les autres, je me méfie. En ce qui concerne les plus jeunes, j'aviserais, s'il en est temps encore. Leur mère n'est qu'une tête folle et je ne suis qu'un vieux maniaque : aussi, voyez le résultat. Mais ces considérations familiales doivent vous laisser indifférent. Venons-en donc au principal.

« Depuis notre retour de Montuzon — charmant pays, je le répète — ma fille n'a cessé de pleurnicher. Son argument est celui-ci : vous risquez à n'importe quelle heure d'être appelé pour un accouchement. Evidemment, cela tombe sous le sens. Ce sont les médecins qui mettent au monde, et non les maraîchers ou les gardes-champêtres. Elle n'avait jamais réfléchi à cette question. Elle ajoute que la maison ne lui plaît pas, que la région manque de jeunesse et se répand en je ne sais combien d'autres balivernes du même calibre. Bref, elle sort de mon bureau où elle m'a déclaré tout net en se mouchant qu'elle ne se sentait pas digne de vous, ce dont je suis intimement persuadé depuis le début de vos fiançailles, mais qu'elle n'aurait jamais le courage de vous en faire part. D'où la mission que j'accomplis, non de gaieté de coeur mais avec le sentiment de vous rendre un grand service.

« Oubliez donc, mon cher ami, une enfant charmante et sans méchanceté mais superficielle et surtout mal élevée. Je revendique hautement la responsabilité de cette mauvaise éducation que je déplore mais qui est un fait. Vous n'auriez pas été heureux. Croyez-moi sur parole car je sais de quoi je parle.

« Jean-Louis me charge de vous dire qu'il souhaite que votre amitié ne se trouve pas altérée par ce regrettable événement. J'aurai toujours, de mon

côté, le plus grand plaisir à vous revoir si l'occasion s'en présente.

« Je reste votre tout dévoué et très confus.

PIERRE FABROLLES. »

A la première lecture, François ressentit un douloureux pincement au coeur. A la seconde, il demeura sur place, les yeux au loin, avec l'impression d'un grand vide, d'un brouillard épais lui dissimulant l'horizon. Puis il mesura ce vide. Un vide qui ne présentait que les proportions d'Yvette, assez menues. A la troisième lecture, cette maison en pleine réfection et ce jardin de presbytère mal entretenu lui parurent dans un état beaucoup moins misérable. Le temps ne pressait plus. Il n'était plus angoissé par ces questions perpétuelles : « Qu'en pensera Yvette ? Cette pièce lui plairait-elle ? Trouvera-t-elle notre chambre assez belle ? » Il lui était égal qu'il plût ou qu'il fit beau. Ce n'était pas un écroulement de tous ses rêves, mais une détente de tout son être.

En somme, il arrivait à cette conclusion : un mois plus tôt, la lettre de M. Fabrolles l'eût désespéré. Il se voyait aujourd'hui parfaitement guérissable, absorbé comme il l'était par un travail passionnant, repris par l'amour de sa terre, accroché par tous ces gens simples qui n'attendaient que de lui la santé et le repos. Son caractère loyal était obligé d'en convenir : derrière cette brume, après beaucoup de mélancolie et des heures de regret cuisant, il pourrait voir encore se lever le soleil.

D'ailleurs, d'autres que ses malades pouvaient avoir besoin de lui. Et il se demandait brusquement pourquoi, écrivant à Yvette : « Avec vous, je pense tout haut », il avait tu l'essentiel.

— Attention à toi, François, murmura-t-il en pliant la lettre de rupture qu'il ensevelit rêveusement dans un tiroir de son bureau. Tu viens de recevoir un grand coup sur le crâne. Vas-tu essayer de te guérir en enfourchant une autre chimère ? Gare à la chute, cette fois-ci. Tu risques de t'y casser le cou...

## VI

UNE huitaine de jours plus tard, dans un chemin qui menait à une ferme isolée un peu au-delà de Blusans, François subit la désagréable aventure d'un pneu crevé. Il descendit de voiture, démonta la roue, trouva le clou malencontreux et se demanda un instant s'il n'allait pas laisser la voiture sur le cric tandis qu'il ferait sa visite. Ce n'était jamais l'affaire que de cinq cents mètres à pied. Il calculait sa solution la plus rapide dans l'intérêt de son malade lorsqu'il vit une petite voiture déboucher d'un chemin adjacent à une allure de promenade.

Une tête de femme se penchait à la portière. Il reconnut la chevelure noire, tordue en un lourd chignon sur la nuque, les yeux dorés, le teint bronzé. Sibylle ! Elle s'adressa à lui, gentiment mais comme à un inconnu :

— Avez-vous besoin de quelque chose ? Puis-je vous être utile, monsieur ?

Il la regarda sans répondre. Et l'insistance de ce regard la renseigna.

— François ! C'est vous ! Suis-je assez sotte ! Je savais pourtant... J'avais appris... Je reviens de voyage et je ne m'attendais pas... C'est-à-dire que l'on m'avait avertie : vous êtes venu deux fois à la maison, n'est-ce pas ?... J'avais l'intention de passer vous voir, d'excuser mon père... Il ne faut pas m'en vouloir. Comment n'auriez-vous pas changé en un si grand nombre d'années !

Elle était devenue toute rouge, comme autrefois. Il hésita à prendre sa main dans la sienne, souillée de boue

et de cambouis. Elle fit signe que cela n'avait pas d'importance.

François avait souvent rêvé de l'instant qui le remettrait en présence de Sibylle. Dans son esprit, c'était au château, dans le grand salon près du piano, ou bien sous les arbres du parc. Il n'avait pas imaginé ce petit chemin solitaire, entre une roue démontée, un cric et un lot d'écrous. Il n'avait pas songé, surtout, qu'il la reverrait non seulement aussi belle, mais plus belle encore qu'autrefois. Comme beaucoup de femmes qui n'ont connu ni les tourments de l'amour, ni les grandes blessures de la vie, elle restait fraîche et sereine comme à quinze ans.

Sa décision était prise. Il allait changer la roue. Cela lui permettrait de rester quelques instants de plus avec Sibylle. Le malade n'était pas en péril : une vieille arthrite chronique à laquelle il ne pouvait pas grand-chose parce que négligée pendant des années.

— Je ne puis vraiment pas vous aider ?

— Vous plaisantez ! Ne touchez à rien de tout cela. Vous saliriez vos mains, Sibylle.

Chez elle, il l'eût peut-être appelée « mademoiselle ». Mais elle l'avait appelé par son prénom, sans hésiter. On eût dit qu'ils s'étaient quittés l'été précédent, en disant : « A l'année prochaine ! » Il souligna cette impression :

— Je vous retrouve telle que je vous ai laissée. Vous n'avez pas changé, Sibylle. Ou plutôt... Mais je ne suis guère dans une tenue à vous tourner un madrigal. Acceptez tout de même aujourd'hui les hommages du mécanicien. Le médecin se réserve de vous présenter les siens avec des mains plus convenables. Quand peut-on vous trouver chez vous ? J'aimerais vous dire...

Il s'était relevé, les deux mains en l'air, le visage subitement grave. Elle comprit à demi-mot.

— Oui, François, nous avons éprouvé un malheur semblable. Vous avez perdu votre pauvre mère, si courageuse, si digne d'éloges et de respect. J'avais perdu la mienne quelques mois plus tôt. Nous avons échangé des lettres de condoléances un peu froides, maladroites, où le coeur ne s'exprimait pas. On écrit et on reçoit tant de lettres, en ces instants ! On se sent raidi, paralysé... Et puis, entre nous, l'absence avait joué. Nous étions plus tellement sûrs de nous connaître... Maintenant que je vous vois devant moi, il me semble que tout ce passé date d'hier.

— Madame votre mère a-t-elle beaucoup souffert ?

— Affreusement pendant quelques semaines. Ensuite, elle n'avait même plus la force de se plaindre. Elle acceptait la mort avec résignation. Sa fin a été silencieuse, énigmatique, comme sa vie. François, il ne faudrait pas croire...

Elle détournait les yeux, avec un geste des mains qui semblait prendre à témoin toute la foule des indifférents, des méditants et des bavards :

—...Il ne faudrait pas croire que maman ait mené une existence heureuse. Tout le monde a été malheureux, c'est cela, le drame. On souffre, on se tait. Et, si l'on parle, on est injuste...

Elle ajouta, beaucoup plus bas :

— Le drame, source d'autres drames... La vie est bizarre, fit-il en se rendant parfaitement compte qu'il ne prononçait qu'une banalité. Des années se sont écoulées et je ne sais plus rien de vous.

— Croyez-vous donc qu'il y ait quelque chose à savoir ?...

Très vite, elle secoua la tristesse qui faisait entre eux comme un voile sombre. Son sourire reparut :

— Vous ne me demandez pas de nouvelles de mes cousines ? Toutes mariées et la plupart mères de famille. Quant à Aline...

Il sentit sur lui plus intense, anxieux, sans l'ombre de moquerie ou de défi, le regard des yeux dorés :

— Aline qui avait eu, la pauvre, un mauvais départ dans la vie, est la plus heureuse de toutes. Alors qu'elle allait faire ses débuts de danseuse dans un casino de province, elle a inspiré un coup de foudre irrésistible au fils d'un grand industriel. Vous ne la reconnaîtrez pas tant elle est devenue « popotte ». Elle ne pense qu'à son mari, à ses enfants, à ses recettes de cuisine.

Elle épiait ses réactions. Elle parut nettement satisfaite quand il s'exclama :

— Tant mieux ! Je suis bien content pour elle. En effet, elle était à plaindre. Pas de parents, ou si peu... Une nature intéressante... Comment se porte votre père ?

Le visage de la jeune fille se rembrunit. Ce n'était plus de l'anxiété, ni de la mélancolie, mais un tourment profond qui se lisait dans ses yeux.

— Que vous a-t-on dit à son sujet ? murmura-t-elle.

— Franchement, Sibylle... Qu'il était souffrant, qu'il avait beaucoup vieilli, qu'il se faisait soigner par un médecin de Besançon...

— Il ne se fait soigner par personne ! cria-t-elle avec violence. Il ne supportera même pas que vous... Non, pas vous plus qu'un autre. Surtout pas vous, François... Mais venez le voir quand même et le plus tôt possible. Dites, François, quand aurez-vous un moment libre ? Venez le voir. Venez nous voir...

Et, avant qu'il ait pu répondre, elle soupira :

— Nous sommes si seuls !

— Vous voyagez parfois, dit-il. Tout récemment encore, vous étiez dans le Midi. Je ne puis croire à de tels changements dans votre vie. Vous aviez tant d'amis, jadis.

— Jadis n'est pas aujourd'hui. Je ne quitte le Saint-Buisson qu'en cas d'obligation absolue, du moment que mon père ne peut plus se déplacer. Il me fallait négocier la vente d'une rizière en Camargue. Une vente de plus... Mais vous ne pouvez pas savoir ce qu'ont été ces semaines d'absence avec le souci constant... Vous le saurez peut-être un jour. Et alors, vous comprendrez.

Elle se tut et il respecta son silence, tout aussi expressif que ses phrases réticentes semées de points de suspension. La roue était remplacée. Sibylle lui tendit la main.

— Je vous laisse à votre tâche. Moi, je retourne à la maison. De temps en temps, j'ai tellement besoin de respirer un autre air que celui du Saint-Buisson ! Venez me voir. Obligez-moi à vous parler de choses moins tristes que celles qui sont le fond de ma vie. Faisons resurgir l'heureux temps de notre enfance. Racontez-moi des histoires de Paris, vos années d'étudiant, et vos projets, vos rêves...

Tout de suite après l'avoir quittée, il se reprochait de ne pas avoir songé un seul instant à prononcer le nom d'Yvette. Avait-il commis une trahison à l'égard de sa fiancée ? Était-il repris par l'ancien amour ? Les deux visages se superposaient dans son esprit et il se rassurait lui-même en se disant : « Sibylle n'est plus pour moi qu'une amie. Elle sera l'amie d'Yvette ». Tout n'était pas aussi simple et il le savait très bien. Sibylle n'avait pas parlé non plus de ce cousin Evrard Salvart que Mme de Montuzon et Au guste, et peut-être tout le monde, lui attribuaient comme fiancé.

En somme, quel avait été, alors qu'il aimait Sibylle, le point de départ de son renoncement ? Sur quelle base avait-il édifié la certitude que Sibylle ne serait jamais sa femme ? Voilà le thème sur lequel il médita pendant toute la fin de cette journée, aussi bien pen-

ché sur ses malades que fouillant dans son grenier ou juché sur une échelle pour lessiver les plafonds. Même en griffonnant pour Yvette son court message quotidien.

Sur quelle base? Sur le seul témoignage d'une enfant jalouse, prête à toutes les insinuations et à toutes les calomnies pour se détacher d'une rivale qui était la fille de sa bienfaitrice. Le coup porté par Aline avait été si brutal, ses assertions si vraisemblables, qu'il n'avait pas discuté l'authenticité de ses sources de renseignements. Etant donné l'âge des héros à cette époque, la possibilité d'un mariage, même à échéance lointaine, entre Sibylle et François n'avait guère de chance d'avoir été débattue en présence d'Aline Réville. Elle n'avait donc traduit que son impression personnelle, à une époque où François n'était encore qu'un enfant et ne possédait pour capital que son cœur et son ambition. Une ambition limitée, raisonnable, mais solide. La scène du jardin et celle de la barque, il les traitait maintenant de puériles tragédies. Aujourd'hui, il était un homme, muni de bons diplômes, d'un titre, d'une situation. Que se serait-il passé si, l'hiver précédent, il était venu trouver Sibylle, au lieu de demander Yvette en mariage, pour lui dire: «Sibylle, vous êtes libre. Je n'ai jamais cessé de vous aimer. Je vous aime. Soyez ma femme. C'est le rêve de toute ma vie»? S'il avait fait cela, aurait-elle répondu d'un sourire dédaigneux? Lui aurait-elle objecté qu'il n'avait pas de fortune et qu'elle continuait à viser plus haut que lui? Ou qu'elle aimait ce cousin Evrard, qui accomplissait chaque soir en son honneur plus de cinquante kilomètres, mais dont elle ne voulait pas dire si, oui ou non, elle serait un jour sa femme?...

Trop tard. Trop tard pour les retours sur soi-même et les regrets. Il avait triomphé de son amour. Il avait réussi à l'étouffer, à le confiner dans le coffret aux souvenirs. Et maintenant, il aimait Yvette, cette petite fille, cette petite âme. Il ne servait à rien de se dire que, dans l'existence qu'il avait adoptée par la force des circonstances, Sibylle eût été une épouse infiniment plus précieuse, plus compréhensive et plus stable.

Naturellement, il ne livrerait à Yvette, dans ses lettres, que l'image d'une Sibylle amicale, unique soutien d'un père âgé, usé prématurément par le climat indochinois. Libre à elle d'imaginer quelque vieille fille de campagne, bigotte, confite en dévotion, partageant tout son temps entre son devoir filial et l'entretien de la sacristie. Une demoiselle montée en graines dont elle n'aurait même pas d'idée d'être jalouse.

Quel est le pouvoir d'un bonheur promis, d'un amour dont on se croit certain, comparé à l'enchantement d'un désespoir de jeunesse, d'une première passion malheureuse? C'était tout cela que le jeune médecin avait rencontré ce jour-là dans un petit chemin de terre. C'était à Sibylle qu'il songeait, plus qu'à Yvette. Sibylle à dix ans, jouant à la poupée. Sibylle à douze ans, dans sa robe de première communion, agenouillée devant la statue de la Vierge du Saint-Buisson. Sibylle à quinze ans, mesurant sa taille à la pienne et lui demandant des conseils pour ses devoirs. Sibylle à dix-sept ans, si belle, si lumineuse, grande dame parmi les autres filles masculines dégingandées. A cette époque, il s'irritait d'être si jeune, et qu'elle fût à l'abri de toutes les misères humaines. Il rêvait d'avoir à la protéger...

Avant de s'endormir, il revécut les instants qu'il avait passés avec elle le jour même. N'avait-elle pas eu l'air d'implorer son aide? Ne l'avait-elle pas, en quelque sorte, supplié de venir la voir?... «Nous sommes si seuls!» Mais alors, le cousin Evrard... Elle avait

besoin de lui. Elle faisait appel à lui. Enfin, peut-être, il allait avoir l'occasion de réaliser le vieux rêve: la protéger.

Mais lui, il n'était plus libre. Il était le fiancé d'Yvette. Il n'avait pas le droit de trahir Yvette, même par des pensées nostalgiques ou par des regrets stériles.

VII

**F**RANÇOIS sonna, le lendemain, en fin de journée, à la porte du Saint-Buisson. D'une fenêtre située au premier étage, un léger cri de joie descendit jusqu'à lui.

Il n'eut aucune peine à reconnaître, en la vieille femme à l'aspect hargneux qui vint lui ouvrir la porte et s'effaça pour le laisser passer, l'ancienne gouvernante du château, au temps de Mme Vautier-Senonge. A cette époque, Angèle n'avait d'autre fonction que de servir d'intermédiaire entre la belle châtelaine et ses nombreux serviteurs. François devina que, désormais, elle assurait seule le service. En témoignait le tablier bleu, maculé d'eau de lessive, qui dépassait le tablier blanc de femme de chambre hâtivement noué à sa taille.

Il la salua courtoisement. Angèle était autrefois un personnage, véritable dragon auquel il ne faisait pas bon que les enfants désobéissent. Elle répondit à son salut, le considéra avec méfiance et l'introduisit comme à regret dans le salon.

— Monsieur est là, dit-elle d'une voix rude. Mademoiselle descend tout de suite.

Il crut tout d'abord qu'elle s'était trompée et qu'il était seul dans le salon. Rien n'avait changé dans la vaste pièce. Il aurait pu, les yeux fermés, désigner la table de jeux autour de laquelle on se pressait, les jours de pluie, le canapé sur lequel les jeunes filles s'asseyaient en brochette, le secrétaire, le bonheur-du-jour, le grand portrait en robe de bal de l'illustre grand-mère Senonge qui, préfète, avait eu l'honneur de recevoir l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie. Le piano était toujours à sa place. Il n'eût pas été si surpris d'y voir Mme Vautier-Senonge, jouant des *Préludes* de Chopin tandis que Bernard de Lauffray se tenait debout dans un coin, l'œil romantique, mordant ses lèvres, tordant entre ses mains sa cravache. Le tapis était seulement plus usé et ses arabesques moins fraîches et, avec le recul du temps, la pièce lui paraissait moins vaste.

Après une longue contemplation, il s'approcha de la fenêtre pour voir le parc et la rivière. Entre les frondaisons, on apercevait les frêles colonnes de la Folie.

Sous ses pas une lame de parquet fit entendre un craquement. Alors, une voix chevrotante partit d'une grande bergère Louis XIV tournée vers la cheminée, bien qu'en cette belle journée de juillet, il n'y eût pas de feu dans l'âtre.

— Est-ce vous, docteur? Est-ce vous, François?...

La voix l'avait fait frissonner. On eût dit celle d'un fantôme. Elle ressemblait à la plainte d'une girouette rouillée sous un grand vent de pluie.

— Comme vous êtes aimable, mon enfant, de venir rendre visite à un pauvre invalide! Je ne puis me lever pour vous accueillir. Excusez cette in-correctio. A-t-on prévenu Sibylle? Que fait-elle? Voilà plus d'une heure que cette petite a disparu. Ah! je n'aime pas qu'elle s'éloigne. Je voudrais bien qu'Angèle lui dise de se hâter.

François se dirigea vers le point du salon d'où partait cette voix d'outre-tombe. Il fit le tour du piano et de la bergère et, dans la pénombre créée par des persiennes demi-closes, il aper-

cut le vieillard qu'on lui avait décrit. Me Vautier-Senonge lui tendit une main de cire, agitée par un tremblement. Cette main, d'un geste hésitant, désigna ensuite un fauteuil sur lequel le jeune homme prit place. De tout près, accoutumé à l'obscurité relative, François put observer son hôte avec une stupéfaction qu'il craignit de rendre trop visible. Mais le regard de l'ancien notaire ne faisait que l'effleurer. Il glissait sur lui, sur toute autre chose. Il allait se perdre aux plis des rideaux, sous le manteau de la cheminée, le long des boiseries dorées, puis retombait sur le tapis, las d'avoir erré vainement en quête d'on ne savait quel songe.

Jamais nulle part et en aucune circonstance, François n'eût été capable de reconnaître le père de Sibylle. Celui-ci n'était plus qu'une ruine, une loque humaine. François se souvenait, le cœur serré d'un homme encore jeune d'aspect, grâce à sa sveltesse et à son regard d'enfant puni. On eût pu dire, à la rigueur, qu'il était de santé fragile. Très sobre, il mangeait peu, ne buvait pas, ne fumait pas. Quand il nageait dans la rivière, ce qui arrivait rarement car il en trouvait l'eau trop froide, on était surpris par la solide constitution de ses muscles longs et fins. Henri Vautier-Senonge était un «faux faible» comme l'on dit de certaines femmes qu'elles sont de fausses maigres. En dépit de ses déceptions conjugales, que François s'expliquait aujourd'hui beaucoup mieux que dix ans plus tôt, qui en faisaient dans sa propre maison un étranger, un exilé, sa conversation était aimable, de bonne compagnie, d'une gaieté parfois forcée quand il s'adressait aux jeunes filles. Il aimait la jeunesse et envoyait son insouciance. Il adorait sa fille, l'admirait, soulignait ses perfections. «Quelle

petite merveille que Sibylle!» disait-il à François qui ne pouvait qu'approuver.

Etait-ce seulement le climat de l'Extrême-Orient qui l'avait miné à ce point? La mort de sa femme l'avait-elle achevé? Quelle que fût l'immense étendue de son chagrin, il semblait invraisemblable qu'il ne souffrît pas également d'un mal physique implacable.

Littéralement écroulé dans son fauteuil, on devinait qu'il avait besoin de l'aide d'une ou deux personnes pour se relever, sans parler même de marcher. Ses cheveux blancs clairsemés laissaient apparaître son crâne qui, comme son visage, était d'une pâleur blafarde. Ses yeux bleus au regard errant prenaient, lorsque la prunelle parvenait à s'immobiliser, un caractère de fixité impressionnante. La lèvre inférieure pendait, perpétuellement agitée, comme murmurant des paroles que ne traduisait aucun son. Mais ce qui frappait le plus, c'était le tremblement de ces deux mains abandonnées sur ses genoux.

François tenta de faire taire sa pitié d'homme afin de céder la place à son intuition de médecin.

La mine affreuse, l'amaigrissement généralisé, la faiblesse. Cancer? Décalcification? Sénilité précoce? Le tremblement des lèvres et des mains: maladie de Parkinson? Suites d'une congestion cérébrale? François se rappela les propos de Mme de Montuzon: on disait que l'ancien notaire s'alcoolisait. Dans ce cas, on pouvait présumer qu'il était à la veille d'une crise d'éthylisme, *Le delirium tremens* le guettait à coup sûr.

Certains symptômes troublaient François, par exemple la dilatation de la pupille et le cerne bleuâtre sous les yeux. Non, Me Vautier-Senonge n'avait pas l'aspect d'un ivrogne invétéré. Il



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

CES TROIS MAGAZINES ..... **Canada \$5.50** **Etats-Unis \$8.00**

OU A VOTRE CHOIX

- LE SAMEDI (bi-mensuel) ..... 3.50 5.00
- LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ..... 1.50 2.00
- LE FILM (mensuel) ..... 1.50 1.50

IMPORTANT: — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

# ...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine du 4 au 18 juillet 1959  
pour vous qui êtes nés sous le signe :

## DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Les probabilités sont pour une quinzaine calme, à part quelques incidents sans gravité. En amour, optimisme justifié par les faits. Mais gare à votre cœur jaloux.

## DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Entente parfaite si vous êtes mariés, sinon une nervosité réciproque gâchera vos rencontres; certaines explications seront susceptibles de provoquer des malentendus pénibles.

## DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Vous aurez la bonne fortune de trouver à la maison un entourage assez compréhensif pour ne pas vous importuner de récriminations oiseuses si on vous sent un peu soucieux.

## DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Vous ferez des rencontres très agréables qui se poursuivront tout l'été, mais dès l'automne, avec la rentrée des classes, la vie reprendra son cours monotone, en attendant les grandes décisions.

## DU LION (24 juillet - 23 août)



Ensemble, vous aimerez la musique, les sports, les grands voyages et les discussions passionnantes. Mais prenez garde d'épuiser trop tôt le charme de ces rencontres.

## DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



L'atmosphère sera un peu déprimante, non que les choses aillent mal, mais chacun se plaindra de sa santé, les uns à tort, les autres avec raison et nul ne compatira à vos peines.

## DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



On vous reprochera de ne pas vouloir participer à une entreprise où votre présence est indispensable. Agissez suivant vos intérêts, mais avec beaucoup de diplomatie.

## DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Dans le domaine du cœur, vous êtes dans une situation d'attente peu compatible avec votre caractère. Acceptez ce délai qui, en définitive, se révélera utile à vos projets.

## DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Les événements viendront au-devant de vos désirs et vous saurez tirer bon parti du jeu des circonstances. La fidélité d'une personne vous touche sans vous gagner tout à fait.

## DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Vous éprouverez une grande tendresse pour un enfant. Ce sentiment profond engagera votre responsabilité et deviendra même, surtout si vous êtes une femme, le grand but de votre vie.

## DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Montrez-vous conciliants dans vos relations conjugales. N'engagez pas de discussion inutile; tout prendrait une importance démesurée, pouvant aller jusqu'à la rupture.

## DES POISSONS (20 février - 20 mars)



En bon état physique, vous aurez de l'énergie et du dynamisme et votre influence électrisera votre entourage. Mais n'engagez pas de litige; il finirait mal.

s'agissait d'une maladie, mais laquelle? Sibylle avait dit: «Personne ne le soigne. Il ne supporterait pas d'être soigné par vous.» En tous cas, il ne pouvait empêcher un médecin d'être intrigué par son faciès et son allure de grand malade. François était plus qu'intrigué. Absorbé, fasciné, et sans doute en pure perte.

Heureusement que Sibylle fit son apparition, ce qui permit au jeune homme de se lever, de déplacer un fauteuil et de dissimuler autant que possible ses impressions. La jeune fille poussait une table roulante portant un carafon de porto et deux verres, mais aussi une petite théière et une tasse.

Elle souriait. Elle parla très vite afin de meubler le silence:

— Vous êtes heureux comme moi, papa, de revoir François Granel. N'est-ce pas que vous êtes heureux? Vous disiez bien qu'il irait loin, le petit Granel. Interne des hôpitaux de Paris, c'est une aubaine pour le pays. Vous avez raison, il est allé loin, mais il nous est revenu. Tout le monde ici va se payer le luxe d'être malade... Un peu de porto, François? J'en prendrai aussi avec vous. Pour une fois que j'ai une visite, je me débauche... Papa, voici votre infusion.

Celui qu'on qualifiait d'ivrogne dédaignait l'excellent porto que Sibylle versait dans les verres, au bénéfice d'une tisane. François regarda couler le liquide à peine teinté. Sibylle répondit de la manière la plus vague à la question que François n'osait pas formuler.

— C'est la boisson favorite de papa. Un mélange d'herbes...

Quand elle eut rempli de ce breuvage la tasse de son père, François sentit que les yeux de Sibylle s'attachaient à son visage, le sondaient, tentaient de déchiffrer ses pensées. Sous ce regard, il s'efforça de paraître naturel mais la présence de cette sorte de cadavre qu'était Me Vautier-Senonge avait de quoi rendre mortellement compassée l'assemblée la plus joyeuse. Le vieillard prononça avec peine deux ou trois phrases polies. On sentait qu'il ne s'agissait que d'un réflexe d'homme du monde. Il lui était, en réalité, tout à fait indifférent que François fût là ou non. Il ne s'était intéressé à sa personne que durant l'espace d'une minute. «Instabilité morbide», diagnostiqua François en lui-même. «Je jurerais que les cellules nerveuses à la base du cerveau sont atteintes.»

Le malade chercha sa tasse en tâtonnant.

— Je n'y vois pas, geignit-il. Évidemment, Angèle ferme toutes les persiennes. Le jour baisse. Il faut allumer les lampes.

Dehors, la lumière du soleil couchant était encore éclatante. Sibylle s'empressa d'ouvrir les volets. Sous la lumière trop vive, son père voila ses yeux d'une de ses mains tremblantes. Ce ne fut que peu à peu qu'il s'accoutuma à la clarté. Sibylle l'aida à se redresser, mit un coussin derrière son dos, lui tendit sa tasse d'infusion. Alors, ses mains tremblèrent si fort sur sa soucoupe que François s'attendit à voir tout le liquide se renverser. Au contraire, après avoir bu deux tasses, le vieillard reprit un peu de vie dans l'attitude et le regard. Aussitôt, il demanda l'heure. François crut qu'il désirait son départ et fit un mouvement pour se lever. Un geste impérieux de Sibylle lui ordonna de ne pas bouger. Dans le coup d'oeil qu'elle jeta vers lui, il lut plus qu'un ordre, plus qu'une prière: une confiance, une certitude absolues.

Il y eut au dehors un bruit de moteur, des portes claquées, un pas hâtif sur les tapis de Perse et de Smyrne. L'oreille paresseuse du vieillard avait-elle perçu tout cela où était-ce un jeu de son instinct? François le vit s'agi-

ter. Ses pommettes cirieuses se teintèrent de plaques violacées. Une grimace pouvant passer pour un sourire, peu agréable à contempler, sépara ses lèvres molles. François vit ses dents gâtées, ses gencives déchaussées. Il détourna son attention de ce spectacle lamentable pour la reporter sur le motif d'un aussi soudain enthousiasme.

L'homme qui arrivait pénétrait dans le salon avec autant de désinvolture qu'un mari qui rentre chez lui après sa journée de travail. Dès le premier examen, François le jugea haïssable.

Ce n'était pas qu'il fût laid, ni difforme, loin de là. Cet homme d'une quarantaine d'années devait avoir droit autrefois au qualificatif de «joli garçon». De taille moyenne, extrêmement bien habillé, avançant d'une démarche rapide et balancée, il présentait une silhouette séduisante dans l'ensemble. Néanmoins, dans les traits réguliers du visage, dans les petites rides qui marquaient le front et soulignaient les yeux, noirs et un peu bridés, se lisait une lassitude presque malsaine, de l'avilissement, des indices de déchéance. Il ressemblait à ces hommes qui, à des tables de bars, dans les quartiers interlopes, discutent âprement d'enveloppes, de commissions, d'escomptes de traites.

«Une tête à chèque sans provision», pensa François. Il passait une main fine, aux ongles soigneusement vernis, sur ses cheveux noirs et luisants, peut-être teints mais sûrement cosmétiqués et parfumés. Des chaussures à triple semelle, en daim trop clair, avaient pour mission de le grandir. «Bel exemplaire d'aventurier», pensa François sans se reprocher d'être partial.

L'homme l'avait vu sans aucun doute, mais affecta de l'ignorer. Il se précipita vers Me Vautier-Senonge en glissant sur ses belles chaussures comme s'il exécutait un pas de valse viennoise. Le vieillard lui tendit avec empressement une main qui, par miracle, avait cessé de trembler. Il y eut des remous dans le fauteuil dont l'occupant essayait vainement de s'extraire.

L'inconnu se dirigea ensuite vers Sibylle. Avec une visible mauvaise volonté, elle lui livra le bout de ses doigts qu'elle retira aussitôt. C'était François qu'elle regardait comme pour le prendre à témoin de sa répugnance. Insouciant de ce défi, l'homme lança quelques compliments, d'une voix sucrée, comme des confetti au sein d'un carnaval:

— Toujours de plus en plus exquise... Fraîche comme un rose... La merveille des merveilles... Le joyau du Saint-Buisson... La perle de la vallée...

— Assez de fadaïses, dit Sibylle. Vous manquez d'imagination.

La voix de Me Vautier-Senonge surgit de la bergère Louis XV:

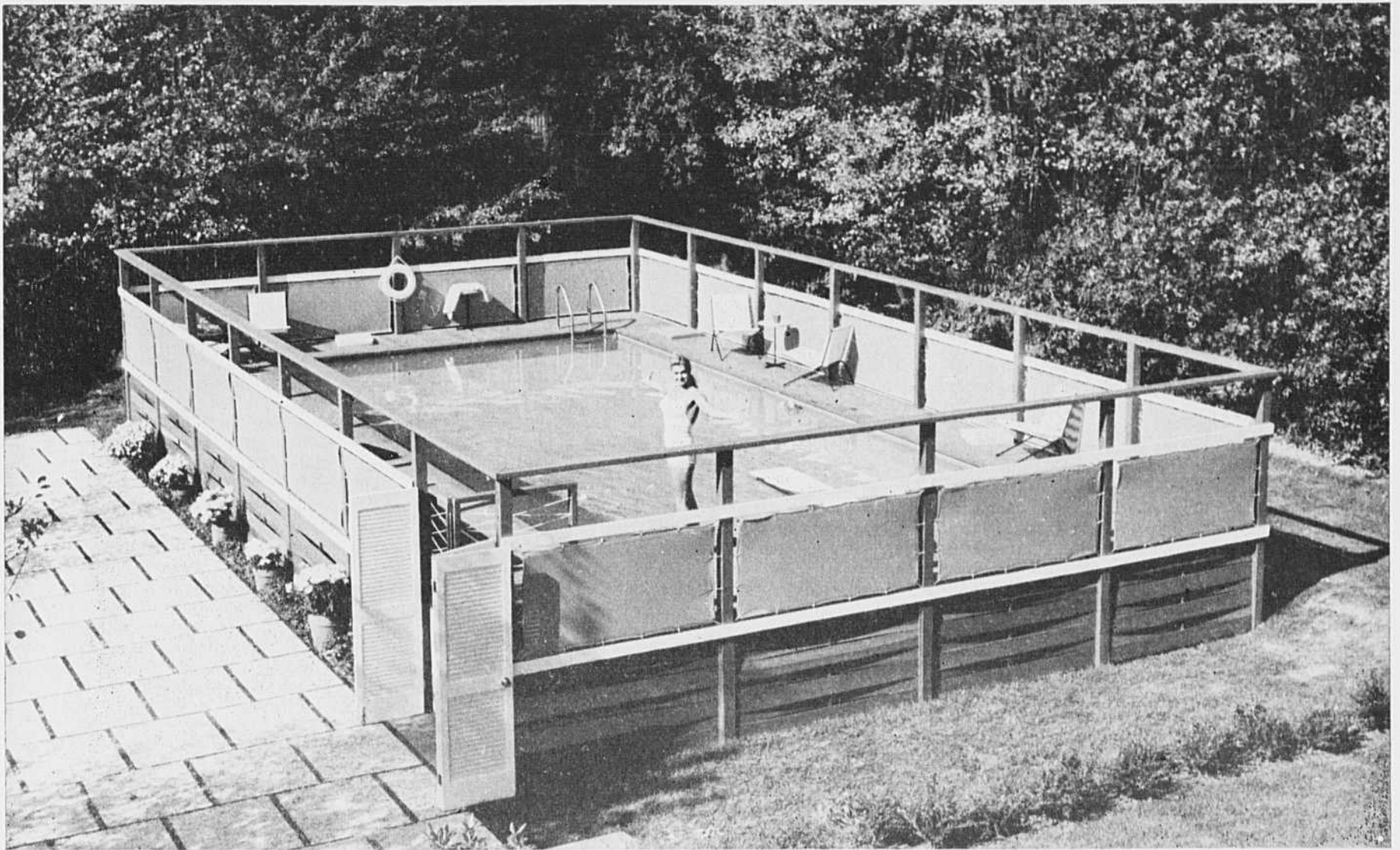
— Que dis-tu, ma petite fille? Es-tu de méchante humeur?... Fais plutôt les présentations. Allons, ma chérie, présente... Il faut donc que ce soit moi? Mon neveu, Evrard Salvart. Le docteur François Granel, un ami d'enfance de ma fille... Vous êtes en retard, mon cher Evrard. Je pensais que vous m'abandonniez. Il ne faut pas abandonner votre vieil oncle.

Nouvelle glissade des chaussures beiges. Le neveu s'immobilisa devant François qui voyait venir avec aigreur l'instant de serrer cette main. Une main qui se tendit avec réticence.

— Un ami d'enfance et de jeunesse, appuya Sibylle, en retrait. Un ami de toujours, en somme. Maman l'aimait beaucoup et l'accueillait de bon cœur. J'espère qu'il reprendra ses bonnes habitudes, maintenant que le voilà fixé dans le pays. Le Saint-Buisson lui est ouvert comme autrefois.

Evrard Salvart accomplit une gracieuse torsion de la taille, considéra Sibylle avec une sourire muet, d'une ironie à peine voilée, puis se retourna

[ Lire la suite page 39 ]



Décidez-vous dès maintenant! Faites de la natation dans votre propre jardin ou à votre camp d'été ce prochain weekend!

... dans la nouvelle PISCINE DE JOUVENCE Esther Williams!



Voici une conception nouvelle de la piscine familiale! La magnifique PISCINE DE JOUVENCE — lancée par Esther Williams — apporte fraîcheur et détente les soirs d'été et les weekends. Elle offre à votre famille tout entière santé renouvelée et bonheur. Vous jouissez de la détente qu'offre la natation en piscine — ou du bain de soleil en privé — quand il vous plaît — où il vous plaît.

ESTHER WILLIAMS



LIVING POOL

De plus, cette piscine de luxe permanente présente d'autres avantages qui accroissent votre plaisir et ajoutent à votre sécurité.

1. Peut être installée en n'importe quel terrain, fût-il rocheux ou en pente.
2. L'espace réservé au bain, de 16' x 32', est entouré d'une large promenade.
3. En cas de déménagement, la structure tout entière peut être démontée.
4. Des portes à fermoir automatique et des clôtures de sécurité assurent la protection des enfants et tiennent éloignés les animaux errants.
5. Le système de filtrage maintient l'eau claire et pure.

6. Le magnifique sequoia de Californie n'a jamais besoin d'être peint... Il résiste au pourrissement et au gondolement.
7. Le revêtement « POOLSKIN » DE VINYL est garanti pour cinq ans — il ne forme pas de mousse et n'a pas besoin d'être peint.

PLAISIRS DE LUXE A UN PRIX CONVENANT A TOUTES LES BOURSES. UN PAIEMENT INITIAL DE 10% SEULEMENT. — CINQ ANS POUR PAYER.

PLEINEMENT GARANTI — PAS DE FRAIS DE SUPPLEMENT.

Vos vedettes préférées**Roland Chenail, un artiste sincère**

par ODETTE OLIGNY

**T**OUT autant qu'un poète, un artiste « est un monde enfermé dans un homme » comme l'a si bien dit Victor Hugo... C'est absolument, irrésistiblement ce à quoi on pense quand on voit Roland Chenail devenu si réellement le brave docteur *Cyprien Marignon*, des *Belles Histoires des Pays d'en Haut*, puis aborder un rôle d'un tout autre genre, se servir de sa belle voix pour être le narrateur de *C'est la Vie* et, sur scène, prendre l'accent marseillais pour incarner *Maître Panisse*, de Pagnol...

Élève des Frères, Roland Chenail a fait comme tous les autres petits

gars : il a pris part à toutes les « séances » données à son école. La seule différence : il jouait les rôles comiques...

Evidemment, ça ne dura pas plus que le temps de son cours primaire et quand il aborda les études secondaires, il orienta vers l'art dramatique son réel talent. Il ne pouvait être à meilleure école qu'à celle du Conservatoire Lassalle, où il eut pour professeur M. Landreau. Il en sortit muni de son diplôme académique et de son brevet d'enseignement. Ce qui lui permit à son tour, de former des élèves.

Mais c'est surtout la scène qui le

tentait. Il fut engagé, à titre professionnel, par Arthur Lefebvre qui dirigeait une troupe comprenant entre autres : Lucie Poitras, Madeleine Davies, Paul Guèvremont, Ginette Berger, qui et qui ? et dont la spécialité était les représentations, en tournée, de pièces dont la popularité ne se dément jamais. On dira ce qu'on voudra, mais le bon gros mélo n'est pas complètement mort... Et c'est tant mieux... Que resterait-il à Margot pour pleurer ? Figurez-vous quand une troupe a joué 257 fois dans divers villages : « Mère, qu'as-tu fait ? » si elle en a fait verser, des larmes...

Sans parler des pièces écrites par Ernest Guimont et signées « Jean-Bart »... Mais les tournées finissent par finir, comme toutes choses, et c'est alors que, rentré à Montréal, Roland Chenail se tourna vers la radio.

Il passa une audition à CKAC, et, après quatre ans et demi de tournées, y trouva un poste d'attache. Il avait son propre programme, « Les évocations poétiques de Roland Chenail » avec, comme indicatif, les premières mesures de « Si mes vers avaient des ailes » de Victor Hugo déjà cité. On se fait tout de suite une idée du visage du programme...

**Le rôle préféré de Roland Chenail à la télévision : celui du "gros docteur" Cyprien Marignon, dans *Les Belles Histoires des Pays d'en-haut*, de Claude-Henri Grignon.**  
(Photo André Le Coz)



Et puis, en ce temps-là, à CHLP, Claude Sutton lançait les premiers romans-fleuve en même temps que plusieurs jeunes devenus maintenant des vedettes chevronnées. Vous souvenez-vous des titres des romans d'alors? De CHLP et d'ailleurs? « La fiancée du Commando », « Les Secrets du Dr Morhange », « La Métairie Rancourt » et (déjà) « Jeunesse Dorée » et « Métropole »... C'était le bon temps!

Les jeunes artistes travaillaient à peu près pour la gloire et les prunes, retirant de formidables cachets de cinq dollars et parfois moins, mais apprenant, à cette rude école, un métier qui demande plus de pratique que de technique.

Et puis, les jeunes ne doutant de rien, surtout pas d'eux-mêmes, c'est le moment où Pierre Dagenais fonda « L'Equipe »... C'est tout de même un beau souvenir et une mémorable tentative. Ils réussirent d'ailleurs, ces jeunes, à intéresser un grand public, mais cela coûte bien cher, monter une pièce et...

Tout de même, l'« Equipe » monta « Altitude 3200 », « L'Homme qui se donnait la comédie » et enfin deux des pièces de la trilogie marseillaise de Pagnol, « Marius » et « Fanny ». Pour le rôle de César, les jeunes durent faire appel à Ovilva Légaré, mais pour tous les autres rôles, ils firent de remarquables compositions. Roland Chenail Chenail devint *Maître Panisse* avec une truculence que n'aurait pas désavouée Charpin, créateur du rôle. « L'Equipe » joua à Montréal et dans les principales villes de la province de Québec.

Roland Chenail fit aussi une saison à « l'Arcade ». Et simultanément, il trouvait le moyen d'aller, chaque fin de semaine, à Québec où il avait fondé une école d'art dramatique. Ses élèves étaient nombreux. Il devait partir le samedi matin de bonne heure et rentrer à Montréal le dimanche soir. Il avait eu le temps de donner des leçons à deux ou trois groupes d'élèves.

Bien entendu, dès que la télévision fit son apparition, elle lança à Roland Chenail un petit coup d'oeil invitant. Il n'accepta pas tout de suite. Mais quand il se décida, ce fut (après avoir été rodé par quelques téléthéâtres) pour tenir près de Monique Leyrac le rôle du mari de cette aimable « Anne-Marie », fille légitime du cerveau d'Eugène Cloutier. Et la télévision lui fut si bénéfique qu'après avoir joué « L'ennemi du peuple », d'Ibsen, Roland Chenail remporta le trophée destiné au meilleur acteur de l'année. Il fut aussi lauréat du Trophée Frigon, il eut le prix de popularité et une second prix de composition après avoir joué « Ninotchka ».

Et nous voici au moment de parler du *docteur Marignon*, de Sainte-Adèle... Je ne pense pas que ce soit un secret, mais je vous le révèle quand même. Pour camper ce personnage, si vrai, si bon, au coeur plus gros que lui (et ce n'est pas peu dire) Claude-Henri Grignon a pris modèle sur son propre père, médecin dans les « pays d'en haut » à l'époque héroïque du curé Labelle.

Quelle époque! Il fallait vraiment, pour monter dans ce « nord », une âme d'apôtre et une foi invincible en demain. Et on a beau en vouloir



Le grand Pasteur, lorsqu'à l'âge de 37 ans, il travaillait jour et nuit à ses travaux révolutionnaires, est ici personnifié par Roland Chenail pour *Le Roman de la Science*, de Fernand Seguin.

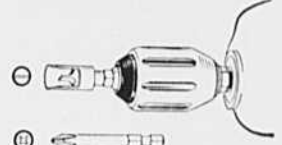
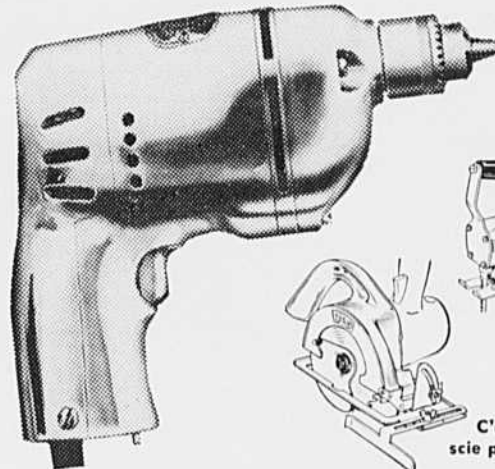


Eugène Cloutier avait écrit, pour Monique Leyrac et Roland Chenail *Anne Marie*, l'histoire d'un jeune couple moderne. Les voici tous les deux... *Anne-Marie* fut un programme de télévision. (Photo Henri Paul)

à mort à ce pauvre Voltaire, à qui on voudrait tant faire rentrer dans la gorge ses « arpents de neige », ce n'était tout de même pas autre chose, la région des Laurentides, avant que la foi des pionniers à la main de fer et au coeur d'or, genre curé Labelle, n'en fasse ce que nous connaissons, ce dont nous bénéficions.

Le docteur Marignon, c'est le médecin de famille (quelque chose d'à peu près disparu) le bourru bien-faisant, qui aime ses colons, compatit à leurs misères, les comprend aussi bien et aussi profondément que le curé Labelle lui-même, se fait payer quand il a le temps et n'hésite pas à passer des nuits entières à « guetter les ours » (comme on disait en ce temps où on avait une telle peur des mots) pour des honoraires d'une grosse piastre. Ceux qui peuvent rappeler des souvenirs de cette époque en sont fiers. Ils ont compris la valeur de l'oeuvre, non seulement du très authentique curé Labelle, mais des personnages comme le docteur Marignon, qu'ils soient ou

# La parade BLACK & DECKER de la qualité et du rendement



C'est un tournevis!



C'est une scie sauteuse!



C'est une scie portative!

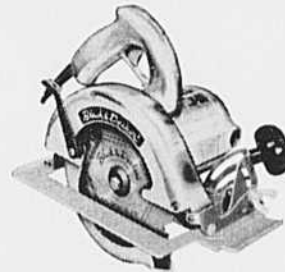


C'est une sableuse orbitale!

## PERCEUSE UTILITAIRE "DELUXE" DE 1/4"

La perceuse électrique la plus vendue au monde... mène la parade B&D de la qualité et du rendement. Fameux

moteur de fabrication B&D. Mandrin à engrenage. Construction robuste pour des années d'usage. Entraîne tous les accessoires de perceuse B&D 1/4" illustrés ci-contre...

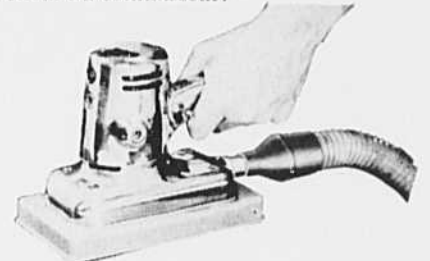


## SCIES "HEAVY-DUTY"

Grande puissance facilitant tout sciage. Moteur de fabrication B&D. Réglages de profondeur et angulaires précis. Coupe du 2 x 4 à 45 degrés. "Les scies de choix du connaisseur."

## NOUVELLE SABLEUSE DE FINITION SANS POUSSIÈRE

Chasse la poussière aussi vite qu'elle se forme. Vous pouvez sabler et peindre côte à côte! S'adapte à n'importe quel aspirateur.



## NOUVELLE PERCEUSE-TOURNEVIS

Conçue pour un double usage. Placez la bague à "Drill"... et vous avez une perceuse de 3/8". Tournez la bague à "Screw"... et vous avez un tournevis. Offre d'introduction! Jusqu'à épuisement du stock: jeu de 6 mèches-guides GRATUIT avec la perceuse-tournevis B&D.

## POUR LE JARDINIER AMATEUR

Épargne vraiment du temps! Grande puissance pour les haies et arbustes les plus épais. Équilibré pour emploi d'une seule main, lame extra-longue (13").

Cet accessoire coupe-haies est idéal pour celui qui a des haies et les arbustes à tailler "autour de la maison". S'adapte sur le moteur B&D et les perceuses utilitaires de 1/4".



# Black & Decker®

BROCKVILLE, ONTARIO

Le plus grand manufacturier d'outils électriques au monde.

9001F

non le reflet d'un véritable médecin de campagne d'autrefois. Et ce personnage, Roland Chenail l'aime particulièrement, même s'il lui donne un peu d'embêtements du côté physique, si j'ose ainsi parler. Car, évidemment, pour devenir « le gros docteur », Roland Chenail doit doubler de volume, ce qu'il n'obtient que par l'adjonction d'un bedon postiche de caoutchouc-mousse, qui tient tout de même très chaud, le climat du studio et les projecteurs aidant. Et puis, il aime travailler avec Fernand Qui- rion, qui réalise depuis ses débuts à

la tève l'oeuvre de Claude-Henri Grignon.

Des anecdotes amusantes, des souvenirs de tournée, Roland Chenail en pourrait conter pendant des heures, toutes plus drôles les unes que les autres. J'en rapporte seulement quelques-unes. Ainsi la fois où, étant en tournée quelque part du côté du Lac Saint-Jean, la troupe de comédiens se trouva au beau milieu d'un jour particulièrement néfaste. Une tornade avait emporté les toits de la petite communauté villageoise, les

[Lire la suite page 57]

## CURIOSITES SCIENTIFIQUES

### Le plus petit écran de télévision du monde

Le plus petit écran de télévision du monde vient d'être mis au point par un jeune technicien de Sydney.

Fils d'un spécialiste en modèles réduits, c'est fidèle à l'esprit de famille que ce jeune bricoleur a mené à bien cette innovation qui laisse heureusement augurer des possibilités de parvenir à une réduction de l'encombrement des appareils de télévision: en effet, malgré les dimensions particulièrement réduites de l'écran, les images apparaissent avec une netteté si parfaite qu'elle est qualifiée de réussite par les spécialistes qui ont pu apprécier cet écran miniature.

### Une banque pour les dames seulement

L'ouverture en Nouvelle-Zélande d'une banque réservée à la clientèle féminine va permettre de répondre aux besoins découlant de l'intérêt croissant que manifestent les femmes envers les questions financières.

C'est un important établissement bancaire d'Auckland qui a décidé d'adopter à son activité habituelle ce service indépendant. Le personnel de la succursale spécialisée sera exclusivement féminin. Un confortable salon, doté de toute la documentation souhaitable, sera aménagé à l'intention des clientes soucieuses de s'entretenir entre elles, et à l'écart de leurs habituelles préoccupations, de tractations monétaires ou boursières.

### La pieuvre est un animal caressant

La pieuvre ne serait pas aussi hostile et invincible que chroniqueurs, marins et baigneurs le laissent entendre, mais au contraire il y aurait en elle un côté sensible et caressant insuffisamment connu.

Semblable remise en cause d'une considération aussi solidement qu'unanimement établie est due à un ichtyologue australien qui affirme que n'importe quel homme pris dans les redoutables tentacules d'une pieuvre peut l'amener à desserrer son étreinte en caressant l'animal, qui libère alors sa proie. Il importe, naturellement, de croire au procédé et de l'appliquer sans le moindre désarroi!

### Aliments conservés indéfiniment grâce aux radiations atomiques

Dans le département de l'Ain en France, un laboratoire d'un nouveau genre vient d'être créé. On y utilise les radiations de l'énergie atomique pour conserver les denrées périssables et l'on espère d'ici peu parvenir à garder pendant plusieurs mois, dans leur fraîcheur première, des quartiers de boeufs, des oeufs ou des fruits. Bientôt, selon le directeur de ce laboratoire, on pourra consommer, grâce à cette méthode, des cerises ou des fraises en plein hiver.

### Un nouveau produit raticide efficace

Parmi les nombreux procédés utilisés pour détruire le rat, ce fléau de l'humanité, il en est un, original et nouvellement mis au point, qui

[ Lire la suite page 52 ]

**A**VOIR Vadim et ses oeuvres, l'on n'y songerait pas: et pourtant son incontestable maîtrise dans l'art de créer une vedette s'inspire tout droit de la statuaire grecque.

Les grands sculpteurs de la Grèce antique ne se souciaient ni de l'expression ni de la personnalité du visage, ne lui demandant que d'être avenant et de traits réguliers. Et cela pour ne pas nuire à l'exaltation de la splendeur corporelle. Ces artistes avaient admirablement compris qu'un regard trop expressif fait oublier le plus beau des corps. Ce qui a pu faire

exercer la profession de mannequin, elle avait le cinéma en horreur et ne voulait être que l'aimante épouse de Vadim.

Puis ce fut la nouvelle que chacun guettait dans les milieux du cinéma: Vadim allait lancer sa femme, et promettait de faire d'elle une vedette plus célèbre que Brigitte Bardot. Avec une technique désormais très au point, il commença par répandre à travers la presse mondiale les photos d'Annette, qui est indéniablement photogénique, et d'une beauté plus authentique que B.B. Puis, fait sans précédent, il fit

rent un peu distants, mais courtois. D'ailleurs Annette attendit bientôt un enfant, ce qui retardait tous projets cinématographiques. A la naissance, Brigitte offrit un beau cadeau, et certains pensèrent que Vadim avait fait taire le démon qui lui fait dire:

— Je suis capable de fabriquer une vedette à partir de rien, ou presque.

Annette Stroyberg avait toujours rêvé au cinéma. Mais si Vadim lui avait laissé faire cet aveu au départ, sa personnalité serait vraiment apparue sous un jour trop banal. Or Vadim construit avec art, dose à merveille

# ANNETTE STROYBERG,



par MARTIN REBIERE

dire à un critique: « La beauté est comme l'eau, plus elle est parfaite, plus elle est pure, et moins elle a de goût ».

Il est incontestable qu'Annette Stroyberg répond à cette définition. Tout le monde sait qui est Annette Stroyberg, et dans le monde du cinéma l'on parle beaucoup d'elle ces temps derniers. Mieux: on lance des paris sur son nom. Tout comme aux courses. Arrivera-t-elle, n'arrivera-t-elle pas à la grande épreuve de septembre, celle des « Liaisons dangereuses »?

Car Annette Stroyberg est un intéressant sujet d'étude pour tout observateur de notre temps. Annette Stroyberg a désormais un nom connu. Mais pourquoi? Qu'a-t-elle fait? Quelles preuves de talent a-t-elle déjà données? Rien, aucune... Mais Vadim l'a épousée.

Lorsque l'on entendit pour la première fois prononcer le nom de cette jeune Danoise qui a aujourd'hui vingt-trois ans, Vadim était séparé depuis peu de Brigitte Bardot. Voici comment Vadim lui-même présentait à ses amis journalistes celle qui venait de prendre dans sa vie la place de Brigitte:

— C'est un ange. Elle est lumineuse, au physique comme au moral. Elle, au moins, n'est qu'amour et générosité, sans trace d'égoïsme. Dès qu'elle a un peu d'argent, elle m'offre un cadeau. Elle ne vit que pour moi, et surtout, elle ne veut pas faire de cinéma. Et je ne lui en ferai jamais faire. J'ai eu une actrice dans ma vie, c'est bien suffisant.

Ces déclarations se répétèrent pendant quelques mois, semblèrent confirmées par la naissance d'une petite fille, puis elles s'espacèrent.

Mais la biographie de la ravissante Annette semblait désormais bien établie: venue avec sa soeur à Paris pour

projeter à la TV anglaise le bout d'essai tourné par Annette. Les critiques furent unanimes à décréter qu'il était très mauvais, mais que le précédent de Brigitte Bardot incitait à la prudence et à la patience...

Il faut donc attendre la sortie, au mois de septembre, des « Liaisons dangereuses », pour juger des dispositions d'Annette Stroyberg. Et quand bien même celles-ci seraient inexistantes, il ne faudrait rien en conclure. B.B. a tourné un nombre impressionnant de films, avec des recettes toujours plus fortes, avant que l'on s'avisât qu'elle avait peut-être du talent... Martine Carol est aujourd'hui une bonne actrice, de même que Marilyn Monroe, et Sophia Loren est devenue une grande actrice.

Que s'est-il passé? A la suite de quelles discussions passionnées Vadim et sa femme ont-ils décidé de recommencer la grande aventure Vadim-B.B.? La vérité est sans doute plus simple. Quand Vadim a fait la connaissance d'Annette, dans l'été 1956, non seulement il n'était pas encore séparé de Brigitte Bardot, mais il faisait tourner cette dernière, et n'avait pas renoncé à être son metteur en scène numéro Un. Non seulement il ne pouvait présenter Annette comme la concurrente de Brigitte sans risquer le ridicule et quelques orages, mais ses premières déclarations enthousiastes au sujet de sa fiancée déplurent fort à Brigitte, par ce qu'elles comportaient de critiques indirectes à sa propre personne.

Vadim ne voulait pas se fâcher avec Brigitte. Il s'appretait à tourner avec elle « Les Bijoutiers du Clair de Lune », il devait emmener Annette en Espagne pour la durée du tournage. Les rapports entre ex-épouse et la fiancée fu-

toutes les composantes de ce personnage dont il fait une vedette. Certes, il utilise certains éléments « naturels »: chez Brigitte, ce fut l'alliance de la naïveté et d'une sensualité sans frein, ce fut aussi le caractère essentiellement capricieux. Chez Annette, c'est un charme plus subtil et par conséquent plus trouble, c'est aussi la douceur et une certaine indolence. Tout cela, Vadim l'a défini à sa manière:

— B.B. est une femme que tous les hommes ont envie de prendre sur leurs genoux. Annette a quelque chose de maternel. Les hommes auront envie d'aller sur ses genoux et de poser la tête sur son épaule.

Comme la fille de grands bourgeois parisiens qu'avait été Brigitte Bardot, la fille de grands bourgeois danois était toute prête à s'offrir à l'exhibitionnisme artistique de Vadim. Annette présente plus d'un point commun avec Brigitte: même longue silhouette sinieuse de fausse maigre, même chevelure de naïade blonde, même grâce de femme-enfant. Peut-être cela vient-il de ce qu'elle aussi a été élevée dans l'aisance.

Annette ne semble pas d'un niveau mental ou intellectuel beaucoup plus élevé que celui de Brigitte, mais elle aussi est très ambitieuse et décidée à faire les sacrifices nécessaires pour atteindre à cette célébrité. Plus malléable, elle dissimule mieux sa véritable nature sous cette silhouette que le jeune metteur en scène lui a déjà fabriquée, et qui a le tort de ressembler trop encore à celle de B.B.

Par contre, l'on connaît aujourd'hui un peu mieux son bref passé. A dix-huit ans, Annette comprit que Copenhague était une trop petite capitale pour qui rêve à la gloire internationale. Elle quitta la maison de son père, un

médecin connu, et partit pour Londres, la voie normale de l'émigration danoise. Mais, avec ce côté raisonnable qui la caractérise, elle ne se lança pas dans l'impitoyable lutte pour le cinéma, se donnant tout le temps pour voir venir et se faire des relations. Mais son premier emploi fut aussi le plus classique pour une jeune émigrée: celui de gouvernante. Cela dura une année, au terme de laquelle arriva sa première chance, encore modeste: une saison (l'été 1955) comme professeur de ski nautique dans une station balnéaire proche de Londres. A la fin de la sai-

tions conquises, la chance sourit franchement à Annette. Le riche Paul-Louis Weiller hébergea les charmantes soeurs dans son hôtel particulier du Marais, ce même hôtel où Annette, devenue Mme Vadim, allait se réinstaller. Paul-Louis Weiller allait en effet céder au jeune couple quelques pièces de l'hôtel.

C'est encore chez ce providentiel ami milliardaire qu'Annette fit la connaissance de ce curieux garçon appelé Vadim Plemmianikov qui n'était certes pas un inconnu pour la jeune fille. Vadim, qui avait été beaucoup plus

## la dernière oeuvre de Vadim



son, elle avait fait quelques économies. De quoi passer la Manche, et tenter sa chance, la vraie, à Paris, en compagnie de sa soeur Merette. Elle découvrit, émerveillée, l'ambiance de Saint-Germain-des-Prés. Le jour où les deux jeunes filles se trouvèrent sans ressources, elles n'eurent aucune peine à gagner leur vie comme *cover-girls* et comme mannequins « volants ».

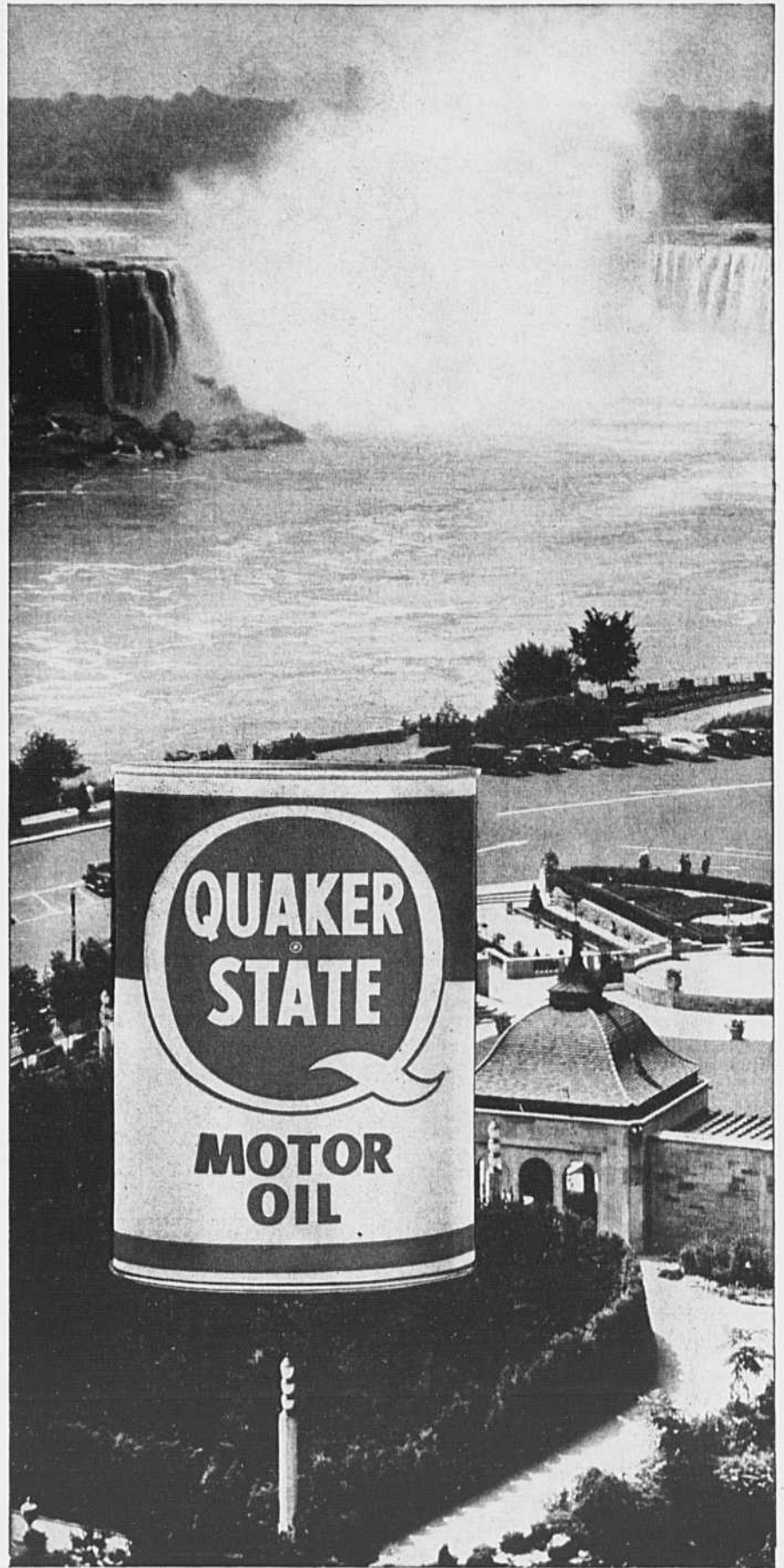
Après de brillants débuts, les deux soeurs durent faire un triste voyage à Copenhague: leur père était mort, ce père qu'elles n'avaient quitté qu'à regret et qu'elles admiraient. Il avait été un grand résistant et, lorsque la Gestapo ne put découvrir sa cachette, Mme Stroyberg fut arrêtée et passa les dernières années de la guerre à Dachau. Quand Annette et Merette avouèrent à leur mère leur désir de repartir à Paris (leur soeur cadette Camilla restant à Copenhague), elles se heurtèrent à ses objections. Mais l'enthousiasme des jeunes filles balaya vite son manque de confiance en leur réussite.

En effet, une fois les premières rela-

touché qu'il n'avait voulu l'avouer de l'abandon de Brigitte Bardot, fut touché par la douceur de la jeune Nordique. Et aussi par sa simplicité. Lorsqu'ils se marièrent à La Londe-les-Maures, Annette portait un petit ensemble de coton et pas le moindre bijou.

La jeune femme hésita quelque temps à assumer complètement la succession de Brigitte Bardot. Ayant donné à Vadim une petite Nathalie, elle envisagea de n'être qu'une aimante épouse. Mais elle comprit que pour rendre Vadim heureux, il fallait être davantage encore. Etant elle-même partagée entre son amour du foyer et son attirance pour les attraits de la célébrité, elle accepta sans trop de peine de se laisser modeler en ce monstre ravissant qu'est une vedette internationale.

Souhaitons à Vadim que l'aventure se termine mieux qu'avec B.B. Pour l'instant, il nous assure que: « Tout est pour le mieux dans le moins sûr des mondes ».



LES CHUTES DE NIAGARA

**Sur les grandes routes ou en ville,** protégez complètement votre moteur d'auto avec Quaker State. Cette huile pure à moteur de Pennsylvanie, nettoie tout en lubrifiant. Chaque pièce mobile de votre moteur est protégée à fond contre le cambouis domageable et les autres dépôts qui entravent la puissance. En plus, quand votre moteur est protégé contre les principales causes d'usure, vous évitez les réparations coûteuses... et vous épargnez aussi de l'essence. Dans le monde entier c'est la meilleure huile à moteur que vous puissiez acheter! Exigez toujours Quaker State en mentionnant cette marque!



Membre de la Penn. Grade Crude Oil Assn.

QUAKER STATE OIL REFINING CO. OF CANADA LTD., TORONTO

1859—Centenaire du puits Drake et de la naissance de l'industrie pétrolière—1959

**A MONTREAL :**

L'huile à Moteur **QUAKER STATE**

est vendue par :

**LUDGER GRAVEL & FILS LIMITEE**

7905, Boul. Saint-Laurent

# Une enquête de MICHEL BRACK sur la

## INDE

360 millions d'habitants, — dont 250 de moins de vingt-cinq ans — durée moyenne de la vie : trente ans, cinquante millions de chômeurs. Ainsi se présente l'Inde d'aujourd'hui.

« Honorez les mains sales. Méprisez les blanches mains oisives de ceux qui chargent un homme d'appeler un autre homme pour qu'il leur apporte un verre d'eau qu'ils auraient mieux fait d'aller chercher eux-mêmes. Si nous ne changeons pas, nous n'irons nulle part ». Ainsi s'adressait Nehru aux étudiants de Calcutta en 1954.

A elle seule, la « campagne des mains sales » est une révolution. Dans ce pays où, chez les gens de caste, la gouvernante fait le lit des enfants, le boy le lit de la gouvernante — et le maître rien du tout —, il est révolutionnaire de voir un brahme manier une bêche. Dès que le revenu d'une famille atteint 300 dollars par an, elle engage un

boy. La hiérarchie des castes est telle que le chauffeur refuse de laver la voiture et qu'il est indigne d'un valet de monter les étages (il faut donc un valet par étage).

Autre exemple : une infirmière d'hôpital se refusera à ramasser le mouchoir d'un malade. Elle préférera traverser la grande cour, sous un soleil ardent, pour aller chercher le balayeur (de caste inférieure).

Pris ainsi dès sa naissance dans le filet des 896 castes existant en Inde, le jeune dispose d'une marge de liberté relativement faible. Les métiers sont héréditaires, et le fils d'un potier sur tour sera très probablement potier sur tour (il lui serait extrêmement difficile de devenir potier sans tour : il romprait alors le cadre de sa caste).

C'est incontestablement le développement de la vie urbaine qui portera un coup mortel à la caste. Comment

garder sa pureté brahmamique en allant chaque jour à son travail par les rues d'une ville où l'on côtoie n'importe qui ? La société de caste est liée au village, où tout le monde se connaît. Elle ne peut se transplanter telle quelle dans une grande agglomération.

Mais qu'un homme ait quitté son village ou sa petite ville natale pour la grande cité qui lui donne un emploi, il revient prendre femme là où il est né, sa femme y revient accoucher. Il y va rapidement dès qu'un membre de sa famille est malade. Les grandes usines de la région de Bombay ou de la plaine du Nord enregistrent ainsi de grands mouvements saisonniers parmi leurs ouvriers. Environ 40% d'entre eux, dit-on, viennent de villages lointains et y retournent à époques fixes : celle des moissons, où l'ouvrier d'usine redevient paysan, et celle des mariages — et à la fin de l'hiver et au printemps. Un beau jour le jeune ouvrier disparaît de l'atelier pour répondre à une convocation familiale : on lui a trouvé la femme idéale. Souvent, il laisse sa nouvelle épouse au village, chez ses parents, et lui envoie

régulièrement de l'argent. A l'usine, il est sans caste, sans tradition, apparemment sans croyance. Dès qu'il rentre au bercail, il retrouve les habitudes ancestrales et s'y plie sans mot dire.

L'orthodoxie religieuse est l'obstacle pratiquement insurmontable qui s'oppose à l'essor de la jeunesse. Trente millions de roupies (environ 6,000,000 de dollars) ont été prévus dans le Plan Quinquennal pour la construction de maisons de retraite pour les vaches infirmes et âgées.

Il y a plus de 150 millions de vaches en Inde — toutes sacrées — mais la quantité de lait fournie par ces animaux faméliques est la plus basse du monde. C'est le Danemark qui détient le record mondial de la production laitière. Or le Danemark importe la plus grande partie de la nourriture qu'il donne à ses vaches... de l'Inde. Si les enfants indiens pouvaient boire du lait, les hôpitaux seraient moins encombrés et l'Inde ne serait pas contrainte d'importer des produits pharmaceutiques... du Danemark. Ce n'est que l'un des paradoxes qu'entraîne la stricte observance des lois religieuses.

## ANGLETERRE

Il n'y a pas que Terry Dene qui supplie en pleurant le psychiatre qu'il est venu consulter : « Docteur, enfermez-moi où vous voudrez, je veux être dans une clinique, seul, je n'en peux plus du bruit, de la bousculade, des gens, des projecteurs, je suis étourdi, je suis fini ! »

Terry Dene, archétype des désespérés qui hantent les antichambres des médecins psychiatres et des psychanalystes anglais, vous vous en souvenez ? Roi anglais du Rock n' Roll, jumeau par le rythme de l'Américain Elvis Presley, il venait alors de provoquer à Gloucester un terrible accident. Roulant à tombeau ouvert, il était entré dans un camion et avait défoncé deux motocyclistes. Il avait dû payer plus de 200 dollars d'amende pour ivresse et tapage nocturne, en plus de l'amende infligée pour les dégâts matériels.

Il avait vingt ans. On avait mis un

an à le fabriquer. « On », c'est-à-dire des nouveaux moteurs à pousser les humains, qui sont les agents de publicité qui « font » les artistes. Terry Dene (dont le vrai nom est moins sonore) apprenait le métier de plombier. Bon métier dans un pays où il faut au moins six mois pour obtenir la réparation d'un lavabo. Mais il n'aimait pas tellement la lampe à souder et le chalumeau. Alors, pour gagner de l'argent, il se mit à la guitare, et commença à chanter dans les rues de Londres.

« On » le remarqua. Ce pauvre gosse fut bien vite dépassé par son succès. On l'avait dit l'agent qui s'occupait de lui, « il y a maintenant en Angleterre un jeune public passionné de rythmes, qui a de l'argent dans sa poche et ne demande qu'à le dépenser pour entendre un chanteur à son goût ».

En un an, le jeune Terry Dene rece-

vait 450 livres (1,500 dollars) par semaine, dont une partie s'écoulait en whisky et en vin, lesquels s'écoulaient dans son estomac de 20 ans. Ses millions avaient réussi à faire de lui une espèce de desperado, affolé de vitesse, incapable de se reprendre. Au bout de ce rouleau de folie, une seule solution lui paraissait possible : se mettre à l'abri, la tête sous l'aile (une tête d'enfant...) protégé par des hommes et des femmes en blanc. Plus de disques, plus de radio, plus de projecteurs de télévision, plus d'autographes à donner. Rien, rien.

— Je voudrais dormir, murmura Terry Dene en s'écroulant sur le bureau du médecin.

### Scandaleux et tristes, les Teddy Boys

Ce fut un jour de deuil du côté d'Elephant and Castle, quand on sut que Terry Dene ne chanterait plus.

Ils perdaient une de leurs idoles. C'était d'autant plus fâcheux que les journaux depuis quelque temps, leur donnaient une place énorme et étudiaient leur cas avec sérieux et des

mots bizarres. Une publicité aussi excitante ne tirerait aucun bénéfice de l'accident de Terry Dene. Il fallait trouver quelque chose de frappant, tout de suite. Alors, les « Teddy Boys » de Londres se souvinrent de ce que les Teddy boys de Leeds avaient fait : ils volèrent quelques voitures, partirent à une douzaine voler pommes et savons, plus quelques bouteilles de lait. Bien dirigés, ces munitions leur per-



mirent de fracasser un certain nombre de vitres, des fenêtres, et même des toits d'automobiles, après les pare-brise, naturellement.

## SCANDINAVIE

La jeunesse scandinave, vis-à-vis de l'opinion étrangère, souffre particulièrement de certains préjugés et de certaines images toutes faites.

Les jeunes gens, en l'occurrence, sont tout à fait inconnus. Comme ailleurs, ceux dont l'on entend parfois parler sont les moins dignes d'attention : à l'occasion de quelque surprise-party, ils ont tout cassé, ont rudoyé des passants. La vraie jeunesse, celle qui perpétuera les qualités de ces pays remarquablement organisés, demeure ignorée.

Quant aux jeunes filles, le moins qu'on en puisse dire est qu'elles sont méjugées. Il n'est pas exact qu'une jeune Suédoise, Norvégienne ou Danoise peut se mettre à fumer dans la rue sans s'attirer des regards désapprobateurs, ou tout au moins étonnés.

Il n'est pas vrai que les journées ensoleillées de la belle saison des jeunes filles en tenue d'Eve prennent des bains de soleil sur leurs balcons, indifférentes à la curiosité des passants. Il n'est pas vrai non plus que l'égalité des sexes, dans les pays d'au-delà de la Baltique autorise les jeunes filles à exprimer leur admiration aux jeunes gens qui leur plaisent, à prendre la place de l'homme dans l'initiative amoureuse.

Ces idées fausses et bien d'autres font partie du lot de lieux communs répandus par une littérature superficielle, et plus encore par les récits présumptueux et tartarinesques des touristes, ceux en particulier des pays latins.

Les Italiens ont tendance à être induits en erreur par le fait que les jeu-

nes touristes scandinaves en Italie sont plutôt enclins au flirt. En dehors de leur grande liberté d'éducation, elles ressentent le choc du dépaysement, au même titre que les jeunes Américaines à leur arrivée en France... et les Françaises en Italie. Mais ce choc est d'autant plus fort qu'il y a le soleil, le climat, l'ambiance, tout cela qui représente un véritable rêve pour les pays du Nord. Il y a aussi la beauté latine et l'empressement démesuré de l'Italien auprès de ce qui est pour lui le plus fascinant des exotismes : la belle Nordique.

Beaucoup de ces jeunes Italiens n'ont de cesse d'avoir fait le voyage vers ce qu'ils s'imaginent comme un paradis des amours terrestres. Un hebdomadaire italien a publié une enquête sur ce qui s'avère une série de cuisantes déceptions... que l'intéressé se garde bien d'avouer, et qu'il se hâte de transformer en contes.

Dans la réalité, il ne connaît guère que quelques minutes de félicité : celles de ses premiers pas dans une ville

scandinave. La tête lui tourne de voir autant de jolies filles lui sourire de toutes leurs dents. Il lui semble n'avoir que la peine du choix. Las ! Il lui faut bientôt se rendre à l'évidence. Tous ces sourires sont teintés de malice. Car sa première tentative d'abordage se solde immanquablement par un grand éclat de rire de la demoiselle. Ce joyeux accueil n'est dû qu'à son vêtement et à son allure, qui, sous le soleil d'opale du Nord, ont perdu tout ce qui faisait leur attrait au grand soleil d'Italie. Ici, le touriste méditerranéen n'est plus qu'un personnage un peu ridicule. Dans l'ensemble, ses chances de trouver l'aventure ne seront pas plus grandes qu'en aucun autre pays du monde.

En fait, c'est dans la vie professionnelle que l'on découvre les preuves les plus évidentes de conquêtes féminines qui sont loin toutefois d'aller jusqu'au mariage.

C'est ainsi que les écoles d'art et de technique de Copenhague et du Jutland forment chaque année des centai-

# jeunesse du monde

Il y a en Inde 28 universités, groupant au total environ 18,000 étudiants. Elles-mêmes ne sont pas à l'abri du fanatisme et de l'esprit de caste.

Un Indien de caste supérieure ne pouvant « travailler de ses mains » n'étudiera que la Philosophie et la Métaphysique. Paradoxalement, les Intouchables et les étudiants de castes



inférieures se consacrent à la médecine et aux branches techniques — deve-

nant ainsi les cadres de l'Inde de demain !

Les étudiants en médecine de Lucknow ont décidé de ne plus apprendre, en plus des techniques thérapeutiques modernes, les remèdes prescrits depuis des siècles par les sages indiens. Jusqu'à présent, ils devaient apprendre par coeur le nom, la description et les vertus de mille herbes qui guérissent, de minéraux et de métaux thérapeutiques. On leur enseignait aussi l'importance des pierres précieuses dans la conservation et l'accroissement de la virilité. Le tout en sanscrit ancien et en vers.

Bilan de cette manifestation estudiantine de protestation : 31 blessés, et une statue brisée — celle de la déesse Sarasvati, patronne de la science et des universitaires.

A l'hôpital Unani, d'Hyderabad, est jointe une école de médecine, qui délivre le grade de docteur spécialisé après six années d'études. En dépit du fameux « purdah » hindou (voile) qui doit soustraire les femmes à la vue, environ 40% des élèves sont des jeunes filles — séparées de leurs camarades

Mais qui appelle-t-on les « Teddy Bays » ?

Le nom générique de Teddy Boys désigne non seulement des « boys », mais aussi des filles. Ils se déplacent en troupeau, plutôt dans des quartiers populaires, d'où ils viennent presque tous. Du moins ceci était vrai jusqu'à ces derniers mois, car depuis que les Teddy Boys se sont mis à molester les jeunes gens de couleur sous prétexte qu'ils « accaparaient » les « girls » séduites par leur manière de danser, des jeunes garçons de toutes les classes de la société sont venus grossir le groupe.

Quel âge ont-ils ? Certains à peine plus de quinze ans, les autres dix-huit à vingt ans. Rares d'ailleurs, les plus de dix-huit ans. Ils se sont choisis un uniforme, et l'on n'est un Teddy Boy qu'après l'avoir endossé : pantalons serrés, en « tuyau d'évier », cols de velours et gilets hautement fantaisistes. Cheveux trop longs, évidemment, cette marque distinctive provenant à la fois des « ancêtres » de Saint-Germain des Prés et d'une répugnance à payer au coiffeur « la moitié du prix d'un disque de rock n' roll ».

Le disque est l'élément essentiel de leur nourriture spirituelle. Dès que le Teddy Boy se lève (très tard) il met son électrophone en marche. « Je ne peux pas penser sans musique » ont dit plusieurs d'entre eux aux personnes qui s'intéressaient à leur comportement. Avec musique non plus, d'ailleurs, car le propre de ces garçons et de ces filles est de se vautrer dans une indifférence totale au monde extérieur, et à leur propre avenir. Le « à quoi bon ? » pourrait être leur devise, s'ils cherchaient une devise. Beaucoup appartiennent à des familles où l'argent ne manque pas et où il est devenu coutumier d'en abreuver les enfants. Commerçants aisés, artisans d'autant mieux payés qu'ils sont rarissimes.

Lorsqu'un Teddy Boy, ou une Teddy Girl, se font arrêter pour un délit (c'est fréquent, et ils peuplent les « borstal », maisons de rééducation pour jeunes délinquants) l'on découvre presque toujours qu'ils ont quitté l'école à douze ou treize ans, « parce qu'ils en avaient marre, jusqu'au cou », et que leurs parents ont laissé faire. Le parent anglais, style Dickens, est aussi

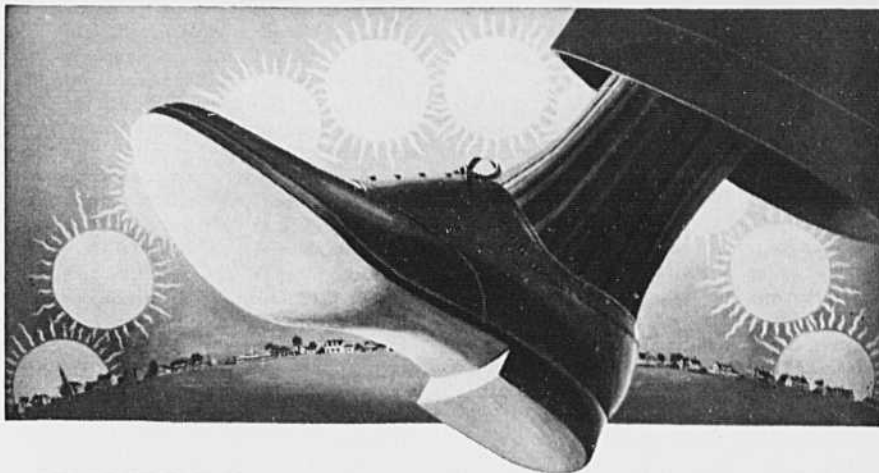
Norvège, les barbiers ont été remplacés par de gracieuses jeunes femmes qui sont les premières à se montrer amusées de la curiosité des touristes continentaux. Ceux-ci, qui de leur vie ne se sont jamais fait faire aussi souvent la barbe, comprennent vite que ces employées, toujours jeunes et jolies, sont tenues à observer le plus grand sérieux vis-à-vis des clients.

Tout cela n'empêche la bataille pour l'égalité absolue des sexes de se poursuivre. Car en dépit de toute l'apparente égalité, les salaires des femmes demeurent de 20 à 25% inférieurs à ceux des hommes. Les choses étant ce qu'elles sont, les jeunes Scandinaves ont néanmoins un niveau de vie parmi les plus élevés du monde. C'est ainsi que garçons et filles peuvent se permettre de pratiquer simultanément plusieurs sports considérés ailleurs comme coûteux : tennis, équitation, ski. Et que les jeunes de Copenhague, où les directeurs des salles de cinéma décidèrent il y a trois ans le boycottage des films américains en raison de droits



nes de jeunes filles typographes, relieuses, peintres en bâtiment, cordonniers, photographes, horlogers, maçons, bouchers, tailleurs de pierres précieuses, autant de métiers qui, pour la plupart, ne s'expriment pas même dans notre langue au féminin. Dans toute la Suède, et dans de nombreuses localités de

## Il est dangereux de négliger le Pied d'Athlète



### ABSORBINE JR. LE SOULAGE EN UN JOUR

Appliquez-en chaque matin, puis de nouveau le soir. Absorbine Jr. tue tous les microbes du Pied d'Athlète qu'elle peut atteindre... et soulage rapidement!

Voici la preuve qu'Absorbine Jr. agit vite: un laboratoire de recherches indépendant a aspergé d'Absorbine Jr. des millions de micro-organismes du Pied d'Athlète cultivés en éprouvettes. Cinq minutes plus tard, il ne restait plus un microbe vivant!

Et au cours de tests soigneusement contrôlés chez des victimes du Pied d'Athlète, des médecins ont établi qu'Absorbine Jr. apporte un soulage-

ment efficace dans la majorité des cas — quels que soient les microbes du Pied d'Athlète en cause.

Sans traitement, le Pied d'Athlète peut entraîner de lourds frais médicaux. Dès que vous remarquez des crevasses entre les orteils, appliquez Absorbine Jr. deux fois par jour. Vous verrez comme elle soulage vite! Achetez Absorbine Jr. à tout comptoir pharmaceutique.



W. F. Young, Inc., Montréal 19, P.Q.

Soulage aussi les muscles endoloris par un excès d'exercice, les piqûres d'insectes non vémineux, les coups de soleil bénins.

Le produit no 1 au Canada pour soulager le Pied d'Athlète

### ABSORBINE JR.



## VOUS PARAITREZ MIEUX! Vous vous sentirez MIEUX!

Toutes les femmes doivent être belles, en santé et vigoureuses.

Les Pilules

### MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aident ainsi à paraître MIEUX et à vous sentir MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

Expédiées franco par malle, sur réception du prix de \$2. la boîte ou 3 boîtes pour \$5. plus taxe de vente applicable dans votre localité.

POUR LE CANADA SEULEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

CASE POSTALE 1391

PLACE D'ARMES, MONTREAL

## INDE

masculins par des cloisons qui divisent chaque salle de cours en deux parties. Le jeune Indien a deux problèmes essentiels à résoudre : trouver une femme et trouver un emploi. Quant à la jeune fille, un seul problème se pose à elle : trouver un époux ayant un emploi.

Une loi de 1954 modifie l'âge minimum auquel le mariage est autorisé. Pour le jeune homme, il passe de 18 à 21 ans, pour la jeune fille de 14 à 18 ans. Durant le débat au Gouvernement, un des orateurs déclarait : «Après 19 ans, une jeune fille commence à perdre de ses charmes physiques et de ses qualités féminines. Les filles qui se marient après 21 et 22 ans ne peuvent plus guère avoir d'enfants».

Jusqu'en 1951, le mariage était un problème tragique ; non seulement il y a environ dix millions d'hommes de

plus que de femmes, mais encore la polygamie était d'usage courant. Le mariage, malgré tous les efforts du Gouvernement (limitation du nombre des épouses, l'impossibilité de certains mariages par suite de degré de parenté trop rapproché des conjoints, la possibilité du divorce par consentement mutuel, l'enregistrement du mariage, etc.) est une affaire purement familiale, régie par des lois non écrites et extrêmement compliquées — ne faisant intervenir en rien le désir du jeune homme ou de la jeune fille.

D'ailleurs, comment l'amour existerait-il dans une société où les mariages sont arrangés par les familles d'après les considérations astrologiques et économiques ? A cette question, les jeunes filles indiennes répondent avec un air scandalisé : «L'amour ? Mais il vient après le mariage.»

La séparation des sexes est un trait

marquant de la société indienne. La femme sort généralement peu et de moins en moins à mesure que l'on monte dans la hiérarchie des castes. Elle ne parle pas à un homme, sauf en cas de nécessité absolue. Quand la femme sort — chose assez exceptionnelle — avec son mari, elle doit marcher respectueusement derrière lui. Bon nombre de jeunes femmes sont voilées, et certaines sortent en «pardah», voiture aux rideaux tirés.

Jeunes gens et jeunes filles, même mariés, conservent toujours une attitude pleine de pudeur et de réserve. Pas de baiser dans la rue — on risque d'être roué de coups. Un film dans lequel la vedette féminine osait effleurer de ses lèvres le front de son amant déclencha une émeute, et le cinéma fut presque entièrement saccagé.

L'Inde manque de plombiers, d'électriciens, de typographes, de médecins et de techniciens, mais c'est vers les emplois de bureau que s'orientent la majorité des jeunes ayant reçu une

éducation. Chaque année, environ 100,000 diplômés sortent des universités et écoles d'ingénieurs, et cinq millions de jeunes gens quittent les «*ma-drasaha*» (collèges). Sur 500,000 personnes inscrites sur les registres des bureaux de main d'oeuvre, 415,000 cherchent un emploi de bureau sans spécialité. Une annonce récente de la *Burmah Shell* demandant quelques employés ne reçut pas moins de 150,000 candidatures. La compagnie d'autobus de Calcutta, cherchant quelques chauffeurs, reçut 5,000 réponses. En 1956, après la période des examens, les bureaux de travail se plaignaient de n'avoir que 200 ou 300 postes à offrir à 10,000 candidats. On n'avait pas assez de sténos-dactylos, encore moins de sténotypistes ou de comptables, mais aucun de ces jeunes en quête de travail ne voulait se donner la peine de se spécialiser.

A un degré inférieur, on retrouve le même problème et le même mal : les domestiques, les ouvriers, rêvent de devenir «*peon*» (planton, huissier, portier). L'Inde en emploi déjà une [Lire la suite page 50]

## ANGLETERRE

démодé que les crinolines. Plus de punitions corporelles, plus de punitions du tout : l'enfant roi.

«A l'école, on ne nous apprendait rien», expliqua un jeune délinquant pour sa défense. «On nous dit des choses, des dates, mais personne ne s'intéresse à nous, ni à ce que nous sommes capables de faire».

L'école abandonnée, il faut dépenser le peu d'énergie dont on dispose et passer son temps. Le club des «*Terry Boys*» vous accueille. Car ils louent de vastes locaux, où tonnent les disques de jazz, surtout le rock n' roll, sans que l'on danse pour autant. La danse fatigue, elle est réservée à certaines heures. Pas de livres : on méprise la lecture. Pas de radio, on méprise les nouvelles du monde extérieur.

— Qu'est-ce que vous voulez qui nous intéresse ? ont répondu ces jeunes

indifférents à un enquêteur. «Quels bonshommes ? Tout est si plat...»

Ils manquent de héros à admirer et à imiter, a conclu l'enquêteur. «Leur énergie est mal employée».

— C'est vite dit, répond un psychiatre. «Le genre de héros qui pourrait les secouer serait un brigand du genre Hitler. Laissons-les finir leur crise. A 25 ans, ils n'y penseront même plus. Ils font de l'infantilisme en le parant de couleurs romantiques».

### Un jeune homme en colère vous parle

Mais une maladie se gagne, et le virus des *Teddy Boys* s'est répandu dans les grandes cités anglaises. Déguiser la paresse en insatisfaction présente un avantage : quand on se met à plusieurs pour ne rien faire, sur des airs de jazz qui grattent les nerfs, et qu'on ne sort de cet état que pour as-

sommer des Noirs, voler des scooters et des voitures, et démolir des vitrines. on fait parler de soi.

Quand on se déplace en groupe pour applaudir un chanteur de 20 ans (passé cet âge, un chanteur de rock n' roll lui-même devient croulant), arracher les bras des fauteuils parce que l'enthousiasme décuple vos forces, on fait parler de soi.

Il semble bien qu'en dépit de toute leur belle indifférence, le but des *Teddy Boys* ait été de se faire remarquer d'une façon ou d'une autre, puisque depuis qu'on se penche sur leur cas, que les journaux publient sur eux des reportages, enfin qu'on les fait passer devant les tribunaux, leur nombre ait sérieusement augmenté.

«Ils représentent une souape d'échappement», a dit d'eux un jeune homme de bonne famille arrêté après l'attaque de «*garçons de couleur*» à laquelle il avait participé. «Les filles qui sont avec nous ne font pas de chichis comme les autres», a déclaré un autre *Teddy Boy*.

A défaut de chichis, elles se retrouvent quelquefois avec un nouveau-né

sur les bras. Ce qui n'entre pas dans le schéma du gang... Et là il y a quelque chose de changé dans les moeurs de la pudibonde Angleterre. Le reflux y est en nette régression. Et si l'on songe qu'un sujet d'enquête peut s'intituler : «A quel âge les femmes anglaises perdent-elles leur virginité ?», dans un journal réputé pour sa gravité, on comprendra qu'il y a quelque chose de changé dans le pays où, voici seulement 30 ans, le corps s'arrêtait au cou pour ne recommencer qu'aux pieds, dans la conversation polie.

Le phénomène des *Teddy boys* et la liberté sexuelle qui en est un des aspects, ne s'inscrivent donc pas dans une zone absolument distincte : il n'est que la cristallisation extrême d'un malaise et d'une liberté d'esprit qui n'ont pas encore trouvé leurs remèdes et leur voie.

Deux livres récents ont mis en lumière le déséquilibre qui frappe d'impuissance à agir et de neurasthénie tant de jeunes Anglais de toutes les catégories sociales depuis la fin de la guerre. L'un porte le titre : «*L'Homme en dehors*». [Lire la suite page 50]

## SCANDINAVIE

d'entrée exagérés, prirent dès lors le ferry-boat de la fin d'après-midi pour la Suède, afin d'assister aux projections des dernières nouveautés américaines dans un cinéma de Malmö, pour se retrouver dans leurs pays vers minuit.

Mais ces mêmes jeunes qui trouvent tout naturel de se rendre à l'étranger rien que pour voir un film se contenteront pour tous leurs repas de la mi-journée d'un sandwich, richement garni, il est vrai. Et c'est à bicyclette que la grande majorité se déplace.

Ces jeunes filles nordiques que la légende touristique présente uniquement comme des beautés en véine d'amusements travaillent toutes. Même celles qui, mariées, se contentent d'être des ménagères, puisque l'une des plus importantes conquêtes des femmes scandinaves est le fait que le travail de la maison est rémunéré comme tout

autre, et que toute ménagère a droit à un pourcentage précis des gains de son mari.

Tous aspirent au plus tôt à cette indépendance financière, ce qui explique que la Scandinavie ne souffre pas d'un trop plein d'intellectuels. Même dans les familles les plus aisées, beaucoup de jeunes préfèrent des gains rapides et assurés à une profession libérale qui exige de longues études et n'est pas entourée du même prestige que dans les autres pays. Cette indépendance n'est pas le seul élément qui fait de cette jeunesse la plus libre du monde. Si la pleine majorité n'advient qu'à l'âge de vingt et un ans, garçons et filles peuvent se marier dès l'âge de dix-huit ans sans le consentement de leurs parents et disposer à leur gré de leurs gains professionnels.

Que sont devenus, dans de telles conditions, les rapports entre les sexes ?

On a beaucoup, beaucoup trop parlé de la liberté sexuelle de la femme scandinave. Si cette liberté est réelle, on ne sait généralement pas qu'elle n'est guère souhaitée. Nombre de jeunes filles du Nord, comme celles du Sud, ne demanderaient pas mieux que d'épouser au plus vite celui qui leur plaît.

Par un curieux retour des choses, c'est précisément leur indépendance qui crée l'obstacle. Car la grande concurrence créée par le travail massif des femmes dans les pays où les femmes sont en nombre sensiblement supérieur à celui des hommes, oblige ces derniers à lutter âprement pour se faire une bonne situation. Avec le sérieux et la prévoyance qui caractérisent les hommes du Nord, les jeunes gens songent à leur situation ou à leurs études avant de penser au mariage. En outre, il faut bien le dire les hommes scandinaves ne sont pas de grands sentimentaux. Dans ces pays où le mariage domine toujours le spirituel, le mariage est avant tout une association.

La Scandinave mariée est aussi fidèle

qu'ailleurs, et parfois davantage, car elle n'a pas fait son choix sur un coup de tête, mais en toute connaissance de cause. Avant, ou en dehors du mariage... la liberté fait certes des siennes. Les statistiques des enfants illégitimes sont là pour le prouver.

Il est certain qu'en devenant les «*paradis des filles-mères*», les pays scandinaves ont à la fois éliminé un fléau, celui de la misère morale et matérielle des jeunes filles abandonnées avec un enfant, et encouragé un état de fait. Filles et garçons savent qu'en cas d'«*accident*», la jeune mère recevra logement et assistance, et que l'opinion publique ne montrera aucun dédain. Que même la présence d'un ou de plusieurs enfants illégitimes n'empêchera pas un mariage ultérieur. Si dans d'autres pays, la crainte de conséquences souvent redoutables ne rend pas toujours prudent, il est certain qu'en Scandinavie cette crainte est presque complètement éliminée. Sur 78,000 enfants nés dans l'espace d'une année au Danemark, 13,000 au moins ont été mis au monde par des filles- [Lire la suite page 50]

# Maintenant ! Une Camera Brownie à oeil électrique !



*La nouvelle Brownie Sarmatic vous donne des photos bien claires par temps ensoleillé ou nuageux, au soleil ou à l'ombre... automatiquement! L'oeil électrique donne des résultats infailibles!*

Maintenant, Kodak vous apporte une Camera Brownie qui est non seulement facile à employer—mais *automatique!* Elle prend de superbes instantanés et d'étincelantes diapositives en couleurs. Vous n'avez qu'à viser et déclencher!

Prenez des photos au soleil ou à l'ombre—même à l'intérieur près d'une fenêtre! L'oeil électrique mesure la lumière et règle l'objectif pour vous donner des photos parfaites, chaque fois!

Et l'objectif est toujours bien mis au point—même à 4 pieds—vous obtenez donc 12 photos *nettes* avec chaque rouleau de film.

Voyez cette merveilleuse nouvelle camera en démonstration chez votre marchand Kodak maintenant.

## \$39<sup>95</sup>

(Le prix est sujet à changement sans préavis.)

**CANADIAN KODAK CO., LIMITED, Toronto 15, Ontario**

**Kodak**  
—une marque déposée depuis 1888

► Le Parlement de l'Etat du Mississippi veut rendre obligatoire la stérilisation des femmes non mariées, après la naissance de leur troisième enfant illégitime. Cette loi doit protéger surtout les jeunes femmes noires de cet Etat.

► Mme Eliza Dawkins a subi avec succès l'opération d'une hanche brisée: cette dame a fêté son 102e anniversaire il y a cinq mois...

► Le syndicat des baby-sitters ou gardes d'enfants a relevé ses tarifs à cause des nombreux dangers auxquels ses adhérents sont exposés de la part des enfants. Au cours du dernier trimestre de 1958, plus de 200 baby-sitters se sont assis (ou assises) dans des pointes (craçons, plumes, aiguilles, etc.) plantés dans les sièges par les « petits », 14 ont eu le dos ou les bras brûlés par des liquides bouillants ou chauds répandus sur elles par les « bébés », 37 autres subirent diverses blessures et une vingtaine sont restés une ou plusieurs heures enfermés dans des placards, armoires, salles de bain, réduits ou... frigidaires après que les petits protégés avaient tourné la clef... et refusé de la retourner.

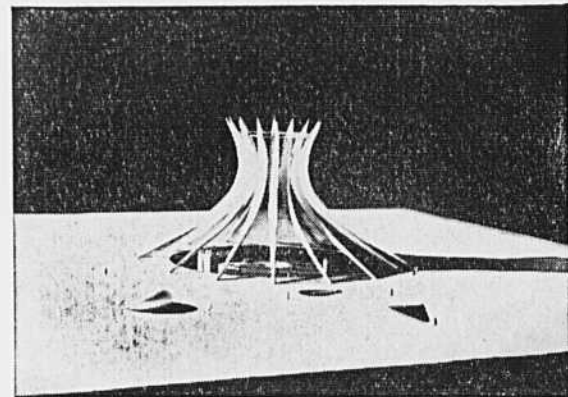
► A l'intervention de la société protectrice des animaux d'une ville du Michigan, le shérif local mit une fin prématurée à une série de

choisir entre toi et le chien, je choisirai le chien ». Et quelques jours plus tard, il partit avec le chien. Il vient de revenir, avec le chien, aussi amaigri que lui-même. Mais l'épouse n'a plus voulu de lui, ni de son chien...

► Une ménagère est conseillère du Ministre français chargé de la construction des habitations familiales, M. M. Sudreau; elle soumet ses conseils pratiques aux architectes du Ministère, comme par exemple ceux-ci: les poignées des fenêtres ne doivent pas être placées trop haut, — les éviers de cuisine ne doivent pas être trop petits et assez profonds, — les coins éternellement perdus doivent être évités dans les maisons et appartements. Et des centaines d'erreurs, dont souffrent toujours les ménagères, ont déjà été corrigées. Cette conseillère ministérielle, Mme Picard, dirige elle-même son ménage, — elle est mère de 4 enfants et elle se tient en contact permanent avec les organisations de femmes de la France.

► Les journaux anglais, belges et allemands signalent une initiative très heureuse du ministre des Finances de France, grand-maître des douanes, d'adjoindre des femmes jeunes et souriantes aux fonctionnaires des principaux postes-frontière: ces nouvelles « hôtes-

nières se détacha et retomba sur son soulier gauche. Les habitants de Bonn présents souriaient, les opérateurs de cinéma et photographes braquèrent leurs objectifs sur la jarretière qui sautillait sur la chaussée mouillée, — mais le général et les soldats restèrent im-



BRASILIA, la future capitale brésilienne, aura une cathédrale dont l'architecture sera aussi audacieuse que celle des immeubles administratifs dont l'achèvement est actuellement poussé afin de permettre au gouvernement de s'y installer au début de 1961. Un faisceau de 21 montants en ciment armé de 126 pieds de haut qui encadreront des verres de couleur et isothermiques formera, à la base, une rosace de 210 pieds de diamètre. L'édifice pourra abriter 4,000 personnes. Ce projet, dû aux architectes brésiliens Oscar Niemeyer et Lucio Costa, comporte, toutefois, un aléa: l'Eglise approuvera-t-elle cette cathédrale qui n'obéit pas entièrement aux lois architecturales religieuses?

## PÊLE-MÊLE MAGAZINE

combats de coqs, ceux-ci étant interdits dans l'Etat. Les organisateurs récoltèrent une amende de 300 dollars... mais les coqs furent confisqués et... remis à l'épouse du commissaire, — et les détenus de la prison les dégustèrent pendant deux jours, sous forme de bouillon et de rôtis... Espérons que le shérif et sa femme en eurent leur part...



Dans un grand magasin de Londres, pour la joie des enfants, ces deux girafes à ficelles ont été installées dans le lobby. En attendant maman partie aux différents rayons, les enfants s'amuse à animer leurs gentils compagnons haut perchés.

► Un hôpital de Los Angeles offre au papa de chaque nouveau-né l'enregistrement de ses premiers vagissements...

► Un mari de Chicago âgé de 29 ans disait récemment à sa femme: « Si un jour j'ai à

ses-frontière » seront chargées de « rendre moins désagréables les inévitables formalités du contrôle douanier ». Elles bavarderont avec Madame, distribueront des sucettes aux enfants, etc. Initiative très heureuse, qui ravira des millions de touristes et qui a suscité dans la presse étrangère des titres tels que ceux-ci: *Douane charmante à la française, Du chame français aux frontières, La Douane française devient souriante...*

► Une nouvelle mode a été lancée à Chicago, et elle fait fureur: les femmes apportent à leurs maris un tablier de cuisine comme cadeau, sur lequel est imprimé l'inscription: « Je fais cela pour toi »...

► Un jeune paysan qui vit avec son père dans un tout petit village de la Seine-Inférieure, Valliquerville, veut à tout prix épouser Brigitte Bardot. Voici comment il raconte son idylle avec B.B.: « Elle est venue au village avec son oncle, — on s'est parlé, je l'ai aimée, — mais l'oncle était très mécontent quand je parlais à Brigitte. Elle avait l'air si triste, si seule, et vraiment malheureuse... Après le départ de Brigitte, Gaston Lacaille lui écrivit et lui demanda sa main; elle ne répondit pas. Et Gaston prit le train pour Saint-Tropez, à 900 milles de là; à la villa de B.B., il fut reçu par Sacha Distel, le fiancé chanteur-guitariste de la vedette, qui fut sans doute surpris de cette visite. Mais Gaston aime Brigitte. « Je veux l'épouser, nous sommes faits l'un pour l'autre, comme moi, elle est née sous le signe de la Vierge »...

► Le général anglais Sir Richard Gale, avec une rigidité toute britannique, passait en revue, il y a quelques jours, en sa qualité de commandant en chef adjoint des forces du Nato en Allemagne, une compagnie de l'armée allemande, — lorsque l'une de ses jarre-

passibles. Ce ne fut qu'après la revue que le général détacha la jarretière et la mit soigneusement dans sa poche.

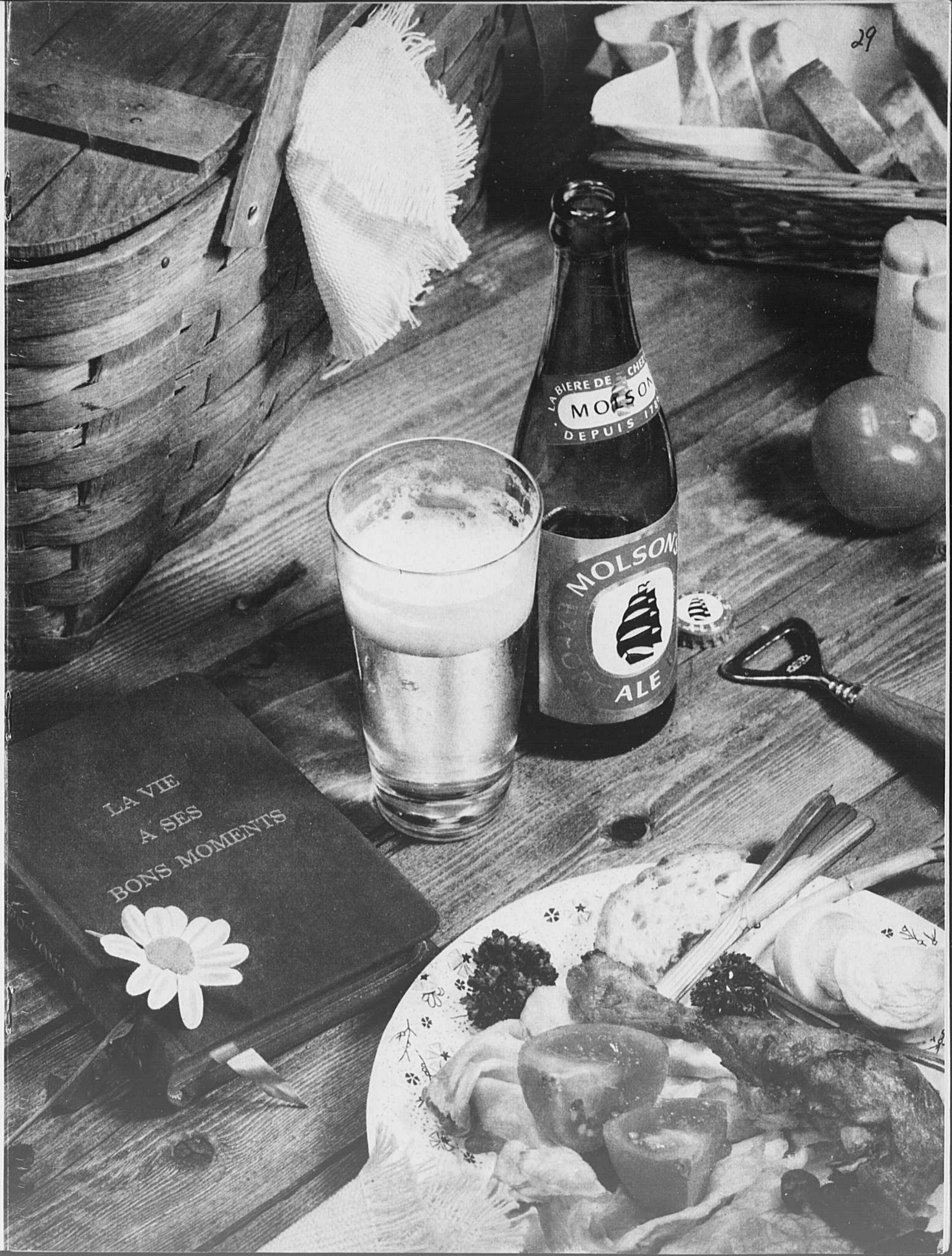
► C'est une femme allemande qui a eu l'idée d'un nouveau dispositif lumineux, déjà installé aux entrées de plusieurs ponts allemands, notamment à Düsseldorf et à Cologne: le signal s'allume automatiquement dès que la température sur le pont descend et qu'il y a danger de verglas et dérapage.

► Les fiançailles Romy Schneider-Alain Delon viennent d'être célébrées sur le Lac de Lugano, dans la propriété du père adoptif de Romy, de son vrai nom Rosemarie Albach-Retty. Les deux jeunes vedettes se sont connues en tournant ensemble le film *Christine* qui vient de sortir.

► Les pâtisseries de la grande ville allemande de Halle ont raflé dans les magasins de la ville tout le stock de papier « copie de lettres », pour y emballer les tartes à la crème achetées par leurs clientes. En effet, le « papier-soie » fait défaut dans la zone russe allemande et les 320 pâtisseries de Halle se sont vu attribuer 200 livres de papier-soie pour tout le mois de mars... soit environ 15 feuilles pour chaque magasin...

► L'Allemagne de l'Ouest compte un médecin pour 700 habitants, les femmes représentent 14.4% du total; les spécialistes les plus nombreux sont ceux dévoués à la femme.

► D'après une statistique, 36% des femmes allemandes coupent et souseut elles-mêmes leurs vêtements, et ceux de leurs filles, 79% achètent de la confection, mais 53% ont encore recours « occasionnellement » à la tailleur sur mesure...



LA VIE  
À SES  
BONS MOMENTS

LA BIÈRE DE CHESTNUT  
MOLSON  
DEPUIS 1727

MOLSON  
ALE

## CINEMA

Maria Schell, vedette

d'un Western:

## "The Hanging Tree"

par

Jean-Paul Freyss

C'est une idée curieuse, et en définitive heureuse, d'avoir fait tourner un « western » à Maria Schell. Disposant donc du charme tout européen de cette vedette, Martin Jurou et Richard Shepherd se devaient de trouver, pour leur première production, un sujet qui eût quelque substance: le folklore de l'ouest américain leur a suggéré un sombre conte de la ruée vers l'or « The hanging tree » (L'arbre-potence), auquel ils ont ménagé, suivant les habitudes d'Hollywood, un « happy ending ».

Il nous transporte dans le Montana en 1873. Elisabeth Mahler, une jeune Suissesse (Maria Schell évidemment), a émigré avec son père aux États-Unis où ils ont décidé de tenter leur chance dans le nouveau territoire du Nord-Ouest, aux paysages alpestres qui leur rappelleront leur ancienne patrie. Mais la chaise de poste qui les y conduit est arrêtée par des brigands, les passagers tués à l'exception de la jeune fille, qui n'échappe au massacre que pour être entraînée dans la voiture par des chevaux emballés et se retrouver évanouie, plusieurs jours plus tard, au pied d'une falaise dans les montagnes sauvages.

Bon début pour un « western ». Pour un film de Maria Schell on souhaiterait cependant que l'actrice eût l'occasion de définir mieux son personnage. Mais on a voulu réserver au spectateur l'effet de surprise, réussi d'ailleurs, d'une Maria Schell défigurée, les paupières et les lèvres boursoufflées, les cheveux en désordre, le regard aveugle, la peau se détachant en lambeaux. Exposée pendant des heures au climat extrême, aux nuits glaciales et aux midis brûlants des Montagnes Rocheuses, Miss Mahler est certes dans un lamentable état. Peu d'artistes d'Hollywood oseraient offrir un tel visage à leurs admirateurs.

Les secours arrivent. La rescapée, découverte par un prospecteur nommé, on ne sait pourquoi, « Frenchy », est transportée dans un camp de mineurs, Skull Creek, où un médecin itinérant, Doc Frail, prend soin d'elle.

Dans le rôle de Doc Frail, Gary Cooper est parfait: son physique de « western », son air ténébreux conviennent à un homme dont le passé recèle un drame passionnel. Et son intelligence, son calme, sa maîtrise de lui-même, son objectivité justifient l'attrait qu'il éprouve pour la jeune fille qui, sans lui, serait restée défigurée, aveugle, peut-être morte.

Le retour progressif d'Elisabeth à la vie, les soins physiques et mentaux que lui prodigue Doc Frail sont l'occasion des passages les plus émouvants de cette histoire, qui rappelle « La Symphonie Pastorale » d'André Gide que Jean Delannoy adapta à l'écran. Combien deux mains jointes peuvent être plus éloquentes que d'interminables baisers, et quel metteur en scène n'envierait Delmer Daves à qui l'occasion a été offerte de faire littérale-

ment éclore du chaos le sourire de Maria Schell ?

Le dévouement du médecin, la reconnaissance de la malade, la réclusion qu'impose la menace de cécité, l'éveil évident des sens dressent contre Doc Frail la population du camp. Mais, blessé une fois déjà par la vie, le médecin refuse l'affection de la jeune fille qui, rétablie et dépitée, décide, en partie pour repayer son trop dur bienfaiteur, de tenter d'exploiter une concession aurifère. Elle s'associe avec « Frenchy », son premier sauveur, balourd, vantard, et dont Karl Malden fait, on ignore pourquoi, la caricature. Quand, par accident, ils découvrent finalement un riche filon, « Frenchy » invite le camp à une célébration monstre et tandis que les libations se prolongent, il tente de violer Elisabeth. Doc Frail arrive à temps et le tue. La populace enivrée se prépare à lyncher le médecin qu'elle conduit à l'arbre-potence (« The hanging



tree») d'où il n'est sauvé que par Elisabeth qui offre son or en échange de l'homme. Et l'amour est récompensé.

Les extérieurs, réalisés en technicolor dans les montagnes de l'Etat de Washington au confluent de deux torrents dominés par des cimes enneigées, sont de toute beauté et se comparent à ceux de « High Noon ». On s'étonne pourtant que Delmer Daves, dont les « westerns » sont la spécialité, n'ait pas toujours été très heureux dans sa direction des mouvements de foule, qui semblent souvent trop conventionnels. Mais, dans ce décor de montagne si différent de celui des « Frères Karamazov », Maria Schell donne pour son second film aux États-Unis la mesure d'un talent que les Américains connaissent d'ailleurs par plusieurs films européens, « Gervaise » notamment.

Jean-Paul Freyss

## VACANCES

Des pierres précieuses à portée de la main

par

Pierre Villon

Si vous avez l'intention de prendre quelques semaines de vacances, vous pouvez les rendre plus agréables en cherchant des pierres précieuses. Avec un peu de patience et de la chance, ces

vacances-là peuvent même devenir profitables.

Il est vrai que la plupart des diamants se cachent en Afrique et en Asie, mais à défaut de diamants vous pouvez trouver dans la province et sa périphérie des pierres très intéressantes, tel le jade, l'améthyste ou l'agate.

Au cas où la Gaspésie vous attirerait, c'est à la pointe extrême de la péninsule que vous auriez les meilleures chances de trouver le jade, cette pierre distinguée de couleur verdâtre.

L'améthyste, de teinte violette, est assez abondante sur les plages et les îles du Lac Supérieur, et particulièrement aux environs de Port-Arthur. Il y en a aussi en Nouvelle-Ecosse.

A ces mêmes endroits, vous trouverez des agates. Un tuyau... pour la Nouvelle-Ecosse, elles se cachent près du Cap Blomidon et sur la côte nord de la Baie de Fundy. Voilà, vous en savez autant que les chercheurs expérimentés; seuls les habitants de ces régions peuvent vous en dire davantage, mais ils sont très jaloux de leurs trésors enterrés.

Savoir où se trouvent les pierres, c'est bien, mais encore faut-il les découvrir. La plupart du temps elles se cachent sous les aspects les plus rebutants et ne consentent à apparaître dans toute leur beauté qu'après avoir été arrachées à leur gangue et travaillées.

Munissez-vous donc d'un bon marteau, d'un pic solide et d'un ami assez généreux pour partager le fruit de ses expéditions passées, sinon vous risquez de casser des pierres sans intérêt à longueur de vacances.

Une fois que les pierres sont en votre possession, il reste encore à les tailler. Un lapidaire se chargerait sans doute du travail mais cela vous priverait d'un plaisir rare et troublant: celui de voir apparaître, petit à petit, la magnificence cachée de vos pierres.

La taille requiert quelques outils assez simples, pour lesquels des dépenses s'imposent, mais dont le prix sera vite couvert. Les outils indispensables sont: une scie spéciale pour découper les roches; une roue à façonner et à polir, mue par un petit moteur; quelques produits comme l'oxyde de zinc, qui donneront aux bijoux un éclat définitif. Que vous fabriquiez des bracelets, des broches ou des épingles à cravates, vous en serez fiers.

Un dernier conseil:

Nos ancêtres pensaient que l'améthyste avait le pouvoir de préserver de l'ivresse. N'en croyez surtout rien!

P. V.

## LECTURES DE VACANCES

"J'ai choisi pour vous"

par

Jacques Coulon

Depuis un an environ, la production littéraire canadienne a donné d'excellents ouvrages dont plusieurs, recueils de contes, nouvelles, se lisent d'un trait, comme en se distrayant. La floraison printanière fut, cette année encore, fort appréciée et, alors que chacun d'entre nous se prépare à fuir la monotonie coutumière pour l'évasion

fugitive des vacances, voyons un peu quels livres, d'auteurs canadiens ou français, peuvent être glissés avec profit, entre le maillot de bain et le costume de sport, dans la valise de voyage...

L'Institut Littéraire du Québec, après nous avoir donné, il y a quelque temps déjà, du prolifique Yves Thériault, *Agaguk*, un roman esquimau qui peut être un agréable compagnon de voyage, nous offre d'André Giroux, *Malgré tout la joie*. Ce titre, pour pessimiste qu'il soit, sous-entend que malgré les laideurs, les mesquineries et les vicissitudes de la vie quotidienne, il y a place pour une certaine joie de vivre qu'il fait bon, justement, retrouver à l'époque des vacances... L'auteur, dont l'admission à la Société Royale du Canada vient d'être décidée, nous offre là d'exaltantes variations sur le thème de la joie, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont hautement réconfortantes.

Au Cercle du Livre de France, René Chicoine, critique et littérateur bien connu, nous présente son *Carrefour des Hazards*, un document sensible et fort bien écrit sur l'univers du peintre, tandis que Mme Anne Marie publie un livre humoristique et très féminin dont la source d'inspiration est également la joie. *Aube de la Joie*, quoique un peu flou est une description intelligente et fine, profondément humaine, d'un univers familier où l'auteur semble évoluer à l'aise. Le lecteur, lui, se laisse envoûter de bonne grâce par le talent magique d'Anne Marie et croit un moment retrouver son âme d'enfant. Un livre à ne pas manquer.

Les Editions Beauchemin annoncent la parution d'un nouvel ouvrage d'Ernest Palascio-Morin, livre où le romancier, subtil, le poète et l'essayiste qu'est cet écrivain surtout connu par la radio use de tous ses dons simultanés. *Sentiers fleuris... livres ouverts* — c'est le titre de l'ouvrage — est peut-être plutôt un livre pour les jeunes puisque ce sont surtout d'énivrants souvenirs de jeunesse qu'Ernest Palascio-Morin égrène au hasard des pages. Mais c'est un livre frais, gai, alerte, à peine teinté d'une sereine mélancolie qui ne manque pas de charme. Un livre à lire dans la paix reposante et ouatée de la campagne...

Pour terminer cette brève revue d'ouvrages canadiens, j'ai sélectionné deux titres de volumes parus récemment aux Editions Fides et que l'on peut se procurer facilement à la grande librairie de la rue St-Jacques. Côté théâtre canadien, théâtre de village authentiquement québécois simple et spontané, d'un humour riche et mesuré, Félix Leclerc, toujours aussi fécond, nous revient avec *Le P'tit Bonheur* et *Sonnez les Matines*. Ce dernier est plus une suite de farces, d'ironies suaves, de portraits incisifs qu'une longue pièce composée. C'est une lecture délassante, qui met le sourire au coin des lèvres. Un livre à lire si, par malheur, le soleil n'est pas au rendez-vous de vos vacances estivales...

\* \* \*

Du côté des éditeurs français, la Maison Flammarion présente un ouvrage posthume de Colette, *Paysages et Portraits*. Bien que publié après la mort de son auteur, le présent volume n'en aura pas moins dans l'oeuvre de Colette, une place de tout premier choix. C'est un aimable livre de voyage, un divertissement de vacances que Colette vous offre là quand elle évoque des Paysages, ceux du passé, du ciel de son pays, quand elle nous parle de la première abeille printanière, de l'exquise variété des sites de France, de l'hiver romain, etc.

Dans la seconde partie de son ouvrage, Colette nous donne une fois de plus la preuve de son art et de ses

dons de pénétration dans une série de courts portraits de personnalités féminines et masculines qu'elle a bien connues : des acteurs, des écrivains, des peintres, quelques femmes d'affaires. Voilà bien un livre qui, dans l'oeuvre déjà abondante de l'illustre auteur, ajoute une note d'aimable vagabondage tout en conservant une profonde acuité.

Dans le domaine de la fantaisie, les Editions Gallimard publient un roman du sympathique chanteur français Marcel Mouloudji, la *Guerre Buissonnière*. Dans une langue qui ne recule devant rien, Mouloudji raconte les déboires d'un jeune Parisien de seize ans, impatient, à l'annonce de la déclaration de guerre, de voler au secours de la France en danger, mais condamné à ne pas trouver l'emploi de son ardeur patriotique. Econduit, faute de papiers, par les bureaux de recrutement, il est contraint de se résigner à des métiers moins glorieux que celui des armes : vendeur de masques à gaz, groom d'hôtel et manoeuvre sur un chantier. Le baptême du feu, il l'a seulement pendant l'exode lorsqu'une femme est mitraillée par un avion de guerre il a aussi la révélation de l'amour et celle de la vie chez une ancienne belle, entourée d'une cour hétéroclite où il joue le rôle de page.

On trouve dans le récit plus de verve que de style et plus de mouvement que d'ordonnance. S'il peut être qualifié de picaresque, c'est en définitive moins à cause des aventures mêmes du héros qu'à cause du ton sur lequel le romancier les rapporte.

Terminons cette brève revue des quelques livres de vacances — pour ne pas trop alourdir nos bagages — par un récit de voyage, un documentaire d'une écriture soignée, mais que l'on lit avec autant de facilité qu'on regarde un film de cinéma. Il s'agit d'un livre sur le Japon que publie, aux Editions Albin Michel, un journaliste parisien, Michel Ragon.

Dès qu'avec Michel Ragon, on a posé le pied sur cet « Honorable Japon », avec lui on part se promener le nez au vent, ne sachant où poser le regard assez vite, guettant à chaque minute un détail impressionnant, une image curieuse. La rue japonaise, la cuisine française, la femme, le couple japonais, tout cela circule au fil des pages et l'on va de découverte en découverte à mesure que se poursuit l'exploration de ce pays oriental. On comprend, avec Michel Ragon, à découvrir le Japon du jour, occidental et ultramoderne, mais aussi le Japon traditionnel et secret qui réapparaît souvent, le soir après la fermeture des bureaux et aux premières heures de la nuit. Un livre de voyage qui nous donne l'illusion des grands départs et dont on tire une documentation des plus variées.

## SUR TOUTES LES SCENES

par **Francine Montpetit-Poirier**

Un rendez-vous à ne pas manquer !

La Comédie Canadienne présente tout dernièrement et pour un temps illimité la délicieuse comédie de Jacques Tati : *Mon Oncle*. Ce film, qui

certainement fera le tour de la Province a été reçu par la critique new-yorkaise comme rarement projection cinématographique ne l'a été. Après *Jour de Fête* et les *Vacances de Monsieur Hulot*, *Mon Oncle* est la consécration définitive pour un metteur-en-scène de grand talent et un acteur hors pair. L'histoire en est subtile et lourde de sens. C'est pourquoi je me permets ici de la résumer... car en lisant le dépliant publié par la Comédie, je me suis rendu compte qu'une quantité de détails m'avait échappé et que j'y gagnerais beaucoup en y retournant.

« Au centre d'un quartier moderne, se dresse, imposante par sa prétention, la maison trop bien agencée de Monsieur Arpel, madame et leur fils. Monsieur Arpel représente le type parfait du bourgeois important. Son industrie consiste à fabriquer des tuyaux plastiques. Il a équipé son usine de l'outillage le plus perfectionné.

Tout ceci serait presque acceptable si cette existence bien ordonnée lui laissait le loisir de s'occuper de son fils Gérard, âgé de neuf ans, un petit garçon sympathique qui n'a le droit de ne rien faire qui ne soit automatiquement prévu.

Madame range et nettoie constamment. Bonne maîtresse de maison et bonne mère, elle s'occupe imptoyablement de son fils dont l'existence s'écoule dans une demeure où rien ne manque, qu'un peu de fantaisie.

Et c'est dans cet agencement d'ordre et de propreté qu'un personnage insolite fait de fréquentes apparitions, l'oncle Hulot, le plus grand ami du jeune garçon.

L'Oncle, c'est le contraire des Arpel. Il habite un deux-pièces haut perché dans un petit quartier sympathique. Pour entrer chez lui, il suffit de monter un certain nombre de marches, d'en redescendre plusieurs, de traverser une passerelle, de se courber puis de remonter... Quand Hulot vient chercher Gérard, ce dernier sait qu'il lui ouvre les portes de l'aventure.

Monsieur Arpel est touché dans son amour-propre, car l'Oncle a un pouvoir certain sur Gérard. Monsieur Arpel ne comprend pas. C'est pourtant lui le bon exemple. Il n'y a qu'à l'admirer, le copier... Il faut réagir. Hulot entrera dans l'industrie familiale.

De son côté, madame Arpel a une idée : ce qui manque à son frère, c'est une compagne qui lui organiserait son existence avec méthode et confort.

Mais si Hulot a les plus grandes difficultés à passer pour le parfait exemple du mari idéal, il en aura de plus grandes encore à se soumettre à l'autorité de son beau-frère, Président Directeur Général de la firme Plastac.

Est-ce de l'indiscipline de sa part ? Sûrement pas ! De la mauvaise volonté ? Sûrement pas ! Un manque d'initiative ? Trop, sans doute ! Une absence de scrupules ? Impossible ! Alors... quoi ? Les Arpel se le demandent. Ce n'est plus possible. L'Oncle est un mauvais exemple. Hulot fera la représentation à l'étranger !...

Et voilà ! Votre première réaction sera peut-être de trouver cette histoire bien banale et absente d'imprévu. C'est justement en quoi réside le génie de Tati qui tire les effets les plus comiques et les plus inattendus d'un scénario maigre à la base. Mais attention ! S'il n'y a pas de suspense, pas de meurtres, pas de femme trompée, pas de poursuites sur la Croisette, pas de revolvers ou de coups de poing, il y a au fond de tout cela une précieuse étude de moeurs et, comme dans Chaplin, une note sévère de pessimisme sous des dehors souriants. Ecoutez plutôt ceci :

« *Mon Oncle*, en résumé, c'est l'histoire d'une résistance... contre la machine, contre la monstruosité du faux pro-



## entrez au SERVICE NAVIGANT

Action... aventure... succès... vous attendent au service navigant de l'Aviation. Si vous satisfaites aux normes exigées, vous pourrez être admis à recevoir l'enseignement de pilote ou d'observateur.

C'est là une magnifique occasion d'acquérir l'expérience des envolées et une solide formation de chef, tout en bénéficiant d'un revenu de premier ordre et d'une foule d'autres avantages. Faites de l'aviation votre profession... Devenez officier breveté au service navigant dans l'Aviation.



Pour tous renseignements, adressez-vous au conseiller d'orientation de l'Aviation ou remplissez le coupon ci-contre.

DIRECTEUR DE L'EFFECTIF  
QUARTIER GÉNÉRAL DE L'AVIATION

AF-59-16R F

OTTAWA, ONTARIO  
Veuillez m'adresser, sans obligation de ma part, tous renseignements sur l'instruction, la solde et les autres avantages offerts au service navigant dans l'Aviation.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

Instruction (degré et prov.).....

Age.....

## Aviation royale du Canada

grès qui, graduellement, désincarne les hommes. Résistance, donc, contre l'habitude et le conformisme imposés par les modes les plus factices. Mais cet ambitieux sujet est traité par Tati, irrésistible mime, créateur d'images qui savent émouvoir et faire rire. Dans *Mon Oncle*, les nouveaux riches sautilleront pour ne pas abimer les graviers du jardin, et s'astreindront à la torture du bruit pour que la poussière soit toujours aspirée au fur et à mesure qu'elle s'échappe de l'aspirateur ».

« Les héros de Jacques Tati, en plus d'être drôles par eux-mêmes, tirent une force comique plus grande encore dans le comportement des autres. L'auteur de *Mon Oncle* qui a été comparé si souvent à Charlie Chaplin, n'a pas créé, comme Charlot, un « kid » rigolo et poignant, mais un personnage anonyme qui nous montre, sans le vouloir, dirait-on, que nous sommes tous, lui et nous, autant de « kids » rigolos et poignants ».

Si donc par un mauvais jour de pluie ou encore par une soirée de totale liberté vous avez envie de voir un spectacle plein d'humour et d'esprit, prenez rendez-vous avec *Mon Oncle*.

### Petites nouvelles et commentaires

• Le metteur en scène français Georges Rouquier, tournera un documentaire pour l'Office National du Film durant la saison estivale. Il est tenté, paraît-il, par le sujet suivant : la fabrication du pain. Plusieurs réalisateurs de l'ONF auront donc la chance de travailler avec lui et profiteront ainsi de la large expérience de l'auteur de *Farrebique*.

• Puisque nous sommes plongés dans le cinéma jusqu'au cou, ajoutons que l'ONF justement vient de tourner avec plusieurs comédiens canadiens un court métrage d'une demi-heure intitulé : *L'Emigré*. Il met en vedette un débutant dans la carrière : Uriel Luft deux fois gagnant du trophée pour la meilleure interprétation au Festival d'Art Dramatique. Edgar Fruitier, Lucie Mitchell, Serge Deyglun, Germaine Giroux et plusieurs autres font également partie de la distribution. Nous verrons cette production à la T.V.

• Du 9 au 23 août, au Camp Musical d'Orford, il y aura des sessions d'étude consacrées aux arts plastiques et au théâtre. De plus, des cours d'Histoire de l'Art et de la Littérature seront donnés avec de jeunes campeurs. Des expositions d'oeuvres de peintres canadiens permettront aux élèves de se renseigner sur un art trop négligé chez nous. La direction de la section des arts plastiques a été confiée à madame Irène Sénécal de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal. Monsieur Gaétan Beaudin y enseignera la céramique. De son côté, monsieur Guy Beaulne, réalisateur à la télévision, s'est vu confier la section théâtrale. Quant à monsieur Jacques Casanova, il donnera les cours d'histoire de la littérature. C'est le Révérend Père Claude Langlois qui traitera de l'histoire de l'art. J'ai déjà eu l'occasion, il y a quelques années de faire un reportage sur le Camp des Jeunes Musicales et je me rappelle avoir été séduite par le programme offert aux jeunes musiciens et à tous ceux que l'Art intéresse.

Jugez-en vous mêmes :

25 juillet: TRIO DE MONTREAL — John Newmark, pianiste; Hyman Bress, violoniste et Walter Joachim, violoncelliste.

1er août: M. René Benedette, violoniste.

8 août: Récital des Campeurs.

15 août: QUATUOR DE MONTREAL — Hyman Bress, violon; madame Mildred Goodman, violon; Otto Joachim, viola; Walter Joachim, violoncelliste.

22 août: Musique — poésie — théâtre.

De plus huit causeries illustrées seront données par monsieur Norbert Dufourco du Conservatoire National de Musique de Paris, les mardis et jeudis de chaque semaine. Ce camp, admirablement organisé et conçu pour intéresser la jeunesse et l'endroit tout désigné pour lui faire passer des vacances idéales, fructueuses à tous les points de vue.

• Au cours de l'année, 29 groupes artistiques de la métropole ont reçu des subventions qui se chiffrent à \$217,538. du Conseil des Arts de Montréal. C'est ce qu'a annoncé son Président, monsieur Lortie. Monsieur Lortie a rappelé dans une conférence de presse que Montréal est la seule ville du Canada dont le Conseil Municipal aide les mouvements artistiques au moyen des subventions distribuées d'une façon régulière par un organisme officiel. Il a aussi insisté sur l'importance de ne pas confondre le Conseil des Arts de la région métropolitaine de Montréal qui aide les mouvements montréalais déjà existants, et le Conseil des Arts d'Ottawa qui aide les mouvements et les individus à travers le pays.

• C'est Lady Fleming, veuve du grand savant, qui a désigné André Maurois pour écrire la biographie de l'inventeur de la pénicilline. A un journal anglais, le *Sunday Times*, qui lui demandait pourquoi elle avait choisi un Français et un profane en bactériologie, elle répondit: « Parce qu'il est le meilleur ». Tel ne fut pas l'avis de l'auteur lui-même qui commença par dire que le sujet était trop différent de ceux qu'il avait l'habitude d'étudier. Puis, très vite, il fut tenté. Lady Fleming mettait à sa disposition tous les papiers de Sir Alexander. De plus, le sujet permettait à Maurois d'explorer et de décrire un monde dont il avait jusque là tout ignoré: celui des chercheurs scientifiques. Monde qui ne ressemblait en rien à celui des poètes romantiques mais qui, à sa manière, n'était pas moins romanesque.

#### Deux bien tristes galas

J'ai hésité longtemps avant de me décider à parler quelque peu des deux galas que nous a présentés la télévision ces dernières semaines. Après les avoir suivis le plus attentivement du monde, je crois pouvoir avancer que tous les deux se sont caractérisés par un manque de goût total et surtout une absence complète d'enthousiasme. On nous aurait annoncé la mort de la chanson canadienne et la faillite du journal *Radiomonde* que le ton se serait avéré absolument le même. Quoi de plus navrant en effet que cette atmosphère lourde et sans fraîcheur du Festival de la Chanson? Deux animateurs au regard terni, à la tenue molle et à la voix lymphatique. Jacques Fauteux surtout, qui ne manque pas de talent, a présenté les ballets et les arrangements musicaux sur un ton d'enterrement de deuxième classe. Quant à Pierre Paquette, (même s'il demeure à mon sens le meilleur animateur à la télévision) sa foi dans le talent de nos chansonniers semblait

considérablement entamée par la pauvreté et le manque d'intérêt des oeuvres présentées. Une réalisation peu soignée ou tout au moins peu fouillée n'a servi qu'à diminuer les interprètes. Deux ou trois gros plans nous ont donné une vague idée de la « tête » des gagnants qui, on ne sait trop pourquoi, paraissent désolés de se trouver là. Marc Gélinas, dans une entrevue accordée à l'animateur de *La Puce à l'Oreille* a déclaré que le Gala de cette année pêchait par la trop grande importance que l'on avait accordée au sens commercial de la chanson. Je voudrais bien me ranger de son côté, car une chanson, même commerciale, n'est pas nécessairement mauvaise. Mais malheureusement, je ne suis pas du tout de son avis. Pauvres à tous les points de vue, ces oeuvres nous ont donné l'occasion de faire un pas en arrière dans la qualité et un pas en avant dans la quantité. La meilleure chanson, celle de Claude Léveillé, aurait mérité une dixième place dans un Gala vraiment intéressant.

Quant au couronnement de notre reine, Michèle Ière, il s'est également déroulé dans une ambiance de tristesse. Plusieurs comédiens manquaient à l'appel, les réalisateurs brillaient par une absence qu'on ne saurait assez leur reprocher, la meilleure interprète de l'année, (Dyne Mouso pour *Le Feu sur la Terre*) n'a même pas été mentionnée. Et tant d'autres accrocs qui ne valent pas la peine d'être mentionnés puisqu'ils jettent sur cette manifestation artistique une note noire et discordante qu'il vaut cent fois mieux oublier.

A bientôt!

FRANCINE MONTPETIT-POIRIER.

## VANCOUVER

“Moby Dick” en  
Colombie-Britannique

Il paraît que nous aurons cette année un été splendide et des plus chauds. Et savez-vous de qui nous vient une aussi aimable prédiction? Des biologistes de la station expérimentale de Nanaimo dans l'île de Vancouver, spécialistes de la chasse à la baleine et des migrations de ces aimables mammifères...



Ces messieurs de Nanaimo s'expliquent ainsi: chaque année, vers le début de juin, des troupes de baleines, fuyant la chaleur des tropiques, remontent vers les eaux fraîches des parages de la Colombie Britannique et de l'Alaska. Or, ne voilà-t-il pas que, cette année, les baleines sont arrivées nettement en avance, à la grande joie des chasseurs de Coal Harbour qui voient dans cet événement la promesse d'une saison exceptionnelle et d'une chasse fructueuse.

La chasse à la baleine, chez nous, n'est pas une industrie de premier

plan. Elle est presque aussi aléatoire que la chasse au phoque mais, bon an mal an, elle fait vivre quelque cinquante travailleurs de l'île de Vancouver, tant sur les navires baleiniers que dans les deux usines où l'on traite, c'est-à-dire dépèce, coupe, cuit, étuve et met en conserve ces infortunés animaux que sont les baleines et les cachalots.

Jadis, les troupes de baleines et de cachalots étaient beaucoup plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui, dans les eaux voisines de la Colombie Britannique. Ainsi, de nos jours, les cétacés capturés le long des côtes canadiennes du Pacifique, ne représentent pas un demi pour cent des prises mondiales. Malgré cela, les employés de Coal Harbour revivent chaque année, au cours d'une saison de chasse de trois à quatre mois, la grande aventure des baleiniers d'antan.

## LES SPORTS

Rome sera le pôle  
d'attraction du monde  
sportif

par

Francis Camoin

### ROME

Les préparatifs battent leur plein au pied du Mont Capitole où en 1960, du 25 août au 11 septembre, se dérouleront les Jeux de la XVIIème Olympiade. Le Comité Olympique National Italien a tout mis en oeuvre pour respecter scrupuleusement le plan des préparatifs qu'il soumit au Comité International Olympique et partant, pour accueillir dignement ceux qui, l'an prochain, se réuniront à Rome.

On doit d'ailleurs convenir que la Ville Eternelle est bien la capitale, après Athènes, la plus digne d'être le siège de ce grand événement sportif qui se célébraient tous les quatre ans chez les Grecs dans l'enceinte sacrée d'Olympie en l'honneur de Zeus, et que le baron Pierre de Coubertin, en 1893, rétablit après une interruption décidée par l'empereur Théodose, en 393 après J.-C.

Dans moins d'un an et demi, et pendant près de trois semaines, Rome sera donc le pôle d'attraction du monde sportif. Grâce aux Jeux Olympiques, elle possédera désormais les installations sportives les plus modernes d'Europe et, dans ce domaine, elle sera finalement digne de figurer au premier rang des grandes capitales mondiales.

Jusqu'ici, en effet, à part le Stade Olympique inauguré en 1953, elle ne possédait pratiquement aucun stade pouvant, à l'exception du football et de l'athlétisme, offrir un cadre idéal aux autres sports.

Cette lacune est sur le point d'être comblée, grâce à l'effort considérable qu'a fait le Comité Olympique National Italien.

Les réalisations du C.O.N.I. :  
le Centre Olympique —  
le Forum Italique

C'est au coeur du Forum Italique que se trouve le Stade Olympique où auront lieu d'abord la Cérémonie d'Ouverture, puis les épreuves d'Ath-

létisme et le Grand Prix de Sauts d'Obstacles (équitation) et enfin la Cérémonie de Clôture des Jeux. Il s'agit d'une immense enceinte pouvant accueillir 100,000 spectateurs, possédant, outre un terrain de football de 315 pieds sur 210, une piste d'athlétisme de 1,200 pieds, remarquable selon les spécialistes qui n'oublient pas que le Russe Vladimir Kuts y améliora le record du monde du 15,000 pieds le 13 octobre 1957, et, pour chacune des disciplines suivantes: hauteur, longueur, triple saut, javelot, poids, disques, marteau, deux pistes ou aires d'élan.

Les vestiaires, immenses, peuvent être occupés par 1,500 athlètes à la fois, et sont dotés des derniers perfectionnements de la technique.

A moins de cinquante verges du Stade Olympique se trouve le *Stadio dei Marmi*, entouré de soixante statues en marbre qui donnent une note typiquement romaine à ce stade protégé par une double haie de pins. Une piste d'athlétisme s'y déroule autour d'un terrain de football de 300 pieds sur 200. Les gradins, recouverts de plaques de marbre blanc, comptent 20,000 places. Le *Stadio dei Marmi* sera réservé au tournoi de hockey sur gazon ainsi qu'à l'entraînement, avant les compétitions, des athlètes qui, par un passage souterrain, gagneront directement le stade olympique. Le Stade Nautique, avec ses quatre piscines — les Italiens ont vu grand — complète l'ensemble du Centre Olympique.

Telles sont les installations prévues au Centre Olympique, entre le Tibre et le Monte Mario, cette colline toujours verte qui a le privilège de recevoir les derniers rayons du soleil couchant.

De l'autre côté du Tibre, sur la rive gauche, se dresse le Palazzetto dello Sport qui est depuis 1957 le théâtre d'importantes réunions pugilistiques, de matches de tennis et de basket-ball. Le Palazzetto rappelle la calotte d'un champignon. Il contient jusqu'à 5,000 personnes. Pour les Jeux Olympiques, il servira de cadre aux rencontres éliminatoires du basket-ball et aux épreuves de poids et haltères.

Près de cette salle, des équipes d'ouvriers sont en train de construire une ville champignon: le Village Olympique, dont les maisons (plus exactement des villas de un, deux ou trois étages, qui seront ensuite vendues) s'étaleront au bas de la colline des Parioli, quartier résidentiel de Rome, séparées par des pelouses ombragées. Les organisateurs envisagent la construction de 4,500 pièces qui offriront une hospitalité confortable à près de 7,000 personnes, à raison de deux ou trois athlètes par pièce. Douze restaurants, de nombreux magasins rendront tout-à-fait autonome le Village Olympique. De plus, chaque équipe recevra, pour la durée des Jeux, un motoscooter dont la circulation ne sera autorisée que du lever au coucher du soleil, et pourra bénéficier de l'installation de une, deux ou trois (selon l'importance numérique de la délégation) lignes téléphoniques.

Comme à Melbourne, les hommes seront séparés des femmes.

Enfin, les matches de football auront lieu au Stade Flaminio, qui s'élève sur l'emplacement même du Stade Toriono, sur la Via Flaminia, où, en 1934, en battant l'équipe de Tchécoslovaquie par deux buts à un, l'Italie remporta pour la première fois la Coupe du Monde. Le Stade Flaminio a la forme d'une immense cuvette où 55,000 spectateurs pourront prendre place. En outre, une piscine couverte de 96 pieds sur 30, et 10 salles de gymnastique, font partie de ses installations. La grandeur du terrain de football sera identique à celle du Stade Olympique, à savoir: 315 pieds sur 210.

**Le Centre Olympique de l'E.U.R.**

Un second Centre Olympique est en voie de création près des immenses bâtiments où en 1942 aurait dû se tenir l'Exposition Universelle que les autorités de l'époque considéraient comme les Olympiades de la Civilisation. Un de ces bâtiments — l'ensemble est construit d'après les plans des villes romaines — sera d'ailleurs le siège des tournois d'escrime. C'est le Palais des Congrès, aux vastes salles recouvertes de marbre qui déjà, en 1955, accueillit les championnats du monde d'escrime.

Dans cette zone les ouvriers achèvent la construction de deux autres édifices et d'une piscine : le Palais du Sport, le Vélodrome, et la piscine des Roses.

et de folies dont il se rendit coupable.

Piazza di Siena, joyau de la Villa Borghèse, sera le cadre incomparable des Grands Prix de dressage et des sauts d'obstacles.

Rome ne sera pas l'unique centre Olympique. La banlieue, avec le lac d'Albano, et même le golfe de Naples, seront le théâtre des compétitions d'aviron et de canoë d'une part, et de yachting d'autre part.

Le Lac d'Albano, formé sur un ancien cratère, au pied même de Castelgandolfo, résidence d'été des Souverains Pontifes, où mourut Pie XII au mois d'octobre dernier, possède un plan d'eau vraiment idéal. Quant au golfe de Naples où souffle une brise légère,

jusqu'en 1965 et pour lesquels on consacrerait quelque 60 millions de dollars.

Les nouveaux aménagements prévoient la construction de deux grands silos à grain augmentant considérablement la capacité d'entreposage des quatre silos actuels. L'ouverture de la nouvelle voie maritime du St-Laurent aurait pour effet de supprimer les transbordements de grain dans les ports des Grands Lacs, ainsi que les frais encourus par de semblables opérations. C'est à Montréal que se ferait vraisemblablement le transbordement des grains entre les cargos lacustres et les océaniques, et le premier port canadien deviendrait du même coup le principal centre d'exportation du blé et autres céréales en provenance des provinces de l'ouest, vers les marchés de l'étranger.



L'on est à construire le vélodrome pour les Jeux Olympiques de Rome de 1960.

Le Palais du Sport, un bâtiment circulaire de 366 pieds de diamètre, se présente sous la forme d'un anneau surmonté d'une calotte sphérique. On pense que 16,000 personnes au moins pourront assister dans de bonnes conditions aux matches de basketball et au tournoi olympique de boxe.

Le vélodrome, à proximité de ce Palais, sera vraisemblablement achevé au début de l'été. Il n'aura rien à envier au célèbre Vigorelli et, comme l'« anneau magique » milanais, aura une piste en bois entourant une pelouse où l'on pourra éventuellement tracer un terrain de football, de hockey ou de rugby. Près de 20,000 personnes trouveront place dans les tribunes s'élevant suivant le degré d'inclinaison de la piste. En outre, on pourra y juger les arrivées des courses sur route.

Le Centre Olympique de l'E.U.R. est complété par la piscine des Roses, un bassin de 150 pieds sur 75, ayant une profondeur de 6 pieds, réservées uniquement aux rencontres de water-polo.

Tels sont les stades qu'il a fallu construire pour assurer la parfaite réussite des prochains Jeux. Les dirigeants du C.O.N.I. ne se sont pas contentés de faire du neuf. Dans une ville où les vestiges du passé sont si nombreux, il était difficile d'oublier certains monuments ou localités célèbres pouvant offrir un cadre idéal au déroulement de certains sports, comme la lutte, la gymnastique, l'aviron et l'équitation. Il n'y avait que l'embaras du choix qui tomba finalement sur la Basilique de Maxence, les Thermes de Caracalla, Piazza di Siena et la baie de Naples.

Tandis que les lutteurs s'affrontent dans la basilique qui porte le nom du persécuteur des chrétiens, les gymnastes voltigeront devant les murs sévères des Thermes de Caracalla qui, comme la basilique de Maxence, rappellent les actes odieux d'un autre empereur célèbre par la série de crimes

entre la célèbre île de Capri et cette ville surprenante que l'on doit voir, si l'on en croit le poète, avant de mourir, il sera le centre des évolutions gracieuses des yachts.

C'est dans ce cadre incomparable que se dérouleront les Jeux de la XVIIème Olympiade.

Rome s'appête à vivre des journées mémorables. Tout a été mis en oeuvre pour que 1960 soit une grande date dans l'histoire des Jeux.

Le Colisée, le Forum Romain, le Janicule, le Capitole seront autant d'anneaux olympiques lumineux.

Les champions ne monteront pas au Capitole, certes, mais l'imagination aidant, il sera facile de pénétrer au plus profond de cette civilisation passionnante que le temps n'a jamais pu effacer.

**MONTREAL**

*Grâce à la canalisation du St-Laurent, Montréal deviendrait la plaque-tournante du commerce des grains*

L'un des effets les plus sensibles de l'ouverture de la voie maritime du St-Laurent sera l'accroissement du trafic océanique dans le port de Montréal. Depuis déjà deux ans, les autorités du port, en accord avec le Conseil des Ports Nationaux, ont entrepris d'importants travaux d'agrandissement et d'amélioration des installations portuaires existantes, qui se poursuivront

**TORONTO**

*Boire... ou bien s'instruire*

Scandale à Toronto, la ville-reine, aux moeurs inaltérables... Ne voilà-t-il pas qu'un professeur d'université, lors d'une causerie publique organisée par l'Association des Educateurs de l'Ontario, s'est avisé, devant une audience des plus choisies, d'exposer des idées personnelles qui ressemblaient fort à une remontrance.

Devant de dignes pères de familles prêts à jeter les hauts cris sur le coût toujours croissant de l'éducation, il a retourné le problème d'une façon aussi désagréable qu'inattendue. La Commission des Liqueurs de l'Ontario et les hôtels et restaurants de Toronto font, paraît-il, des affaires fabuleuses. Et chacun de se voiler pudiquement le visage et de regarder le voisin d'un oeil soupçonneux... « Les Canadiens », poursuit notre orateur, « dépensent annuellement un peu plus d'un milliard de dollars en boissons de toutes sortes! En bref, nous dépensons, pour boire, quinze fois plus d'argent qu'il y a vingt ans. Si l'on ajoute à cela quelque 600 millions de dollars consacrés aux cigarettes et au tabac, 600 millions qui s'envolent en fumée, on arrive au chiffre incroyable de \$1,600,000,000, soit près de \$90 par habitant. Que la moitié seulement de cette somme », suggérait l'orateur, « fût consacrée à l'enseignement, et nous aurions le meilleur système d'éducation du monde ». Qu'en pensez-vous? N'est-ce pas là, assurément, un excellent moyen?

**YELLOWKNIFE**

*Un centre de villégiature dans l'Arctique*

Cherchez-vous un endroit retiré où passer vos vacances d'été? Justement, les dirigeants du Bureau de Tourisme de Yellowknife, dans les Territoires du Nord-Ouest, font des efforts désespérés pour tenter d'attirer, sur les bords du Grand lac des Esclaves et dans la région, le plus possible de visiteurs.

Il paraît que les innombrables lacs qui parsèment les environs de cette cité minière, loin d'être tous pêchés, regorgent de poissons de taille impressionnante. Seulement, voilà, Yellowknife est une des villes canadiennes les

**LAXATIF PURGATIF**

*élimine les lourdeurs ballonnements et donne de l'entrain*

chez votre pharmacien



**ASEPTA**

**FAUSSES DENTS**

*Fin des embarras dus à leur glissement*

Nombreux sont ceux qui connaissent le terrible embarras causé par un glissement ou autre accident de même nature arrivé à leur dentier, toujours à un moment inopportun. Prenez le moyen pour éviter ce risque. Vous n'avez qu'à saupoudrer légèrement votre dentier de PASTEETH, poudre alcaline (non-acide). Fait adhérer les fausses-dents avec plus de fermeté, d'où plus grand confort. Ne surit pas. Enraye l'« odeur » des dentiers. Procurez-vous PASTEETH chez n'importe quel pharmacien.

plus isolées, difficilement accessible autrement que par la voie des airs, et cela refroidit un peu la bonne volonté des touristes éventuels, même durant l'été, alors que les communications sont pourtant plus faciles.

Yellowknife possède quatre ou cinq restaurants, une salle de cinéma, un court de tennis, une plage sur les bords du lac, un excellent terrain de golf situé à deux pas de l'aéroport, et où l'on peut jouer toute la nuit vers la fin du mois de juillet.



Il est assez surprenant de constater le grand nombre de taxis en service dans une ville d'aussi faible population. La raison, c'est que les gens de Yellowknife, qui ne manquent ni d'argent ni de travail, ont adopté ce moyen de transport pour le plus petit déplacement aussi bien que pour les voyages de pêche de trente ou quarante milles.

La meilleure saison pour se rendre à Yellowknife — à supposer que cette expédition de quelque 3,500 milles vous tente — est le début du mois d'août. Vous pouvez ainsi jouir du soleil de minuit, un spectacle somme toute assez rare à Montréal!

*Estes Kefauver*

# LE CRIME AUX ETATS-UNIS

## IV - Chicago : L'héritage d'Al Capone

Le Comité Sénatorial s'est rendu à Chicago à trois reprises différentes. Ce qu'il a découvert dans cette ville et dans l'Etat de l'Illinois fait l'objet d'un rapport de 1,416 pages imprimées. Mais même si nous avions limité notre enquête à cette ville, nous aurions eu là un tableau, moins détaillé, certes, mais complet de toutes les formes possibles de la corruption politique et criminelle qui affectent la Nation. Car il est pratiquement aucun aspect de la pourriture que nous ayons rencontrée aux Etats-Unis qui ne soit représenté à Chicago, capitale de la Bande Capone.

Chicago, il faut le reconnaître, a toujours eu une réputation effroyable. Certaines des citations qu'on lui adresse en raison de cette réputation sont imméritées. Il y a à Chicago de bons et de mauvais citoyens. Certains d'entre eux se dévouent hardiment, et au prix de certains risques essaient d'épurer la seconde cité d'Amérique des vestiges de l'héritage laissé par Al Capone. La Commission Criminelle de Chicago, par exemple, qui n'a cessé de lutter avec succès contre la canaille. Le maire, Martin Kenelly, qui l'a toujours assistée dans cette tâche. Mais l'ancien gang avait eu une influence trop profonde et la tradition de corruption politique était trop bien enracinée pour qu'il soit possible de les extirper en une décennie. Aussi Chicago est toujours, malheureusement, la place forte de toute une clique de policiers et fonctionnaires véreux et de législateurs locaux alliés ouvertement aux gangsters.

Il subsiste aussi toute une jungle de criminels qui marchent sur les traces d'Al Capone, des hommes comme Guzik Pouce Gras, Tony Accardo, alias Joe Batters, Murray Humphreys dit le Chameau, Anthony Capezio, dit Tony le Dur, et le cousin d'Al Capone, Rocco Fischetti. Sans oublier le gibier de moindre importance qui appartient aussi au syndicat: Ralph Capone, dit Boutaille et Matt Capone, frère du trop fameux Al Scarface; Sam Hunt dit Sac de Golf qui hérita de son surnom parce qu'il fut arrêté à proximité du lieu d'un règlement de comptes où les mitraillettes étaient cachées dans des sacs de golf; Frank Ryan, dit le Chiqueur, et beaucoup d'autres à la renommée aussi pittoresque que le surnom.

Virgil Peterson, directeur de la Commission Criminelle de Chicago, ancien agent du FBI, vint devant le Comité à Washington, retracer l'histoire du «milieu» de Chicago depuis l'époque de Jim Colosino qui précéda immédiatement les fantastiques années vingt.

«Colosino était devenu le grand seigneur du vice dans le premier arrondissement et avait acquis puissance et influence, en créant tout une chaîne de bordels», raconta Peterson, «Il fut

descendu le 11 mai 1920 et l'on soupçonna le garde du corps qu'il avait importé de New-York, d'être à l'origine du meurtre. Il s'appelait Johnny Torrio et devint à son tour le Grand Patron de la pègre. C'était un gangster redouté. Il importa un garde du corps, un sale petit tueur au sang froid qu'il avait ramené du Gang Point Five et qui s'appelait Al Capone. Celui-ci avait alors vingt-trois ans. Il portait une cicatrice au visage d'où son surnom de Scarface. Il était totalement inconnu. Quatre années durant Torrio régna sur Chicago. Ce fut un règne sanglant de prostitution, de jeux, de trafic sur l'alcool et sur la bière. En 1924, Torrio échappa de justesse à une embuscade qui faillit lui coûter la vie. Ce fut fini, ses nerfs le lâchèrent. Il abdiqua en faveur d'Al Capone.

Capone devint le patron réel du milieu avec la collaboration de Pouce Gras comme comptable et conseiller financier et de quelques durs comme Frank Nitti, Paul de Lucia (le garçon), de Louis Campagna (Petit New-York) et des frères Fischetti comme principaux lieutenants. L'horrible massacre du 14 février 1929, jour de la Sainte-Valentine, destiné à éliminer la bande rivale de Bugs Moran, fut un exemple de la manière dont Al Capone entendait traiter ses ennemis. En 1931, cependant, Al Capone qui avait jusqu'alors opéré dans la plus parfaite impunité, fut coincé par Oncle Sam pour fausse déclaration sur l'impôt sur le revenu et envoyé en prison. Frank Nitti lui succéda comme chef de gang mais, en 1943, poursuivi pour abus de confiance, Nitti fut retrouvé mort dans des circonstances indiquant qu'il s'était suicidé. Depuis lors, la bande, toujours connue sous le nom de syndicat Capone, a été dirigée par une «corporation» au sein de laquelle Gusik et Accardo sont les plus influents. Paul Ricca était également un des plus hauts personnages du syndicat. En 1943, Ricca fut envoyé au pénitencier avec d'autres personnages de la bande, des gangsters associés de la côte Est et de la côte Ouest, pour tentative d'extorsion de 1 million de dollars à l'industrie du film. Relâché sur parole en 1947, Ricca est resté depuis dans la coulisse, mais il possède toujours une grosse influence au syndicat.

Quoique le syndicat Capone et les autres bandes du pays aient changé de technique et se soient enrichis au moyen de combines plus tranquilles, qu'ils aient mis d'autre part une sourdine à leurs violences, effusions de sang et autres gentilleses, ils n'hésitent toujours pas à recourir au meurtre, à l'enlèvement ou au passage au tabac si c'est nécessaire. Le courant sous-jacent de violence est toujours là. Par exemple, le meurtre, resté impuni, de l'ex-lieutenant de police Drury en septembre 1950, alors que celui-ci al-

lait venir déposer devant notre Comité. Est-ce la raison pour laquelle il fut tué? ou avait-il poussé la curiosité au delà des limites tolérées par le «milieu»? On ne le saura sans doute jamais.

Un des témoins interrogé par le Comité était un ennemi personnel de Drury du nom de McCullough, dit le Gros Bob. Sa carrière présentait une anomalie qui mérite d'être signalée. Il l'avait commencée comme garde d'un camion de bière pour le compte d'Al Capone. Après avoir exercé d'autres fonctions du même genre, il avait été élevé au grade de «chef de police» au Miami Kennel Club et au Sportsman's Race Track, deux champs de course étroitement liés aux activités du syndicat Capone.

«C'était (Al Capone) un brave type. Il a toujours été régulier avec moi», nous déclara le Gros Bob. L'ancien garde de camion finit par reconnaître qu'il avait bien prononcé publiquement des menaces contre Drury. Il était furieux après le policier, dit-il, parce que celui-ci l'avait qualifié d'«Homme torpille notoire» au cours d'un exposé à la radio. Et il avait ajouté que McCullough travaillait comme «policier de piste».

«Ça, c'était terrible», ajouta le Gros Bob. «Chaque fois que j'entrais à l'hôtel, les gens voulaient même plus m'regarder. Ils pensaient que j'étais pas comme y faut. Voilà un homme qui s'en va raconter à la radio que j'suis un homme torpille pour la bande de Capone et que j'dois être vidé du terrain de courses...» (En fait, au moment de sa déposition, McCullough venait de perdre son job au Sportsman's Park).

Le gros Bob alla donc trouver un de ses amis qui connaissait Drury et se mit à plastronner: «Tu peux lui dire (à Drury), tu peux lui dire de ma part que la prochaine fois que j'l'vois, j'm'en vais lui mettre mon poing sur la gueule. Ce sera lui ou moi... Arrange un rendez-vous avec lui, n'importe où, n'importe quand et tu verras si j'irai pas».

McCullough affirma toutefois qu'il n'était pour rien dans le meurtre de Drury.

Notre enquête sur les richesses accumulées par un certain nombre de capitaines de la police de Chicago déclencha brusquement une épidémie de démissions et de mises à la retraite. Celui qui donna l'exemple fut le Haut Commissaire de la police lui-même, John C. Pendergast. Son honnêteté n'était pas en cause. Le conseiller Halley lui rendit justice en déclarant: «Vous avez la réputation d'un homme parfaitement honnête et d'un officier sévère et droit». Toutefois, lorsque Halley lui demanda de nommer les officiers de ses services qui, de toute évidence, avaient d'autres ressources que leur salaire, le Haut Commissaire répondit: «A vrai dire, je n'en sais

rien. Je ne connais pas leur vie privée. C'est tout juste si je sais l'adresse de quatre ou cinq d'entre eux».

Le premier capitaine de police qui vint déposer devant le Comité s'appela Thomas Harrison. Il avait été suspendu de ses fonctions pour incapacité à faire cesser les jeux et les paris clandestins dans son district.

«Comment se fait-il, d'après les rapports de la Commission, qu'il y ait eu dans votre district, quatre-vingt-quatre établissements qui violent la loi? Qu'avez-vous fait pour les empêcher?» demanda le conseiller Robinson.

«On ne m'en avait jamais parlé, M. Robinson».

Or, le capitaine Harrison, dont le salaire s'élève à 5,200 dollars, avait acheté une maison de 18,500 dollars et diverses valeurs pour un total d'environ 57,000 dollars. Ceci entre autres transactions. Il reconnut avoir «emprunté» 10,000 dollars à un gangster notoire, et 2,500 à un certain John Lynch, membre de la Continental. Puis, en 1937, continua Harrison, «Lynch me fit cadeau de 30,000 dollars, par amitié, et aussi parce que j'étais en quelque sorte son garde du corps». Or, non seulement Lynch lui donna les 30,000 dollars mais encore il paya les impôts sur cette somme. «Il m'a donné l'argent dans une enveloppe... je lui ai dit: Voyons, Jack, ça fait beaucoup d'argent, qu'est-ce que je dois faire, à ton avis? Je mets ça sur ma déclaration? et il m'a répondu: Non, ne t'en fais pas, je la déclarerai. Ça, c'est juste un cadeau que j'te fais».

En tant que président de l'audience je fis remarquer (avec, j'espère, un ton assez sec:) «En somme, c'était un chic type!»

Mais le cas qui fit le plus de bruit fut celui du capitaine Gilbert que les journaux baptisèrent: «le flic le plus riche du monde». A cette époque, Gilbert était inspecteur principal au bureau de l'Attorney du County de Cook, dans l'Illinois. Il était également candidat démocrate aux élections du shérif du County. En marge de ce cas, mentionnons une affaire qui fit beaucoup de bruit. L'enquête sur le cas Gilbert fut cause, paraît-il, de l'échec du sénateur démocrate Scott Lucas, leader de la majorité au Sénat. Les électeurs, en effet, furieux de voir que le parti démocrate n'avait pas trouvé de meilleur candidat au poste de shérif que ce Gilbert, mis en vedette par l'enquête, refusèrent du même coup leurs votes au sénateur Lucas qui fut battu. Cela me mit évidemment dans une position fautive à l'égard d'un collègue démocrate. A vrai dire, le Comité n'avait pas envoyé à Gilbert d'assignation à comparaître mais une simple invitation à venir témoigner, en raison de la publicité faite autour de son nom et de son compte en banque. Il avait fait savoir tout d'abord qu'il n'y tenait pas essentiellement, puis, un

beau jour, il apparut et nous fait passer un mot disant qu'il était prêt à comparaître parce que « c'était son devoir ».

Je regrette vivement pour ma part l'incident dont fut victime mon collègue Scott Lucas, car j'ai beaucoup de sympathie pour lui et je le considère comme un excellent leader, mais il faut considérer que le parti démocrate de Chicago ne peut, en fin de compte, que bénéficier de cette leçon. Une des conséquences immédiates de l'incident fut d'ailleurs la démission de Jack Arvey, chef du comité local du Parti Démocrate.

Revenons au capitaine Gilbert.

Pendant dix-huit ans il remplit les fonctions d'inspecteur au bureau de l'Attorney de l'Etat. Au moment de l'enquête, il était à la tête d'un groupe de soixante-seize officiers affectés aux enquêtes spéciales de l'Attorney, John Boyle. M. Boyle donna de son inspecteur la description suivante: « C'est sans doute l'officier le plus efficace... et le plus travailleur que j'aie jamais connu ». Il reconnut toutefois que Gilbert avait la réputation d'un joueur impénitent et qu'il jouait beaucoup à la Bourse. C'est alors que parut le capitaine Gilbert. Il était très bien habillé et avait l'air en pleine forme. Il nous déclara d'emblée que sa fortune se chiffrait à environ 360,000 dollars et que ses valeurs lui rapportaient aux alentours de 42,000 dollars par an.

La question qui s'imposait était évidemment: « Comment avez-vous réussi à devenir si prospère? Vous comprendrez aisément que cela intrigue les gens ». Le capitaine entreprit donc de nous expliquer la provenance de sa

fortune. Tout d'abord, il avait joué, « honnêtement », mais surtout il avait fait des placements heureux, grâce aux tuyaux fournis par quelques-uns de ces braves types qui semblent fleurir sur les trottoirs de Chicago.

En 1921, il avait eu son premier tuyau financier important d'un homme politique de premier plan auquel il servait de chauffeur et de garde du corps. L'homme politique en question s'était intéressé à l'avenir du fils de Gilbert et, en conséquence, lui avait conseillé d'acheter une certaine d'actions d'une certaine valeur qui cotait alors 18 dollars. Mais, se dit Gilbert, pourquoi pas 200? Il en eut bientôt 1,000. Elles étaient alors montées à 45 dollars. Entre temps, il y avait pris goût et s'intéressait à d'autres valeurs toujours sur les conseils du même ami politique. Bientôt il se mit à jouer sur les blés. En 1929, il « valait » 98,000 dollars. Puis vint le krach et il se retrouva avec 15,000 dollars. Il recommença et arriva finalement au total de 360,000 dollars.

Halley lui demanda alors, avec une politesse étudiée:

« Puis-je vous poser une question?... A quel moment trouvez-vous le temps de faire votre travail de policier? »

L'examen des déclarations d'impôt de Gilbert firent ressortir des gains considérables sur des mises au jeu.

« Je parie aux matches de football et à la boxe, mais surtout sur les résultats d'élection ».

Je lui demandai alors: « Vous jouez gros sur les élections? »

— En 1936, j'ai dû gagner entre 10,000 et 12,000 dollars...

— Et vous pariez par plaisir?

— Oui, je suis foncièrement joueur.

— Et que pensez-vous d'un shériff joueur?

— Je ne considère pas que le fait de jouer sur les résultats de matches de football ou d'élections constitue une violation de mon serment d'officier. N'importe qui peut parier contre moi. J'ai gagné à toutes les élections depuis 1921 ».

Lors de la dernière élection présidentielle, il avait gagné en prenant des paris à 7 contre 1 sur le Président Truman. Le capitaine de police, candidat Shériff à l'ingénuité stupéfiante alla même jusqu'à avouer le nom du commissionnaire auquel il remettait ses paris de football. Je lui demandai doucement:

« Est-ce légal à votre avis? » « Mon Dieu », répondit Gilbert, « il n'y a rien d'illicite là-dedans. On ne viole pas la loi ».

Citons une dernière perle teintée de philosophie de notre capitaine de police. Au conseiller qui lui demandait si, à son avis, il n'était pas normal que le public perde confiance dans un officier ayant accumulé de telles richesses, il répondit tristement:

« C'est là un des travers du genre humain. Il faut toujours que les gens pensent du mal de leur voisin. Surtout si c'est un policier! »

Deux semaines plus tard, d'ailleurs, les électeurs du County de Cook lui firent bien voir leur opinion en refusant de l'élire Shériff.

Notons encore celle-ci: Gilbert nous déclara qu'il avait fait sa campagne électorale dans sa Cadillac pour que les électeurs ne puissent pas dire qu'il se servait de la voiture du County!

A Chicago, comme partout, nous rencontrâmes bien des phénomènes

troublants. Je pense surtout à l'active participation, allant jusqu'à la subvention pure et simple, des gangsters aux affaires de certains avoués, comptables et conseillers fiscaux. Comme le fit un jour remarquer ce remarquable juriste, le juge Samuel Leibowitz, « il y a des avocats au criminel et des avocats criminels ». Car défendre un client honnêtement en veillant à ce qu'il bénéficie des lois et de la Constitution est une chose, se mettre à la solde d'un gang et lui servir de bras droit en est une autre. Dans ce domaine nous fimes des découvertes troublantes, si troublantes que nous décidâmes d'alerter le Conseil de l'Ordre et de lui demander de reviser ses statuts, ou de veiller à ce qu'ils soient appliqués plus strictement. De plus, il nous a paru utile de préconiser, à l'échelle fédérale, des règles plus sévères pour les fonctions des tribunaux fédéraux et les cours de justice des Etats-Unis.

Une des histoires les plus fascinantes soulevées par le Comité à Chicago fut l'examen des étranges circonstances qui aboutirent à la mise en liberté sur parole de trois gangsters du syndicat Capone. Ces trois hommes, Paul Ricca, Louis Campagna et Charles Gioe, dit Nez de cerise, étaient enfermés au pénitencier de Leavenworth. Ricca, le plus important, fut la figure centrale de cet épisode.

Nos trois personnages purgeaient une peine de dix ans de prison pour avoir essayé d'extorquer une somme de un million de dollars à l'industrie du film en menaçant celle-ci d'une grève syndicale. En effet le syndicat du film était noyauté par les gangsters. Au cours de ce procès apparurent deux

## CE SONT DES JEUNES GENS BIEN SAGES ILS NE REGARDENT PAS LES JOLIES FILLES



Anne-Marie a eu beau jouer de son plus beau sourire, rien n'y fit. Ils sont restés de marbre. Et la jolie jeune fille a tôt compris qu'elle était à Londres où les beaux soldats de la Reine n'ont un coeur qu'après les heures de faction.



figures notoires : George Brown, président du Syndicat International des Machinistes, et le fameux Willie Bioff.

Lorsque Ricca, Campagna et Gioe furent en prison, on ne recula devant rien pour les en faire sortir. Ils avaient à peine accompli un tiers de leur peine, que tous ces efforts furent couronnés de succès. (Dans son rapport au Sénat, le Comité fit remarquer : « Les trois bandits ont été relâchés après avoir subi l'emprisonnement minimum prévu par la loi, alors qu'ils étaient notoirement des gangsters dangereux. Un membre éminent du barreau du Missouri a présenté leur demande au Comité des mises en liberté qui l'a accordée contre les avis du procureur et du juge qui avaient présidé le procès. Notre Comité est convaincu que cette mesure de clémence à l'égard des trois individus dangereux constitue un abus flagrant »).

Mais, à l'époque où Ricca et Campagna allèrent en prison, ils avaient aussi des difficultés avec le fisc qui leur réclamait respectivement 370,583 dollars pour Campagna et 141,631 dollars pour Ricca. Pour être libérés, il leur fallait au préalable passer à la caisse. C'est alors qu'intervint la bande. Il s'ensuivit une série de démarches d'abord pour obtenir du fisc un règlement à l'amiable, ensuite pour trouver l'argent. Cette croisade fut dans le plus pur style des romans à quatre sous.

L'avocat appelé pour obtenir la transaction fut Eugène Bernstein. Celui-ci avait appartenu à l'administration des contributions directes quelques années auparavant. Puis il s'était inscrit au barreau et s'était spécialisé dans les questions fiscales. Avec les années il avait acquis une étrange clientèle, véritable Gotha du syndicat Capone : Guzik, Accardo, Humphreys, Ralph Capone, le Syndicat R. et H. et beaucoup d'autres. Bernstein n'avait jamais travaillé pour Ricca ni pour Campagna, mais un jour il vit apparaître les épouses de ces messieurs qui lui demandèrent de prendre les choses en main de façon à faire sortir leurs maris de prison. Pourquoi elles l'avaient choisi, lui, personnellement ? Bernstein prétendit l'ignorer. Peut-être était-ce parce qu'il s'était occupé d'affaires similaires ? « mais, vous savez, petit à petit, on se crée fatalement une réputation !... »

L'homme de loi se rendit donc au pénitencier d'Atlanta pour voir ses nouveaux clients, mais ceux-ci gardèrent bouche cousue. Bernstein alla donc voir Mme Campagna et lui dit que si on ne l'aidait pas, il laisserait tomber. Second voyage à Atlanta. Avec l'aide de Mme Campagna l'avocat essaie d'en apprendre assez pour pouvoir aller trouver le fisc. Une fois de plus les gangsters ne veulent ou ne peuvent lui donner les éléments dont il a besoin. Bernstein, de nouveau, menace de se retirer.

C'est alors qu'apparaît Tony Accardo.

« Il entra tout simplement dans mon bureau et déclara qu'il était prêt à me donner un coup de main ».

Le conseiller Halley posa alors la question :

« Qui vous avait annoncé la visite d'Accardo ? »

Bernstein. — Personne...

Halley. — C'est bizarre, je n'arrive pas à me représenter la scène... En somme, voilà un gangster notoire qui entre chez vous et dit : Me voici ! Et vous acceptez sans prendre le moindre renseignement ?

Bernstein. — Monsieur, je n'ai jamais pensé que M. Accardo fut un gangster notoire, ni à l'époque, ni maintenant d'ailleurs ».

Commencent alors maintes visites d'Accardo et de Bernstein au pénitencier de Leavenworth où viennent

d'être transférés Ricca et Campagna. De nouvelles conférences ont lieu, patronnées par Accardo. Selon Bernstein, il y eut en tout une douzaine de voyages.

Question. — (Conseiller Robinson) De quoi parliez-vous pendant le trajet ?

Bernstein. — De rien, Monsieur.

Question. — Vous ne disiez rien, vraiment ?

Réponse. — Non, M. Accardo lisait et moi aussi. Des feuilles d'impôt, généralement...



Si notre mode masculine se laisse influencer par celle de Londres, voici, messieurs, ce que vous porterez d'ici peu. C'est la toute dernière conception de ce que doit être le citoyen distingué. La veste et le veston sont faits de tweed Shetland noir de la plus belle qualité tandis que le pantalon est fait de laine Saxony.

A Leavenworth, Bernstein signait le registre des visites. Il « suppose » qu'Accardo devait le signer aussi. On apprit plus tard que le gangster signait d'un nom d'emprunt, prétendant s'appeler John Bulger, avocat à Chicago et ex-président de l'Union Italo-Américaine et avoir été consulté par les épouses des deux prisonniers. A l'issue de notre enquête, Accardo et Bernstein furent tous les deux traduits devant un tribunal pour tentative de tromperie à l'égard d'un service public, mais furent acquittés.

La présence d'Accardo facilita les rapports entre Bernstein et ses clients méfiants, si bien qu'à l'aide des renseignements enfin obtenus, Bernstein réussit à obtenir une transaction avec le fisc. Campagna devrait payer 90,371 dollars et Ricca 36,146, ce qui, avec les intérêts accumulés, portait le total global à 190,000 dollars. Soit, en fin de compte, une diminution de 320,000 dollars sur la somme réclamée à l'origine.

Il ne restait plus qu'à trouver la somme.

Bernstein retourna au pénitencier pour en parler à ses clients. Il avait obtenu un délai de trente ou de soixante jours (il ne s'en souvenait plus exactement). Mais, presque aussitôt, des étrangers se présentèrent à son bureau et y déposèrent des paquets de billets, généralement enveloppés dans du papier journal, contenant des sommes variant entre 10,000 et 20,000 dollars. Lorsque le premier paquet fut ainsi déposé, Bernstein prétend avoir été complètement ébahi, ce qui parut au Comité un chef-d'oeuvre de so-

briété dans l'expression. Il téléphona aussitôt à la femme d'un des prisonniers qui déclara que « c'était très bien comme ça, qu'elle était au courant... »

La procession des étrangers porteurs de paquets continua ainsi jusqu'à ce que la somme totale fût rassemblée.

Question. — (Halley). — Rassemblée par qui ?

Réponse. — Ils arrivaient et demandaient : Mr. Bernstein ? Je répondais : Oui. Ils disaient : J'appagne ceci pour les impôts de M. Campagna. D'autres disaient : pour les impôts de M. De Lucia (Ricca)...

Q. — Et vous ne leur demandiez pas leur nom ?

R. — Non, cela m'était égal.

Q. — Et au fur et à mesure qu'arrivait l'argent vous faisiez le total, n'est-ce pas ?

Q. — Disiez-vous à quelqu'un où vous en étiez ?

R. — Non, certainement pas.

Q. — Donc, selon toute évidence, quelqu'un additionnait et savait quand il fallait s'arrêter.

R. — Evidemment.

« Tout cela était bien étrange, presque déconcertant », déclara Bernstein. « Quelquefois, ils laissaient le paquet à ma secrétaire ».

« Vous êtes vraiment un homme prévoyant », s'écria alors Halley. « Etes-vous bien sûr que vous ne vous bouchiez pas volontairement les yeux en prévision de nos questions ? »

Réponse. — C'est votre opinion, mais vous n'avez pas le droit de faire ainsi injure à mon intelligence », riposta vivement l'avocat. (A propos de cette affaire, le rapport du Comité mentionne le fait qu'un avocat susceptible d'éclairer la justice est manifestement de connivance avec les gangsters, ce qui rend l'affaire encore plus choquante).

Quand tout fut réglé, Bernstein se rendit au pénitencier pour faire sortir ses clients et les ramener chez eux. Les choses s'arrangèrent d'une manière bien agréable comme lors de tous leurs voyages. C'était en effet Tony Gizzo, chef présumé de la Mafia, qui allait les chercher en voiture à l'aéroport de Kansas City et les conduisit à la prison. Il retenait également les places d'avion et de confortables appartements dans les hôtels.

Questions. — Quelles relations y avait-il entre Gizzo et vos clients ? Pour quelle raison était-on si aimable avec vous ?

Bernstein. — Je l'ignore, c'est Accardo qui se chargeait de tout.

Le Comité en conclut évidemment que là aussi jouait la solidarité entre bandes appartenant au Syndicat.

Ces divers interrogatoires de Bernstein furent l'occasion pour le Comité d'entendre un certain nombre de points de vue intéressants. Halley lui demanda un jour, par exemple, pourquoi il s'était récrié quand on avait qualifié Accardo de gangster.

Bernstein. — Le mot gangster a pour moi un sens différent de celui qu'il a pour la plupart des gens. Un gangster est un individu qui obtient de l'argent en employant les moyens de contrainte physique. Le gangstérisme est positivement une forme de violence.

Halley. — Un gangster est celui qui appartient à un gang.

Bernstein. — Dans ce cas vous et moi sommes des gangsters.

Halley. — Et j'appartiens à quel gang, dans ce cas ?

Bernstein. — Nous appartenons à la race humaine, un parti politique. Cela aussi est une forme de gang.

Plus tard le conseiller était en train de sonder Bernstein sur la fâcheuse habitude qu'ont les gangsters de laisser dans le vague la provenance de leurs revenus.

« Je n'ai aucune raison de croire qu'ils me mentent », protesta Berns-

tein, « ou qu'ils font de fausses déclarations, spécialement lorsque lesdites déclarations ont été examinées et jugées correctes ».

Question. — Cependant, un de vos clients, Guzik, a été condamné et envoyé au pénitencier pour fausse déclaration.

« Soit, mais c'était plus tard, avant qu'ils (sic) aient appris leur leçon. En tous cas, ces hommes ont accompli leur peine et ils essaient maintenant de marcher droit ».

Bernstein eut aussi l'occasion de présenter une véhémement défense de Murray Humphreys, dit le Chameau, qui fut soi-disant « forcé » d'abandonner un honnête commerce de blanchisserie, à cause de ses activités politiques.

Halley. — Qu'appellez-vous activités politiques ?

Bernstein. — Je veux dire que ces hommes ont essayé de faire un travail honnête et qu'on ne le leur a pas permis.

Halley. — Et pourquoi ?

Bernstein. — Parce que les journaux et les gens ne cessent de les harceler.

Halley. — Est-ce pour cela que Guzik et Accardo ont été contraints de reprendre leur racket ?

Bernstein. — Je l'ignore, Monsieur, je ne sais pas de quel racket il s'agit.

En ce qui concerne les déclarations d'impôts, cet avocat expérimenté nous donna un échantillon de ses procédés. Comme nous n'arrivions pas à comprendre le « modus operandi » des gangsters, il nous expliqua : « Ces gens-là ne vous disent rien. Ils se contentent de vous indiquer : voici les faits que je connais. C'est moi qui, ensuite, prépare leur déclaration avec les éléments qu'ils me donnent. Mais ils conservent la pleine responsabilité de leurs déclarations... »

Halley. — N'avez-vous pas par nature tendance à fermer les yeux ?

Bernstein. — Non, Monsieur. Si je sens qu'un client est disposé à me donner des renseignements, libre à lui.

Toutes ces réponses jetèrent une lumière singulière sur la nature vraie des déclarations remplies par les gangsters. Elles fortifièrent ma détermination d'introduire une proposition de loi en vue de modifier les règlements du fisc, car il est inadmissible que les bandits escroquent tous les ans des millions de dollars au Gouvernement.

Nous nous heurtâmes également à un mur lorsque nous tentâmes de faire dire à Campagna, Ricca ou Tony Accardo d'où provenaient les fameux 190,000 dollars.

« Eh bien, à vrai dire, je ne serais pas fâché moi non plus de le savoir », répondit effrontément Ricca. Je lui fis alors remarquer qu'il avait juré de dire la vérité, sur quoi il s'écria : « Oh ! mais, je dis la vérité ». « Votre histoire est tout de même un peu grosse », fit le sénateur Hunt. Ricca répondit alors que la publicité faite autour de ces donations anonymes avait sans doute fait peur aux donateurs qui avaient estimé préférable de perdre l'argent plutôt que d'avoir leur nom dans les journaux « et tout ce qui s'ensuit... Mais, ajouta-t-il, un jour ils s'amèneront et je rembourserai ». Campagna non plus n'eut pas l'idée de demander à Bernstein comment les choses s'étaient passées. « Ça peut vous paraître fantastique, dit-il, et pourtant, c'est vrai ! »

Cependant Campagna nous livra d'intéressants renseignements sur lui-même.

Campagna, qui utilisa aussi le nom de Carmini et bien d'autres, débuta comme garde de camions de whisky et de bière pour le compte d'Al Capone. Il venait de Brooklyn d'où son surnom de Petit New-York. Il ramassa une fortune en exerçant le métier

de book dans divers tripots de Cicero (Faubourg de Chicago). A l'heure actuelle il possède une ferme de 950 acres, près de Fowler dans l'Indiana, qu'il paya environ 122,500 dollars. Le Comité le prit d'ailleurs en flagrant délit de mensonge à propos d'une somme qu'il aurait cachée dans la cave de son habitation. Il prétendit d'abord qu'il s'agissait de la cave « d'un type » et finit par avouer que le type était lui. Le butin se montait d'abord à 30,000 dollars, mais il reconnut ensuite « qu'il se pourrait bien » que ce fût 75,000. Ces contradictions au cours d'un témoignage donné sous la foi du serment nous permirent de l'envoyer devant le District Attorney Fédéral.

Nous avons appris par la Commission du Crime de Chicago que Ricca était connu en Italie sous le nom de Maglio, mais le gangster prétendit que son vrai nom était De Lucia. Il utilisait d'ailleurs tant de pseudonymes qu'il n'en gardait jamais souvenir. « Partout où je vais, je donne le premier nom qui me passe par la tête... c'est une habitude », explique-t-il.

Cet homme aux noms si nombreux, finit par reconnaître, sous un vrai bombardement de questions, que sa fortune lui venait du jeu. Lorsqu'il fut envoyé au pénitencier, à la fin de 1943, il avait amassé 300,000 dollars en argent liquide, gagnés au jeu, surtout sur les champs de courses. Il gardait une grande partie de cet argent caché aux alentours de sa maison. Il avait également un coffre en banque qui contenait parfois jusqu'à 100,000 dollars. Sa principale activité consistait à prendre les paris des gros joueurs qui ne voulaient pas donner leur mise aux guichets du pari mutuel pour ne pas faire baisser sensiblement la cote.

« Si, par exemple, il voulait jouer 10,000 dollars sur tel cheval », expliqua Ricca, « eh bien en les mettant au totalisateur, la cote, naturellement, aurait dégingolé, alors je gardais le pari... si je pensais que ça pouvait aller ».

Robinson. — Et qui vous donnait des paris ?

Ricca. — Des tas de gens. Je ne me rappelle plus. Il y a longtemps de ça.

Question. — Vous ne vous souvenez d'aucun ?

Réponse. — Al Capone était un d'eux... Al était gros joueur. Il jouait jusqu'à 10,000 dollars dans la même course... mais il en donnait un peu à chacun. Quelquefois j'en avais un bout, quelquefois pas.

Q. — Combien d'argent vous passait-il entre les mains en l'espace d'un an ?

R. — Pff ! J'en sais rien. Ça devait bien faire dans les 100,000 dollars ou quelque chose comme ça...

Ricca est aujourd'hui un homme d'une richesse considérable. Il est propriétaire d'une maison à River Forest, dans l'Illinois, d'une somptueuse résidence à Long Beach (Indiana) avec piscine et tennis, d'une ferme de 1,100 acres dans le Kendall County (Illinois) qui lui a coûté 230,000 dollars. A ces valeurs il convient d'ajouter un portefeuille d'actions et 300,000 dollars d'argent liquide.

Le Comité était en droit de se demander alors pourquoi Ricca, par exemple, emprunta 80,000 dollars à un certain Hugo Bennett, ex-Benvenuti, employé au Miami Beach Kennel Club et au National Jockey Club à Cicero et dont les appointements sont de 22,500 dollars par an.

Auparavant, essayons d'éclairer un peu la situation réelle des courses de chevaux et de lévriers de Chicago et de Miami.

Le président du National Jockey Club et du Miami Beach Kennel Club est William Johnson, qui, en 1948, fut le promoteur d'une subvention de 100,000 dollars destinée à soutenir la candidature de Fuller Warren aux élec-

tions de gouverneur. (Nous eûmes l'occasion de faire le tour de cette histoire au cours des audiences de Floride). Le secrétaire trésorier était John Patton, célèbre comme pseudo-maire de Burnham, faubourg de Chicago que Peterson décrit comme un centre de « vice, du jeu et de la débâche ».

La question était de savoir si les champs de courses étaient toujours sous l'emprise du syndicat Capone. Il y eut à ce sujet de violentes discussions entre Halley et Johnson. L'affirmation de Peterson est formelle : « A la grande époque de Al Capone, son syndicat contrôlait tous les champs de courses de lévriers du pays, y compris ceux de Floride. Au sein du syndicat, le roi des courses de lévriers était Edward O'Hare... » Or, en novembre 1939, O'Hare était abattu en sortant d'une conférence avec Johnson et Patton, épisode parmi tant d'autres de ce que Peterson appelle « la guerre des gangs ».

Halley harcela donc Johnson de questions :

Question. — Ne savez-vous donc pas que tous les journaux de l'époque ont dit que O'Hare dirigeait non seulement le Sportsman's Park, mais aussi le Hawthorne Kennel Club pour Guzik, Nitti et Al Capone ?

Réponse. — Non, Monsieur.

Q. — Les journaux n'ont-ils pas répété qu'Al Capone l'avait dit à la police ?

R. — Pas que je sache. Je ne l'ai jamais vu.

Q. — N'était-ce pas su de tout le monde, à Chicago ?

R. — Non, pas tout le monde... pas plus que dans les journaux, jusqu'en 1939, lorsque M. O'Hare fut tué.

Q. — Je peux vous montrer des articles, découpés dans les journaux qui remontent à 1930.

En tous cas, lorsque Ricca sortit de prison et voulut trouver 80,000 dollars dans le but, dit-il, d'apporter certaines améliorations à sa ferme, il s'adressa à son vieil ami Bennett. Celui-ci, fort obligeamment, les lui avança en deux tranches de 40,000, la première en 1948, la seconde en 1950. Son patron Johnson lui en prêta 20,000. Un concessionnaire 15,000. Il possédait les 5,000 autres. Les clauses prévoyant le taux d'intérêt et les garanties de ce prêt restèrent dans la vague. Sur les premiers 40,000, Bennett déclare qu'ils avaient un arrangement oral selon lequel Ricca ne paierait aucun intérêt pendant les cinq premières années, mais qu'à l'expiration de ce terme ou bien il paierait la somme intégralement, ou bien il verserait un intérêt de 4% avec effet rétroactif.

Bennett affirma de plus qu'il avait consenti ce prêt peu orthodoxe par amitié pour Ricca et rien de plus. Jusqu'à présent, reconnut-il, Ricca n'avait rien remboursé.

Autre coïncidence bizarre : lorsqu'en 1950, Ricca vint chercher la deuxième tranche de 40,000 dollars, Bennett qui n'a pas de gros moyens avait justement la somme sous la main. Comment l'avait-il eue ? Eh bien ! à la faveur d'une petite opération récente sur des terrains. On venait justement de vendre le terrain sur lequel était situé le Club de la société et le marché rapporta aux actionnaires environ 750,000 dollars. La part de Bennett fut d'environ 28,000 dollars, ce qui ajouté à son investissement d'origine faisait 40,000 dollars.

Question (Halley). — C'est donc une sorte de coïncidence arithmétique ?

Réponse (Bennett). — Exactement. Bennett prit bien soin d'établir aussi que ni Johnson ni le concessionnaire n'avaient su que la somme qu'il leur empruntait était destinée à Ricca. Le Comité rappela Johnson pour lui poser

la question. Bennett, répondit celui-ci, lui avait dit simplement qu'il voulait « entrer dans les affaires ». « Je lui ai dit : Tu sais ce que tu fais ? et il m'a répondu : Oui, alors j'ai dit : Très bien et je les lui ai donnés » (également sans intérêts, selon Bennett).

Ce n'est qu'à la fin de l'interrogatoire que Halley posa brutalement la question à Bennett :

**DANS LE PROCHAIN NUMERO :**

**Pouce Gras, exécuter des hautes oeuvres**

« Pourquoi Ricca vous faisait-il chanter ? Car enfin voilà un monsieur qui possède des valeurs, deux maisons, une ferme, de l'argent, tandis que vous étiez obligé d'emprunter. Et vous ne lui avez même pas dit : « Ecoute, si je te prête cet argent, je serai obligé de l'emprunter ? » A quoi Bennett répliqua : « Je sais bien, mais qu'est-ce que vous voulez, c'est mon orgueil stupide, je ne lui ai rien dit ».

Toutes ces transactions compliquées — les mystérieuses sommes versées pour payer les impôts de Ricca et Campagna, alors que ceux-ci possé-

daient des sommes cachées et inemployées, l'argent prêté par Bennett qui nous ramène aux champs de courses de Johnson, lequel prétend n'avoir aucun lien avec le syndicat Capone, tout cela formait un tableau que le Comité considéra avec le plus grand scepticisme.

D'autres traits de la vie de Ricca provoquèrent notre curiosité. Par exemple, lors du mariage de sa fille, en

janvier 1948, il donna une réception dans un des grands hôtels de Chicago. Elle lui coûta plus de 15,000 dollars qu'il régla en billets de 100 dollars. Or, dans le rapport des comptes qu'il fournit lors de l'examen de sa demande en liberté provisoire, cette dépense ne figure pas...

A l'issue de notre enquête, le Gouvernement commença les formalités pour faire révoquer les mises en liberté de ces trois hommes : Ricca, Campagna et Gioe. Le cas allait venir devant la Cour Suprême au moment où ceci fut écrit.

**LES GRANDS MOTS CROISÉS**

**Dans son prochain numéro, Le Samedi inaugurer une nouvelle série de mots croisés GEANTS susceptibles d'accroître le plaisir des amateurs de ce jeu. Habilement conçus, nos mots croisés vous apporteront de longs moments de détente et d'agrément.**

**COUPON D'ABONNEMENT**

**Le Samedi**

IMPORTANT : — Marquer d'une croix  s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....  
Adresse.....  
Ville..... Province.....

CANADA	
1 an .....	\$3.50
6 mois .....	2.00
ETATS-UNIS	
1 an .....	\$5.00
6 mois .....	2.50

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE**

975-985 rue de Bullion  
MONTREAL 18, P.Q.

Le feuilleton du Samedi

## L'ANGE CONSOLATEUR

par H.-L. Magog

No 8

Le gamin attendit encore quelques instants pour laisser à celui qu'il épiait le temps d'arriver au bas de l'escalier et d'ouvrir la porte du caveau. Puis il sortit de la cachette et courut à la porte de la cave.

S'étant assuré prudemment que l'homme masqué n'était plus dans le couloir, il descendit à son tour et se glissa jusqu'à la porte du cachot.

L'homme masqué l'avait laissée entrebâillée: le gamin en profita pour lâcher dans la cave, successivement, quelques-unes des chauves-souris qu'il avait capturées.

L'effet avait été celui qu'il escomptait, si bien que, tandis que l'homme masqué, affolé, se débattait contre les bestioles détestées et renversait sa lampe, l'Écureuil parvenait à se glisser dans le caveau et à se faire enfermer par l'homme masqué avec ceux qu'il venait délivrer.

Naturellement, il ne perdit pas son temps. Il se doutait bien qu'après avoir cédé à son premier mouvement, l'homme masqué surmonterait son effroi maladif et rentrerait dans le caveau pour achever ce qu'il y était venu faire.

Aussi, sans vaines paroles, le gamin s'empressa-t-il de couper avec le couteau dont il s'était muni, les liens de Bout-de-Ciné et de Liliane.

— Merci, petit! lui dit tout bas le gosse. Tu t'es conduit comme un homme. Et si nous sortons d'ici, ce sera grâce à toi!

Cependant, dans le couloir de la cave, l'homme masqué frottait toujours ses allumettes. Il finit par s'éloigner à tâtons; on l'entendit remonter l'escalier.

— Il s'en va, murmura l'Écureuil.  
— Il reviendra, répondit Bout-de-Ciné avec assurance.

— Pas sûr! riposta le gamin.  
Et il expliqua au gosse l'insurmontable répulsion qui lui avait suggéré le stratagème dont il venait d'user.

— Tout de même, conclut-il, je ne pensais qu'il fermerait la porte en se sauvant. S'il n'a pas le courage de rentrer, qui est-ce qui nous ouvrira?

La question était embarrassante; avant d'y répondre, Bout-de-Ciné chercha à tâtons la lampe qu'avait renversée et abandonnée l'homme masqué.

— As-tu des allumettes? demanda-t-il en la ramassant.

— Non, mais j'ai un briquet.

— Donne.  
La lampe fut rallumée et tous trois allèrent examiner la porte et la serrure.

— Je vous l'avais bien dit, soupira Liliane: il n'y a rien à tenter contre ce panneau de fer; nous nous y briserions les doigts.

Bout-de-Ciné hocha la tête; il commençait à être de cet avis.

— Il n'y a décidément qu'à attendre,

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Depuis la mort de sa mère, Liliane Morestac jolie blonde de dix-huit ans, avait été placée en pension à Toulouse par son père, Pierre Morestac, savant chimiste, taciturne et bourru, doté en plus d'une réputation de sauvagerie. Ils sont les châtelains de « Castelgris ».*

*Sernin Hourtouse, étudiant en médecine, est amoureux de Liliane et songe à demander sa main à son père. Ce dernier s'oppose à cette union. Il déteste ce garçon et sa famille qui s'avisent de venir lui prendre sa fille.*

*Le mariage de Liliane est une catastrophe et un effondrement pour Pierre Morestac qui a géré la fortune de sa fille et dont il est aussi le tuteur et, comme tel, considèrerait cette fortune comme sienne, en avait usé en conséquence selon sa fantaisie.*

*L'heure de rendre des comptes est arrivée. Sa fille étant mineure, le père peut refuser son consentement. Pour échapper à toute explication, Pierre Morestac décide de quitter les lieux et emporte avec lui les valeurs composant la fortune de sa fille.*

*Le lendemain, Liliane en pénétrant dans la bibliothèque trouve une enveloppe sur une table placée bien en évidence lui annonçant le départ de son père pour l'étranger où d'importants travaux l'appellent, avec promesse de revenir une fois son but atteint.*

*Liliane fait maintenant partie d'une troupe d'artistes de cinéma afin d'oublier et devient première vedette sous le pseudonyme de Lily Merveille.*

*Nous retrouvons Pierre Morestac sous un nom d'emprunt installé dans un studio du quartier de la Dalbade mis à sa disposition par une intrigante du nom de Suavita Mirafiore pour fabriquer du platine. Tous les plans de cette aventurière cependant n'obtiennent pas les résultats qu'elle en attendait.*

*Après une série d'événements aussi dangereux que périlleux, le père et la fille se retrouvent. Sernin Hourtouse n'étant pas étranger à toutes ces aventures peut enfin considérer Liliane Morestac comme sa future femme car son père ne s'objecte plus à leur mariage puisque c'est à ce fiancé qu'il doit d'avoir recouvré la vue qu'il croyait à jamais perdue lors d'une explosion de laboratoire.*

reconnut-il. Notre geôlier finira bien par surmonter son effroi et par venir nous revoir, ne serait-ce que pour nous apporter la pitance. Car j'imagine qu'il n'a pas l'intention de nous laisser mourir de faim?

— Qui sait? murmura malgré elle Liliane. Ce serait une façon de se débarrasser de nous. Après tout, tout le monde ignore notre présence dans cette cave et elle pourrait parfaitement nous servir de tombeau.

— D'accord, répondit Bout-de-Ciné. Mais on s'inquiéterait tout au moins de la disparition du jeune « l'Écureuil ».

— Ne pourrait-on supposer qu'il s'est noyé dans le fleuve?

Ces hypothèses étaient trop admissibles pour que Bout-de-Ciné pût songer à les contredire formellement; mais comme elles n'étaient pas moins démoralisantes, il préféra en détourner son esprit.

— Attendez! répéta-t-il brusquement. Nous n'avons encore aucun motif de désespérer.

Ils éteignirent la lampe et se rassirent, prêtant l'oreille, mais évitant de se communiquer leur anxiété, qui allait croissant à mesure que les heures s'écoulaient sans que l'homme donnât signe de vie.

L'Écureuil n'était pas trop rassuré. Néanmoins, le brave petit gars ne regrettait pas ce qu'il avait fait. Bout-de-Ciné avait su conquérir sa sympathie. Il avait l'oreille fine et fut le premier à percevoir un bruit léger venant du dehors.

— Le v'là! Il revient, chuchota-t-il vivement, en allant se blottir dans l'angle de la porte.

Sans faire de bruit, Bout-de-Ciné et Liliane s'empressèrent de s'allonger sur le sol, dans la position où les avait laissés l'homme masqué.

Lentement, prudemment, la porte s'entrouvrit...

## XII — Erreur n'est pas compte

APRÈS son crime, Carlo Misère s'était bien gardé de sortir par la porte du studio. Il la savait gardée.

Mais dans un coin suffisamment protégé contre les regards par un entassement de décors, il avait remarqué une lucarne assez large pour lui permettre le passage.

L'escalader fut un jeu pour lui. Il était mince et conservait une aptitude suffisante pour les exercices de gymnastique. S'agrippant des deux mains au rebord extérieur de la lucarne, il se suspendit le long du mur et se laissa tomber.

— Ben! mon pote. t'en as une façon de prendre la porte! remarqua une voix railleuse.

Contracté, comme tous ceux qui n'ont pas la conscience tranquille et que tenaille la peur d'être pris, Carlo Misère se retourna, prêt à faire un mauvais parti au passant malencontreux qui se trouvait sur son chemin.

Il se trouvait sur la route qui longeait les bâtiments — studios et services divers — de la « fabrique d'ima-

ges ». En face de lui, les deux mains dans ses poches et le mégot séchant au bord de la lèvre inférieure, se tenait, planté au bord de la route, l'apache qu'il avait vu expulser et qui s'était présenté à lui sous l'ineffable nom de Nénesse de Paname!

Il le reconnut au moment même où l'autre le reconnaissait.

— Nom d'une pipe! jura Nénesse, mais c'est mon type de tantôt, celui qui m'a promis un verre et m'a posé un lapin, à telle enseigne que j'ai dû casquer pour les « consommés » que j'avais ingurgitées. Comme ça se trouve!... Dis donc, vieux, pas besoin de te demander si t'as réussi ta combine! La façon dont tu quittes le « grenier » m'en dit long. Et tu prétendais t'intéresser à une certaine môme Lily Merveille! Tu voulais la voir tourner. Tu en as une santé! Mais, j'ai dans l'idée que tu venais sous ce prétexte-là pour un « bisness » pas ordinaire et que tu ne dois pas t'en aller les poches vides. Alors, tu le paie, ce verre... avec les intérêts?

— Bien sûr que je le paie! répliqua Carlo, fort ennuyé de la rencontre.

S'il avait eu affaire à un autre genre d'individu, il n'aurait probablement pas reculé devant un second crime pour supprimer un témoin fameusement compromettant. Mais Nénesse n'était pas le monsieur sur lequel on peut se ruer. Il était costaud, Nénesse. Et il était probablement de la partie. Carlo n'était rien moins que sûr d'avoir l'avantage.

— Si je t'ai fait une impolitesse, ce n'est vraiment pas de ma faute, reprit-il. Mais je reconnais volontiers que je te dois des excuses et une réparation. Allons boire. On s'expliquera amicalement, le verre en main... Mais si ça ne te fait rien, ne restons pas par ici. Les « bistros » n'y sont pas assez confortables.

— Et ça sent mauvais pour toi? ricana Nénesse. Je connais ça, vieux frangin. Allons où tu voudras. Je t'emboîte le pas. Tu commandes... et tu paies.

— Comme de juste!  
Ils se mirent en marche côte à côte, s'éloignant des bâtiments et des cabarets qui s'étaient ouverts autour de l'usine. Un peu plus loin, c'était la campagne et une solitude qui déplut à l'apache.

— Tout de même, grogna-t-il, tu n'as pas l'intention de nous faire rentrer à pattes jusqu'à Toulouse? Ce n'est pas tout près, tu sais!

— Je sais, soupira mélancoliquement Carlo.

Les studios, en effet, étaient situés à bonne distance des faubourgs et cela représentait des kilomètres à parcourir.

— J'ai les pieds en dentelle, déclara Nénesse en se laissant tomber au bord du fossé. C'est te dire que je ne marche pas. Trouve-nous un moyen de locomotion et je suis ton homme.

— Il n'y a qu'à attendre qu'il passe un taxi, répliqua l'ancien bohème. Ce

[ Lire la suite page 47 ]

[ Suite de la page 18 ]

vers François dont la personne, tout d'un coup, lui parut fort distrayante.

— Ami de toujours, c'est très touchant. Je suis enchanté, docteur, de faire la connaissance d'un si grand ami de Sibylle. Il est même extraordinaire, en y réfléchissant bien, que ma cousine ne m'ait jamais parlé de vous. Elle sait combien je suis sensible à tout ce qui peut la toucher de près ou de loin. Oui, même dans un lointain passé, au temps de ma pauvre tante.

— Vous n'avez pas connu maman, intervint Sibylle, d'une voix dure. Absentez-vous de parler d'elle.

Cette fois, Evrard ne prit même pas la peine de se retourner. Il eut un petit rire contraint mais sûr de lui :

— Ma belle cousine se ressent des variations atmosphériques. Il y a de l'orage dans l'air. Ne devriez-vous pas docteur, si c'est à vous qu'appartient la 2CV décapotée qui se trouve devant la grille, mettre l'intérieur de votre voiture à l'abri d'une averse possible ? De très gros nuages s'amoncellent.

— Je vous remercie, dit François, galvanisé par les regards de la jeune fille derrière le dos de l'importun. Cette précaution n'a rien d'urgent.

— Dommage ! Une 2CV inondée... Au fait, cela vous regarde... Donc, Sibylle, vous m'avez caché l'existence du docteur Granel. Je suis surpris, ma chère, péniblement surpris. Je crois tout savoir de vous. Que les femmes aiment le mystère !

Il n'avait plus la même voix. Une menace s'insinuait entre les paroles légères. Il tournoya sur lui-même et fit face à la jeune fille. Celle-ci ploya imperceptiblement les épaules mais lui lança un tel regard que François craignit un éclat. On y devinait le mépris le plus écrasant en même temps qu'une sorte d'appréhension, une humiliante soumission. Fallait-il que ses griefs contre cet homme fussent puissants et sa haine sans remède pour que cette fille douce et calme se transformât à son contact en une esclave enchaînée ne rêvant que de révolte !...

Evrard Salvart allait peut-être dire quelque chose, mais il aperçut le carafon de porto. Il s'en versa sans demander l'avis de personne.

— Vous n'avez pas mis de verre pour moi, Sibylle ? Ce n'est pas gentil. Tant pis, je boirai dans le vôtre. C'est bien celui-ci, on y voit une toute petite trace de rouge. Je connaîtrai toutes vos pensées. Si seulement c'était vrai, ce serait amusant...

Il but une gorgée, alluma une cigarette anglaise, vida son verre, se servit de nouveau et reporta son regard sur François.

— Eh bien ! tout cela est parfait, déclara-t-il en réponse à quelque pensée non exprimée, à moins que, tout simplement, il n'approuvât la qualité du porto. Vous vous fixez dans cette vallée... Charmant pays, docteur. Seulement un peu désert pour qui vient de passer des années dans une ville. Paris ? Oui, naturellement. Eh bien ! pour un Parisien, même un Parisien d'adoption, pas la moindre ressource mondaine, ni littéraire, ni artistique. J'ajouterai : ni féminine. Je ne crois pas qu'il y ait une seule jeune fille à marier à moins de quatre lieues à la ronde... Mais vous êtes peut-être déjà marié, docteur ? Non ? Fiancé ? Même pas ?... Que je suis indiscret !...

François n'eut aucune velléité de protestation. Evrard Salvart le regardait fixement. François ne baissa pas les yeux mais ne répondit pas un mot. Il n'éprouvait pas le besoin de mettre ce malotru au courant de sa vie sentimentale. S'il n'avait pas fait de confidences à sa grande amie Sibylle, ce n'était pas pour fournir des explications à cet inquiétant personnage.

Incapable de regarder longuement

un autre homme dans les yeux, Evrard obliqua du côté de Me Vautier-Senonge. Celui-ci dissimulait mal son impatience.

— Excusez-moi, mon cher oncle. Je m'attardais à bavarder alors que de si importantes affaires réclament nos soins. J'ai apporté les dossiers. Vos conseils me sont si précieux !

Le vieillard n'attendait que cette invitation. Avec une aisance imprévue, il s'appuya aux deux bras de son fauteuil, se redressa, se leva et fit quelques pas dans la pièce, soutenu avec dévotion par son neveu. Ils se dirigèrent vers la porte-fenêtre qui menait au parc à La Folie. Le bureau de l'ancien notaire, François s'en souvenait fort bien.

Sibylle n'avait pas bougé. Elle n'avait pas un seul instant proposé à son père de l'aider à se mettre debout. Au contraire, elle semblait transformée en statue et rejetait la tête en arrière, pâle comme une morte.

Parvenu à la porte, Me Vautier-Senonge eut un scrupule de politesse :

— Excusez-moi, François, de vous fausser compagnie. Restez encore quelques instants avec ma fille, si vous n'êtes pas trop pressé. La vie de cette pauvre enfant n'est pas gaie. Adieu. Revenez parfois nous voir quand vous aurez une heure à perdre.

La phrase n'était guère engageante. Elle confirmait que François était admis au Saint-Buisson comme visiteur occasionnel mais que sa qualité de médecin n'entraînait pas en ligne de compte. En d'autres circonstances, il se fût certainement abstenu de revenir. Mais le sourire qui avait accompagné ces paroles était doux, humble, pitoyable. Et puis, il y avait Sibylle, son air de victime, sa pâleur, et son pur visage souffrant.

— Adieu, docteur, dit sèchement Evrard Salvart.

François ne répondit que par un signe de tête. L'antagonisme des deux hommes avait été si flagrant que la jeune fille, dès que la porte fût refermée, ne put s'empêcher de sourire. Ce sourire lui rendait toute sa jeunesse, toute sa grâce.

— Pas d'atomes crochus entre vous et lui, constata-t-elle. Le contraire m'eût étonnée. N'en doutez pas, il vous déteste. Il est furieux de nous laisser en tête-à-tête. Il rumine le coup de la 2CV qui n'a pas pris. Ce serait à mourir de rire si ce n'était pas aussi triste... Mais j'en ai trop dit, François. Ne me posez pas de questions, je vous en prie.

— J'allais tout de même en poser une. Où votre père puise-t-il la force de travailler encore ?

— Vous l'avez trouvé affreusement changé, n'est-ce pas ? Je l'ai vu tout de suite. Quand je suis entrée dans le salon, vous étiez comme pétrifié... Et pourtant, oui, il travaille. Tous les soirs, il s'enferme dans son bureau avec Evrard. Celui-ci vient le consulter au sujet des affaires de son cabinet. Ce n'est que naturel, dit mon père qui a payé de ses deniers cet établissement de contentieux. Pauvre papa, il garde encore le goût des paperasses et de la chicane. Il croit que nul ne peut se passer du secours de son expérience. En fait, il est heureux de revivre un peu chaque jour dans l'atmosphère qui a toujours été la sienne.

Elle avait parlé très vite, comme si elle récitait une leçon. Il la vit prête à changer de conversation aussi se hâta-t-il, en dépit de la prière de Sibylle, de poser une seconde question :

— Qui est exactement ce monsieur ? De qui est-il le parent ? Je ne l'avais jamais vu chez vous, autrefois. Aucune de vos cousines paternelles ou maternelles, ne portait le nom de Salvart.

— C'est un parent éloigné, et encore, par alliance : le beau-fils d'un cousin

germain de mon père. Sa famille, durant des années, a habité Saïgon. Il y travaillait vaguement dans une étude d'avoué. Il s'est attaché à la personne de papa. Lorsque celui-ci a appris la grave maladie de maman et décidé de revenir, Evrard l'a suivi comme un chien. Impossible, depuis, de s'en débarrasser.

— Votre père l'apprécie-t-il réellement ?

— C'est le genre de question auquel je ne puis répondre.

Brusquement, elle rougit et se reprit :

— Je ne devrais pas discuter les inclinations de mon père, ni les décisions qu'il prend et qui parfois me surprennent. Voyez-vous, une femme est une créature instinctive. Il lui arrive de pressentir des dangers avant même d'être en mesure de les nommer. François, je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Je ne peux souffrir cet homme. Je le déteste et le redoute autant que mon père l'apprécie. Permettez-moi de ne pas insister aujourd'hui. Vous avez déjà compris beaucoup de choses. Plus, sans doute, qu'il n'eût convenu.

— J'ai l'impression, murmura François, si votre simili-cousin jouit d'une certaine influence dans la maison, qu'il mettra tout en oeuvre pour m'empêcher d'y venir. Dites-moi bien sincèrement, Sibylle, si ma présence entre ces murs doit être désirable. Je serais désolé, non pas de porter ombrage à monsieur Evrard Salvart dont l'opinion m'indiffère, mais d'importuner votre père ou de vous créer des difficultés.

Sibylle eut un sursaut et se récria :

— N'allez pas penser une chose pareille alors que c'est moi qui vous prie, qui vous conjure d'imposer votre présence. L'atmosphère de cette maison a quelque chose d'empoisonné. On y respire un air lourd et contraint. On y vit sous une menace... Il me semble que vous avez le pouvoir de purifier cette atmosphère. Vous représentez la vie normale, la santé, peut-être même la sauvegarde... S'il vous reste un peu d'amitié pour moi, faites un effort, ne désertez pas une maison où jadis vous avez connu des jours heureux...

Sa voix n'était plus qu'un souffle. François maîtrisa l'élan qui le jetait vers ces bras tendus, cette bouche suppliante. Il fit taire la voix qui montait en lui : « Qui parle d'amitié ? Je vous ai aimée. Je vous ai aimée furieusement, Sibylle, de toute mon âme, de toutes mes forces. Comment resterais-je sourd à votre appel ? Je serai toujours prêt à vous secourir. Je n'ai rêvé que de cela quand j'étais l'adolescent maladroit qui eût baisé le bas de votre robe ou la trace de vos pas. Mais pourquoi faut-il que vous ayez besoin de moi maintenant, alors que j'ai réussi à vous oublier, alors que j'aime une autre femme, que je l'attends, qu'elle va être à moi... »

— Je reviendrai, Sibylle, dit-il, seulement, et ce ne sera pas un effort que de vous voir et de vous aider. Mais n'oubliez pas que, vous aussi, vous serez toujours la bienvenue à Montuzon si vous désirez me parler en dehors de toute présence. Et si, un jour, vous m'appellez, sachez que je vous serai dévoué jusqu'à l'extrême limite de mes forces, sans vous demander d'explication, sans essayer de percer le mystère que je sens autour de vous.

Ils se quittèrent sur une longue pression de mains. Comme François allait monter dans sa voiture, il vit, de l'autre côté de la grille, celle de l'antipathique cousin Evrard Salvart : une longue et miroitante voiture américaine. Vingt-cinq kilomètres dans cet engin, c'était l'affaire d'un quart d'heure. Beaucoup moins de temps qu'il n'en fallait pour aller du Palais-Royal à l'Opéra aux heures de pointe.

Maître Vautier-Senonge avait payé le cabinet de contentieux. Avait-il aussi

payé la voiture ? Et pourquoi ? En remerciement de quels services ?... Encore une question, sans doute, qu'il était prématuré de poser.

## VIII

François récapitulait mentalement les signes cliniques qu'il constatait sur la personne de Me Vautier-Senonge. Il y joignait d'autres indices et des éléments humains. Impossible d'interroger le malade, ni même Sibylle, ce qui eût tout simplifié. Il redoutait, trop curieux, d'être remis à sa place et prié de rester chez lui. Il fallait qu'il se souvint qu'il était reçu au Saint-Buisson en ami, non en médecin. Un ami de bonne compagnie ne demande pas de détails sur un équilibre sanguin, un fonctionnement digestif ou un nombre de pulsations.

Et, tout d'un coup, il eut une illumination.

— Quel imbécile je suis ! Quel novice ! Quel innocent !... Le tremblement des mains, le cerne bleuâtre sous les yeux, la parole embarrassée, les alternatives d'hébété et d'excitation, la désaffection d'un être qu'on aimait et qui passe à l'arrière-plan, au bénéfice de celui qui procure le rêve. Cet homme a vécu près de trente ans en Indochine. Ce qu'il buvait l'autre soir, c'était une décoction de thé vert, pour prévenir les nausées, avant d'aller se confiner dans cette Folie, dont, beaucoup plus qu'autrefois, je souhaiterais voir l'intérieur. Rideaux sombres, divans bas, lampes voilées, petites tables avec les plateaux rituels... J'aurais dû y penser dès le premier coup d'oeil. Il marche tout droit vers le gâtisme, le notaire Vautier-Senonge. Le gâtisme et la mort. Pauvre, pauvre Sibylle ! Je me demande si elle sait. Elle finira par m'en parler. On dirait, par instants, que son silence la tue. Pour elle, ce qui se passe est un déshonneur, la pire des tares. Elle avouerait n'importe quoi plutôt que cela. Je l'amènerai, tout doucement, à me faire ses confidences. Je lui dirai que j'en ai vu d'autres, dans les hôpitaux parisiens. Et c'est si vrai !...

Il n'eut pas besoin de se contraindre pour renouveler sa visite. Sibylle était si douce, si fière et si triste ! Il passait un instant au Saint-Buisson, chaque fois que sa tournée médicale lui donnait l'occasion de traverser Blusans. Les gens du pays lui souriaient comme s'ils étaient heureux de cette assiduité.

Ils se promenaient côte à côte dans le parc. Lorsqu'elle parlait des choses de la nature, des travaux saisonniers ou de la vie des autres, son visage s'anima et un sourire venait souvent l'illuminer. Cependant, l'expression naturelle de sa physionomie était devenue mélancolique. François la plaignait davantage à mesure qu'il connaissait mieux sa vie actuelle, qu'il donnait son véritable nom à son principal tourment et qu'il la regardait vivre.

Où était la Sibylle d'autrefois, insouciant, gâtée, promise à un avenir brillant, cette Sibylle qui conduisait allègrement le petit groupe des cousines et des amies ? Parties, envolées, toutes, même l'ardente Aline. Seule, Sibylle était restée, prisonnière comme une princesse qui a reçu le mauvais sort. Et, pour que rien ne manquât au sombre conte de fées, il y avait auprès d'elle le vieux roi et le méchant prince. Quel bienveillant enchanteur viendrait jamais rompre le charme ?...

— Non, je ne me suis pas mariée, disait-elle, mais je ne me pose pas à l'héroïne. Je ne savais pas, à vingt ans, que maman disparaîtrait si vite et que je resterais seule aux côtés de mon père. On m'a demandée en mariage. J'ai refusé. Maman me mettait en garde contre les sentiments tièdes et les mariages sans amour... Heureusement, je demeurais là, lorsque ce grand mal-

heur s'est abattu sur nous : la mort de maman, jeune encore. Je m'imaginai naïvement que des années paisibles, sinon tout à fait heureuses, pourraient se dérouler devant nous, mon père et moi. Je pensais qu'il s'attacherait sans réserve à une fille qu'il avait, en somme, peu connue, mais qui lui ouvrait tout son cœur. Nous aurions ensemble fait des voyages, des séjours à l'étranger. Je me jurais de n'épouser qu'un homme qui deviendrait pour lui un vrai fils... C'était trop demander, François. On demande toujours trop à la vie...

Il écoutait, hochait la tête, brûlait de dire ce qu'il savait, tremblait de constater Sibylle. En somme, elle ignorait peut-être. Ce qu'il y avait de plus certain était que, durant ces promenades, il oubliait aisément jusqu'à l'existence d'Yvette.

Il arriva plusieurs fois que François se trouvât précisément au Saint-Buisson à l'heure où Evrard Salvart entraînait son oncle dans le bureau. La même scène que le premier jour se répétait : attitude haineuse d'Evrard, agitation du malade, douloureuse résignation de la jeune fille après un instant de révolte. Chaque fois, il la voyait sur le point de parler, le cœur sur les lèvres, accablée d'angoisse et de solitude. Chaque fois, elle se raidissait et maîtrisait son élan. Il était alors presque soulagé qu'elle n'eût point cédé à un moment de désespoir. Si des larmes étaient apparues dans ses yeux, il n'aurait pu s'empêcher de la prendre dans ses bras.

Un matin, il reçut chez lui pendant sa consultation un coup de téléphone de Sibylle. La voix de la jeune fille était sourde, oppressée :

— François, lui dit-elle, ne venez pas ce soir. Ne venez pas du tout, pendant quelque temps. Je ne peux pas vous expliquer.

— Oh ! je me doute de ce qui se passe. Mes visites ne sont pas du goût de votre cousin.

— S'il n'y avait que cela ! Je vis des heures odieuses, François. Mon père lui-même me traite comme une ennemie. Je ne veux pas que cette inimitié retombe sur vous.

— Que dois-je faire, Sibylle ? Vous abandonner ? Au moment où vous avez le plus besoin d'être protégée ?... Je vous sens en détresse. Venez, je vous attends.

Elle vint, moins d'une heure plus tard. On eût dit qu'elle était traquée, poursuivie ou épiée. Sous la blouse de soie légère, on voyait sa poitrine se soulever à un rythme accéléré. Elle s'assit sur le siège laissé libre par le client qui venait de sortir et enfouit dans ses mains son visage empourpré.

— Sibylle, dit le jeune médecin, quand vous déciderez-vous enfin à avoir pleine confiance en moi ? Depuis que je vous ai revue, vous ne me parlez que par énigmes. Vous implorez mon secours mais vous me taisez le danger. Vous ne me livrez que des parcelles de vérité et vous priez instamment de ne pas tenter de reconstituer cette vérité tout entière. Croyez-vous que ce soit possible ? Imaginez que je lise un roman policier. L'héroïne est prisonnière. Elle souffre, elle a peur. Tout laisse soupçonner une situation tragique. Le traître se dresse à son côté et la tient à sa merci. Quel sera le dénouement ?... Le lecteur reste sur sa faim : les dernières pages sont décevantes. La belle jeune fille demeure muette. Son secret n'appartient qu'à elle.

Sibylle releva la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes. Alors se produisit le déclin que François avait prévu. Attiré vers elle par une force irrésistible, il fut sur le point de bondir, de lui saisir les deux mains, de l'attirer contre sa poitrine.

Une pensée fulgurante l'arrêta : Yvette.

Il ne bougea pas. Son regard se porta

naturellement vers la grande photographie de sa fiancée dont le cadre ornait son bureau.

Sibylle suivit ce regard. Elle inclina la tête. Elle vit sourire dans le cadre, sur un fond de Marne et d'arbres en fleurs, le visage chiffonné d'Yvette, son petit nez retroussé, sa bouche de poupée, ses yeux en amande. Et ce fut François qui rougit comme un enfant pris en flagrant délit de mensonge.

— Qui est cette jeune fille ? demanda Sibylle d'une voix blanche.

Il ne restait à François que la ressource de ce jeter à l'eau. A cet instant, il se détestait cordialement. Ne venait-il pas, une minute plus tôt, de reprocher à Sibylle son manque de confiance ? Il affecta un air dégagé tout à fait hors de propos :

— Cette jeune fille est ma fiancée. Elle se nomme Yvette Fabrolles.

— Vous ne m'en aviez pas parlé.

— Non, Sibylle, et je ne sais pourquoi. Je vous ai menti, par abstention. C'est absurde. Pardonnez-moi.

— Je n'ai pas à vous pardonner.

Un silence s'établit entre eux. François en mesura le poids. Un poids terrible car les épaules de Sibylle s'affaissaient. Sa tête s'inclinait lentement sur une épaule. Toute couleur avait disparu de son visage. Elle prononça avec effort :

— Quel âge a-t-elle ? Elle est très jeune.

— Très jeune. Juste un peu plus de dix-huit ans.

— Elle est charmante. Parisienne ? Oui, n'est-ce pas ?

— Elle habite la banlieue de Paris. C'est la soeur de mon meilleur camarade.

— Vous marierez-vous bientôt ?

— La perspective d'habiter Montuzon ne l'enchantait pas. Nous ne songerons à nous marier que lorsque mon installation sera tout à fait terminée. Comme vous avez pu le constater, la maison est loin d'être prête.

Machinalement, ou pour se donner une contenance, elle regarda autour d'elle. Son regard effleura la photographie, l'évita, évita aussi les yeux de François.

Ils échangèrent encore quelques phrases concernant la famille d'Yvette, ses goûts, son caractère, l'avantage qu'on trouve à se marier jeune, la difficulté de se procurer des ouvriers dans un village comme Montuzon, et même le prix des tuyauteries de chauffage central. Tout cela sonnait horriblement faux. Sibylle n'était pas venue jusque-là, sûrement en cachette de son père, pour parler de devis de fumisterie.

Mais comment ramener la conversation sur le tourment secret de Sibylle, sur son angoisse permanente ? François ne pouvait plus reculer. Du moment qu'il avait prononcé le nom d'Yvette, il sentait qu'un mur s'était élevé entre son amie et lui.

Son amie... Une simple amie n'eût pas manifesté ce trouble en apprenant ses fiançailles. Certes elle était, en arrivant, la proie d'un bouleversement intérieur. Elle paraissait désormais totalement désorientée. Ses épaules semblaient chargées d'un fardeau supplémentaire.

Au milieu d'une phrase quelconque, elle se leva :

— Eh bien ! François, je vous laisse. Merci de m'avoir accueillie. Je suis parfois très lasse. J'ai tendance à dramatiser des circonstances... A quoi bon vous attrister avec mes petites histoires ! Je vous félicite, François. Vous méritez d'être heureux.

Il ne trouva pas de mots pour l'empêcher de partir. L'assurer de son amitié malgré tout, lui dire qu'Yvette ne serait jamais un obstacle à des sentiments fidèles, à un dévouement sans bornes... Tout cela était trop faible. Il ne pouvait rien pour Sibylle s'il ne

s'offrait pas tout entier. « Il aura toujours fallu, songea-t-il, qu'une femme surgisse entre Sibylle et moi. Cette fois, je n'aurais pas dû être pris au dépourvu. C'est ma faute, ma faute à moi seul. J'aurais mieux fait de parler d'Yvette tout de suite, dès notre rencontre dans le petit chemin. Cela eût évité à Sibylle une déception. Mais que pensait-elle, qu'espérait-elle donc ? Voyait-elle en moi un sauveur ? Je pourrais encore l'aider, si elle voulait... »

Elle ne lui demanderait plus rien, il en était persuadé. Plus que jamais, elle se tairait, elle serait seule à se débattre au sein de sa misérable tragédie. Et c'était lui, François Granel, qui venait de lui retirer ce qu'elle considérait peut-être comme sa suprême planche de salut. C'était lui qui imposait une souffrance à Sibylle, cette Sibylle pour qui, autrefois, il eût accepté n'importe quelle mort.

Debout sur le seuil de sa porte, il la vit monter en voiture sous la petite pluie serrée qui tombait depuis le matin. Elle lui adressa un petit signe de la main, faussement enjoué :

— Okay, François, ne vous inquiétez pas pour moi. Il arrive que tout s'arrange quand on croit que tout s'écroule. Au Saint-Buisson, nous sommes protégés par la Vierge.

Il contemplant encore le sillon de boue creusé par les roues de la voiture, sur la route qui menait à Blusans, lorsque le brave Auguste Lancien, son factotum, descendit d'une échelle et sauta à ses pieds.

— Elle n'est pas malade, j'espère, la demoiselle ?

— Non, Auguste, par bonheur. Il ne manquerait plus que cela.

— C'est peut-être pour son père qu'elle vient voir Monsieur le docteur ? Ce serait-il qu'il va plus mal ?

— Je ne pense pas, Auguste. J'espère que non. Mademoiselle Sibylle est mon amie d'enfance. Il est normal qu'elle vienne me voir de temps en temps.

— Pour sûr que c'est bien normal, même si ça risque de faire jaser. Les gens d'ici n'ont pas leur langue dans leur poche. Ils trouvent drôle que cette jolie jeune fille soit fiancée sans l'être et tout en l'étant.

— Mademoiselle Sibylle ne m'a jamais parlé de ces fameuses fiançailles. Il ne s'agit peut-être que d'un ragot de village.

— Oui donc ! Un ragot. Tout le monde le sait que ce cousin de malheur ne pense qu'à l'épouser. Il s'en vante chaque fois qu'il en a l'occasion. On ne l'écoute pas car on ne l'aime guère. Les gens simples de nos pays n'aiment pas son genre de saltimbanque. Ce n'est pas parce qu'il a une voiture de dix mètres qu'il nous en impose, à nous. Mais pour ce qui est de plaire au monsieur du Saint-Buisson, ça, il lui plaît, et c'en est une bien grande misère. Il ne respire que par lui, ce pauvre vieux... Monsieur le docteur sait-il quelque chose sur ce qu'ils trafiquent ensemble dans le pavillon à colonnes ?

— Ils y travaillent, Auguste. Des papiers d'affaires, des dossiers. Me Vautier-Senonge éprouve la nostalgie de son métier.

— Ils travaillent ! Me dire ça à moi ! Un jour où j'avais besoin d'un renseignement pour l'héritage de mon père, vu que mon frère voulait se tailler la plus grosse part, j'ai eu l'idée de lui demander un renseignement. Il n'a même pas été capable de me sortir trois phrases tenant debout...

Auguste baissa la voix et prononça mystérieusement :

— Le neveu empoisonne son oncle à petites doses. Ou bien il lui fait des passes magnétiques. C'est une histoire de sorcellerie. Dans le temps, il y a eu ici un guérisseur qui tenait son pouvoir du diable. Quand il avait quel-

qu'un dans le nez, il l'obligeait à faire tous ses gestes à l'envers. C'est à cause de lui que la Jeanne Dupont n'a pas eu d'enfant avant quarante ans. Quand son mari avait envie de l'embrasser, il reculait vers la porte au lieu de s'approcher d'elle. Le curé y a mis bon ordre. On dit même que Monseigneur l'Archevêque s'en est mêlé. Eh bien ! le Salvart, c'est comme ça. Il a ensorcelé le père de la demoiselle. Le vieux lui donne tout son argent et il lui a promis sa fille. Et puis, il est radin, le gars. C'est lui qui a fait réduire le grand train de maison. Plus on dépense au Saint-Buisson, moins il y trouvera d'argent quand il en sera le maître. Ce n'est pas une pitié, Monsieur le docteur ? Oh ! Monsieur le docteur n'y peut rien, il a autre chose en tête. N'empêche que tout le monde le répète, c'est dommage. On avait pensé, un moment...

On avait pensé, on avait pensé... Sibylle aussi avait pensé. La preuve en était sa déception, le trouble qu'elle n'avait pas su dissimuler à l'annonce des fiançailles de François. Il était seul en somme, à n'avoir pas pensé. Quel imbroglio ! Quel gâchis ! Si on lui avait dit, jadis... Il entendait encore siffler la voix d'Aline : « La chère fille n'est pas pour vous. Son regard est toujours passé bien au-dessus de votre tête. » Et encore, avant de s'évanouir, le jour de sa fausse noyade : « Ni moi ni Sibylle, jamais... » Elle ne savait pas si bien dire. Mais c'était lui, par un paradoxe insensé, qui refusait de comprendre les sentiments de Sibylle...

Il rentra dans sa maison, énervé, exaspéré, torturé par un sens de culpabilité. Il déjeuna de mauvais appétit. En prenant son café, il écrivit à Yvette. Il mit toute sa tristesse sur le compte de la pluie qui tombait depuis deux jours. Et, pour la première fois, il s'étendit longuement sur son amitié pour Sibylle, la vie morne de Sibylle, le mystère de Sibylle.

Il recevrait le lendemain la lettre qui annonçait la rupture d'Yvette.

## IX

« Je ne puis tout de même pas aller trouver Sibylle de but en blanc et lui dire que j'ai changé la règle du jeu, que je demande « pouce », que je repars à zéro. Tout cela parce que ma fiancée m'a signifié mon congé. Si c'était moi qui avais rompu, le problème était différent. J'avais le beau rôle... Mentir, m'attribuer ce rôle ?... J'ai assez menti à Sibylle, je n'en aurais plus le courage. Je perdrais toute estime à l'égard de moi-même. Dieu ! que la vie est compliquée ! Je ne m'étais pas aperçu que je me détachais d'Yvette. Le jour où je m'en serais aperçu, il eût peut-être été trop tard... Alors que conclure ? Qu'au lieu de s'être compliquée, la situation s'était éclaircie ? Il y a peut-être du vrai, mais à quoi cela m'avance-t-il puisque je n'ose aviser Sibylle de l'évolution des événements... »

En ce qui concernait Yvette, les pincements de cœur se faisaient moins lancinants et la déception moins cuisante. La photographie de sa fiancée était allée rejoindre la lettre de Pierre Fabrolles, dans le tiroir de son bureau. Il la regardait parfois, poussait un soupir et pensait à autre chose. A Sibylle, naturellement. C'était comme un mouvement de bascule. Yvette descendait et Sibylle montait. Mais la bascule était coincée. Yvette ne remonterait pas. Et Sibylle demeurerait peut-être inaccessible.

— Il y a à peine plus de quinze jours, elle était là, en face de moi. Il ne me fallait qu'un geste pour la prendre dans mes bras. Elle ne se serait pas défendue. C'était la fin de ses tourments... Et moi, comme un pauvre idiot, je lui ai parlé des petits Fabrol-

les, de mes appareils de chauffage et du goût de ma fiancée pour les romans policiers et pour les films à *suspense*... Où en est-elle aujourd'hui? Vais-je apprendre son mariage avec ce pourvoyeur de poison, cet escroc, cet aventurier? Ce serait le comble. Je ne me le pardonnerais jamais...

Elle l'avait prié de ne pas venir au Saint-Buisson. Il rôdait dans le voisinage, espérant l'apercevoir. Elle demeurait invisible. N'y tenant plus, il l'appela au téléphone. Ce fut Angèle qui répondit. Le ton était rogué, à peine correct. Mademoiselle ne pouvait pas venir à l'appareil. Monsieur Evrard, en vacances, séjournait pour quelques semaines au château. Ils ne se quittaient pas. Quoi de plus naturel?

Voilà : c'était le coup décisif. De même que, dix ans plus tôt, les propos d'une petite fille jalouse lui avaient donné la certitude d'aimer Sibylle, l'avertissement de la vieille bonne et la fureur qui s'ensuivait lui prouvaient qu'il l'aimait encore.

Il n'était pas seulement furieux, mais horrifié. La seule idée de voir son amie liée à ce louche individu le faisait grincer des dents. Sibylle dans les bras d'Evrard, subissant son baiser, obligée de le suivre et de l'aimer comme la femme doit suivre et aimer son mari... Sibylle, la fière et pure Sibylle d'autrefois... Ce n'était pas imaginable.

C'est dans cet état de colère aveugle qu'il mit au point l'expédition qu'il entreprendrait la nuit même. Lucide, il ne l'eût pas tentée. Mais sa colère le grisait comme un alcool. Un alcool cent fois plus amer et plus violent que la « goutte de l'année » qu'on lui offrait dans les fermes.

Lorsque la nuit fut tombée, François se dirigea en voiture jusqu'à la lisière des bois de Blusans. Puis, à pied, guidé par une seule lampe de poche dont il prenait soin de voiler la lueur, il se glissa entre deux lignes de fer barbelés et se fit un chemin à travers les terrains de chasse qui faisaient partie du domaine du Saint-Buisson.

Il marchait sous les fourrés. Des branches craquaient sous ses pas. « Si je rencontre un braconnier, il me prendra pour un confrère. » Il avait, par précaution, pris un revolver dans sa poche.

Lorsqu'il fut en vue de la Folie, il ralentit son allure. Il lui fallait traverser une large allée balayée par la clarté de la lune. Il leva les yeux vers le ciel et attendit qu'un nuage eût créé la pénombre.

Sa lampe éteinte et sa main sur le revolver, il franchit l'espace dangereux en prenant soin de ne pas faire crier le gravier. Ses sandales à semelles de corde furent discrètes. Il put atteindre le petit temple et se coller entre deux colonnes en attendant les événements.

Il ne se passa rien de redoutable. Un hibou poussa son cri. Un chat errant tourna vers lui ses yeux luisants et disparut dans les fougères. Pas le moindre bruit dans la Folie. Seulement un rai de lumière à travers une fenêtre close et dans l'entrebâillement d'un rideau mal fermé.

François sentait son cœur battre à grands coups de marteau. Il lui semblait être revenu aux jeux d'Indiens de son enfance dans les carrières abandonnées. Pour accéder à une fenêtre, il accomplit un quart de tour de l'édifice et grimpa sur un fût de colonne. Il colla son front à la vitre.

A travers l'étroite bande de lumière qu'offraient les rideaux lourds et sombres, il vit une portion de la pièce. C'était largement suffisant. Le spectacle était bien celui qu'il attendait.

Enveloppé dans une large robe de satin noir à broderies multicolores, Me Vautier-Senonge gisait sur un divan. Auprès de lui, sur une table basse, l'attirail du fumeur d'opium. Le vieil-

lard, le visage tourné vers le plafond, aurait pu passer pour mort. Toutefois, son expression était sereine, rajeunie. Sans doute contemplait-il un rêve et suivait-il sa courbe sinueuse.

Accroupi auprès de lui, également vêtu à la mode chinoise, Evrard se livrait à la délicate opération qui consiste à préparer une pipe : prendre un peu d'opium, le rouler en boule et l'approcher de la flamme de sa petite lampe. Lorsque la boule fut assez gonflée, il la posa sur le godet de la pipe et l'alluma complètement.

François pensait que l'homme travaillait pour son propre compte, qu'il allait s'étendre à son tour sur un second divan et se perdre, lui aussi, dans un rêve.

Ce ne fut pas cela qui eut lieu. Tout inconscient qu'il parût, l'ancien notaire tendit la main. Evrard lui donna la pipe ; après quoi, il se releva d'un geste souple, avec un sourire cynique, et alluma tout simplement l'une de ses cigarettes anglaises. Il la fuma paisiblement, marchant de long en large dans la pièce. Chaque fois qu'il passait devant le gisant, il lui jetait un regard où François lisait clairement la domination et le mépris.

La main de François serrait toujours le revolver. La tentation était si forte qu'il se contraignait à lâcher cette arme. Un coup de feu à travers la vitre et c'en était fait de Salvvert, ce misérable. Sibylle était délivrée. On attribuerait le crime à quelque rôdeur nocturne. Peut-être la voiture du médecin ne serait-elle vue par personne dans le chemin qui longeait les bois...

La pensée qui le retint fut qu'un innocent, à sa place, pourrait passer en jugement. L'horreur de l'acte homicide ne vint qu'après. Par prudence, il préféra s'arracher à son fût de colonne. Il n'était pas si sûr de lui...

Avec les mêmes précautions, il retourna à sa voiture. Il lui sembla, rentré chez lui, qu'il échappait à un cauchemar. Evrard Salvvert, outre ses manœuvres honteuses, avait failli faire de lui un meurtrier.

— Donc, j'ai vu juste, résuma-t-il. Me Vautier-Senonge fume l'opium à haute dose, encouragé, poussé, approvisionné par cet homme. Il faut excuser le pauvre vieux. Il ne cherche dans cette drogue que la consolation d'une longue vie sans joie. Fumait-il déjà au Tonkin? Est-ce seulement depuis qu'il connaît Evrard? Ou depuis la mort de sa femme?... Cela ne me regarde pas. Ce qui me regarde c'est que Salvvert le tient par ce vice. C'est au cours de ces séances « de travail » que Salvvert lui extorque l'argent, le pousse à vendre tous ses biens pour lui verser de l'argent de la main à la main, et le harcèle pour obtenir la main de Sibylle, ce qui est le plus révoltant à mon point de vue. Me Vautier-Senonge ne peut rien refuser à Salvvert. Celui-ci fait le trafic de drogue, tout en se gardant d'en consumer. Je suppose qu'il fume une ou deux pipes, ou fait semblant, tandis qu'il en prépare une vingtaine pour son oncle. Il doit pratiquer un chantage qui mérite la prison, le baigne : pas d'argent, pas de paradis artificiel. Pas de Sibylle, pas de rêves. Donnant, donnant. Ce n'est pas chez l'épicière de Blusans, ni chez le pharmacien de Montuzon, qu'on se procure de l'opium. Il faut des relations, des intrigues. Evrard fait payer ses services. Il sait qu'il y a des risques, alors le prix est élevé. De là à exiger Sibylle en paiement de cette fumée...

Lui aussi fumait nerveusement, mais les innocents gauloises bleues lui suffisaient. Il y avait bien vingt mégots dans le cendrier de son bureau lorsqu'il vit se lever l'aurore. Alors seulement, il se résigna à monter. Il dormirait quelques heures, si nul ne le dérangeait. Peut-être, de ce bref som-

meil, surgirait la solution. A l'heure qu'il était, il flottait encore. On ne pouvait tout de même pas alerter la police. Mais comment sauver Sibylle?

Lui dire : « Je suis là, je suis libre. Laissons tout cela. Vous êtes majeure. Je vous épouse. » Elle ne consentirait jamais à laisser son père en danger. Elle voudrait continuer d'être pour le vieillard le faible rempart qu'elle constituait entre lui et une déchéance irrémédiable. Il y avait aussi la question d'argent. François se moquait éperdument de la fortune de Sibylle, mais ce n'était qu'une opinion toute personnelle. Il avait, maintenant qu'il savait, qu'il était sûr, le devoir de préserver pour elle ce qui restait de cette fortune. Abandonner le Saint-Buisson à cet escroc d'Evrard Salvvert, c'était trop injuste, au surplus.

Contrairement à son espoir, le réveil ne lui apporta pas la lumière. Rien qu'une lettre d'Yvette au courrier. Yvette ! Il s'en souciait bien ! Il décacheta l'enveloppe avec un haussement d'épaules :

*« Mon cher François, c'est drôle que j'aie envie de vous écrire quand cela me coûtait tellement il n'y a que quelques semaines. C'est qu'à ce moment-là, j'avais toujours peur que vous me trouviez trop au-dessous de votre niveau intellectuel. Maintenant cela n'a plus d'importance puisque nous sommes des copains. C'est vrai, dites, vous ne m'en voulez pas ? Dans votre dernière lettre à Jean-Louis, vous lui disiez que vous seriez toujours content d'avoir de mes bonnes nouvelles. Voilà, je vous les donne moi-même. C'est beaucoup plus gentil comme ça. »*

*« La saison de Dinard est comme d'habitude. Toujours les mêmes. Pas mal d'Anglais. Je fais des progrès formidables au tennis. J'apprends aussi à conduire sur la voiture de papa. Il y a au Casino un excellent orchestre. Celui qui tient la batterie... »*

François n'aurait que beaucoup plus tard des détails sur les musiciens de l'orchestre de Dinard. En fait de batterie, on sonnait à la porte. Puis, pour se faire ouvrir plus vite, on tapait énergiquement. Il entendit un dialogue entre Auguste et une voix de femme. Une voix de femme aussi peu féminine que possible. Il ne la reconnut pas tout de suite. Il s'y attendait si peu !...

Dans le salon d'attente, ce fut une autre musique. La voix interpellait le client avec la dernière insolence :

— Si c'est pour ton cancer, mon bonhomme Lapusse, tu n'as pas besoin de te presser. Depuis le temps que tu en causes et que tu te portes mieux que tout le monde ! Cède-moi ton tour, ça vaudra mieux. Je suis autrement en souci que toi. Va, va, débarrasse le plancher, tu reviendras un autre jour.

— Ça va donc plus mal, là-bas ?

— Occupe-toi de tes pommes de terre. Elles ont besoin d'être binées.

François avait identifié la visiteuse impatiente. C'était Angèle, la gouvernante du Saint-Buisson. Il froissa la lettre d'Yvette et courut ouvrir sa porte. La tête chafouine du père Lapusse disparaissait dans le couloir.

— Entrez, chère madame Angèle, dit François avec empressement.

## X

L'air maussade de la vieille servante avait fait place à une expression bouleversée. François redouta une mauvaise nouvelle. Le nom de Sibylle, le premier, vint sur ses lèvres.

— Non, non, n'ayez pas peur. Il n'est rien arrivé à la petite ni à son père. C'est déjà assez comme ça de ce qui est. Moi, je ne peux plus y tenir. S'il n'y avait pas l'enfant, je serais déjà partie. — L'enfant ? Quel enfant ? s'écria

François dont les yeux s'ouvrirent tout grands, effarés.

— Mais Sibylle, voyons, docteur !... Comme si c'était autre chose qu'une pauvre gosse sans défense ! Ce que je suis venue vous demander, c'est si je ne dois compter que sur moi pour essayer de la sauver, même malgré elle, ou si je peux espérer que vous me donnerez un coup de main.

Elle enveloppait François d'un regard inquisiteur, presque hostile. Il pensa qu'elle le jugeait comme un lâche. Il avait commencé à venir au château, puis il s'était désintéressé d'une jeune fille malheureuse, toujours triste. Il en avait une, à Paris, à ce qu'on disait. Aucune ne valait Sibylle. Enfin, quoi, même fiancé, n'était-il pas un homme ? Un vieil ami de la maison. Sur qui s'appuyer, sinon sur lui ! Rester comme ça dans son coin, et après moi le déluge, est-ce que ce sont là les manières d'un ami ?...

Brusquement, les petits yeux soupçonneux prirent une expression suppliante et ce fut une toute autre Angèle qui lui demanda en joignant les mains :

— N'est-ce pas que j'ai raison de m'adresser à vous, monsieur François ? Vous aimez bien ma petite Sibylle ? Vous allez trouver un moyen de la délivrer de cet Evrard que le diable emporte ?

Il ne lui dit pas que, depuis des jours, et surtout depuis la dernière nuit, il ne vivait que pour la recherche de ce moyen. Il la pria de s'asseoir, lui fit signe de se calmer, procéda par questions précises comme s'il s'agissait d'une cliente.

— Que reprochez-vous exactement à M. Evrard Salvvert ?

Elle sut immédiatement se plier à la discipline qu'il lui imposait, maîtrisant son indignation et s'exprimant en peu de mots.

— De ruiner mon maître et de vouloir épouser Sibylle qui ne veut de lui à aucun prix.

— Dites-moi ce que vous savez de cette ruine.

— Evrard se fait donner des sommes considérables sous forme de remboursement de dettes contractées en Indochine. Comme si Monsieur qui est si riche avait jamais fait des dettes ! Monsieur a acheté, au nom d'Evrard Salvvert, le cabinet de contentieux de Besançon, un appartement tout neuf, la voiture. Impossible de faire le compte de ce qui passe des mains de l'un dans celles de l'autre. On vend un bois, une chasse, une ferme, des actions. On ne revoit plus jamais l'argent. La dernière vente, ce sont les rizières de Camargue. Le comble, c'est qu'il a fallu que la petite aille s'en occuper. Evrard désirait y aller, avec une procuration. Monsieur n'a pas voulu que son neveu s'éloigne de lui.

— Où en est le projet de mariage entre cet homme et Sibylle ?

— Quand il l'a demandée en mariage, il y a trois ans, elle a répondu simplement qu'elle ne voulait pas se marier. C'est ce que disent les demoiselles bien élevées quand leur cœur n'a pas battu. Il a recommencé ; la demande, à intervalles réguliers. Il ne se lasse pas. Il attend. C'est-à-dire qu'il n'attend plus. Il exige. C'est lui, maintenant, qui donne les ordres dans la maison. Quand il en a eu assez de vous voir venir au château, il a obtenu de son oncle que la porte vous soit fermée. J'espérais que vous viendriez quand même, ou que vous rencontreriez Sibylle dans les bois, comme les jeunes du pays l'ont toujours fait. Il paraît que non. Je le regrette.

Une lueur d'hostilité brillait à nouveau dans les yeux de la vieille femme. François ouvrit une parenthèse :

— Sibylle ne vous a-t-elle pas dit, madame Angèle, que j'étais fiancé, que j'allais me marier ?

— Elle me l'a dit. Et j'ai pensé : c'était donc ça.

— C'était donc quoi ?

— Qu'elle soit encore plus triste qu'avant. Je dis ce qui est.

— Et que je ne la rencontre pas dans les bois, n'est-ce pas, Angèle ?

Elle faillit s'indigner franchement par ce qu'il souriait. Aussi reprit-il très vite, les yeux dans les yeux de la vieille femme :

— Confiance pour confiance, Angèle. J'étais fiancé, je ne le suis plus. Etes-vous contente ?

Un cri de joie ouvrit la bouche édentée. Les deux mains ridées s'élevèrent en action de grâces :

— Vous avez fait ça pour elle !

— Non, Angèle. C'est ma fiancée qui a rompu. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas tenté un geste pour la retenir. Je n'ai pas eu beaucoup de chagrin, j'en fais l'aveu.

— Est-ce que je peux annoncer ça à la petite ?

— Tout ce que je regrette est de n'avoir pu le faire moi-même. Vous savez mieux que personne combien il est devenu difficile de la joindre.

— Et au cas où vous la verriez, vous n'auriez rien d'autre à lui dire ?

— N'allons pas trop vite, Angèle. Je reprends l'interrogatoire. Savez-vous ce qui se passe, le soir, dans la Folie ?

— Parfaitement. Evrard empoisonne Monsieur. Il lui fait boire du vin qui contient une drogue. Après ça, il fait des passes magnétiques. Il l'hypnotise, comme on dit. « Donne-moi ton argent et ta fille ». Monsieur n'a plus sa tête à lui. Sa volonté est endormie. Alors, il promet tout, c'est simple. J'ai parlé de médecins, et même de policiers. J'aurais voulu que le curé vienne exorciser la Folie. C'est Sibylle qui n'a pas voulu. Elle meurt de honte, cette petite. Elle ne veut pas qu'on mette le nez dans ces misères. Elle espère toujours je ne sais quoi : que son père va retrouver sa tête, ou qu'Evrard va s'en aller. C'est-à-dire que, depuis quinze jours, elle n'espère plus.

— Y a-t-il un fait nouveau ?

— Oui, c'est pour ça que je suis ici. Elle a fini par dire oui.

— Quoi ? Que dites-vous ? Elle va épouser cet Evrard ?

— On se lasse de toujours lutter. Son père la traite comme un chien. Il n'est aimable avec elle que si elle l'est avec Evrard. Aller n'importe où sans un sou, ce n'est pas ce qui l'effraierait. Elle ne veut pas laisser Monsieur. Vous comprenez ?

François ne comprenait que trop bien. Sibylle avait abdiqué, exténuée de ce combat qui durait depuis des années, le jour même où elle apprenait les fiançailles de l'unique ami, l'éroulement de sa dernière espérance.

— Ce qu'il lui aurait fallu, continuait Angèle d'une voix insinuante, c'était un homme bien, désintéressé, sincère, habitant le pays. Un médecin, par exemple, pour *désem poisonner* Monsieur... Et tant pis pour l'argent perdu. Ça aussi, vous le comprenez ?...

— Je comprends de mieux en mieux, Angèle... Aussi, vous aviez pensé que je pourrais être cet homme-là ?

— Dame ! On n'en avait guère d'autre sous la main. Et puis, les Granel, c'est de la bonne race. Ça ne vient pas de chez les Chinois. Bien sûr, quand vous êtes arrivé, je ne vous ai pas fait un accueil gracieux. Ce n'est pas dans mon caractère. Après le Salvvert, je me méfie un peu de tout le monde... Il n'a pas fallu un grand bout de temps pour que je me dise : « celui-là, il n'est pas comme l'autre. » Un beau matin, ma Sibylle va venir me trouver pour me dire qu'elle est bien heureuse, qu'elle ne pleurera plus la nuit en écoutant si son père rentre ou ne ren-

tre pas, s'il reste coucher à la Folie ou bien s'il revient dans sa chambre... Et puis, les jours ont passé et tout va de mal en pis. On parle de la date du mariage, ça ne vous dit rien ?

— Angèle, Me Vautier-Senonge fait-il jamais une allusion à ce qui se passe à la Folie ?

— Il croit qu'on croit qu'il y travaille. Et il croit dur comme fer qu'on le croit. Il ne s'étonne pas que je trouve drôle de ne jamais y faire le ménage, dans leur repaire. Il nous prend pour des demeurées, Sibylle et moi. Quel honte ce serait pour lui si on le voyait en train de boire ! Pensez donc qu'à la maison, il ne veut que de la tisane. Il se rattrape le soir. Le résultat est beau. Un vrai cadavre. n'est-ce pas, docteur ?

— Voilà qui est fort intéressant, ma bonne Angèle. Imaginez que vous et moi, pour ne même pas parler de Sibylle, nous forçons la porte du bureau, qu'arriverait-il, à votre avis ?

— Ce qui arriverait, c'est que nous serions presque aussi forts que cet Evrard puisque le secret serait éventé.

— Supposez, en outre, qu'il ne s'agisse pas de vin ni d'alcool, mais de quelque autre produit qui mène ses consommateurs en justice, qu'advierait-il d'Evrard Salvvert ?

— Il filerait comme un lièvre. Il est rusé mais froussard. Une fois, il y a eu un début d'incendie dans la petite aile du château. Rien qu'à sentir la fumée, Evrard a pris sa course jusqu'à la rivière... Mais, dites, monsieur François, vous n'allez pas trafiquer une manoeuvre pour faire mettre Monsieur en prison ? Il en mourrait, le pauvre homme. Et la petite ?... Non, pas ça...

— Rassurez-vous, Angèle. Je crois avoir trouvé le moyen que vous êtes venue me demander. Nous le mettrons au point à nous deux et sans rien en dire à Sibylle. Votre maître ne risque rien, sinon d'être soigné et guéri. Ce sera long, sans doute, mais j'en fais mon affaire. Quant à Evrard, nous en ferons ce que nous voudrons. Quel sort choisissez-vous pour lui ?

— Qu'on ne le revoie jamais, c'est tout ce que je réclame.

— Je suis exactement du même avis que vous, dit François en se mettant à rire. Et maintenant, finies les questions. Faisons un travail constructif...

Penchés l'un vers l'autre, parlant bas, à la manière de deux conspirateurs, François et Angèle montèrent leur histoire avec autant d'inspiration et de minutie que des scénaristes préparant un film. Plusieurs coups de sonnette avaient retenti à la porte mais François n'y prenait pas garde. Il fallut, au bout d'une bonne heure, qu'Auguste rappelât au médecin l'existence de sa clientèle :

— Je m'en voudrais de déranger Monsieur le docteur, mais je dois apprendre à Monsieur le docteur que quatre personnes l'attendent dans le salon...

François consulta sa montre et poussa une exclamation. Angèle lui fit écho :

— Est-ce possible ! Et moi qui étais partie pour aller toucher ma pension de veuve au bureau de poste ! Bah ! je dirai que la receveuse était absente, ou en grève, n'importe quoi. Je dirai ça à Evrard, bien sûr, s'il se permet de me faire une observation. Parce que la petite, je lui dirai...

— Pas notre projet, surtout !

— Oh ! non, pour le projet, motus !... Mais il y a une autre nouvelle que je ne garderai pas pour moi. Ce qu'elle va être contente !... Allons, au revoir, monsieur François. Et à ce soir !... Chut ! Mystère...

Si le premier client ne s'était déjà introduit d'autorité dans son cabinet, et à demi déshabillé pour se faire palper le foie, François se fût lancé à la poursuite d'Angèle. Il lui aurait pris

les mains et l'aurait regardée dans les yeux en lui disant : « Pouvez-vous me jurer qu'elle m'aime ? Etes-vous certaine, chère Angèle, que, si elle m'est attachée, ce n'est pas seulement pour fuir Evrard Salvvert ? Pensez-vous qu'elle acceptera de m'épouser ?... » A la réflexion, c'était ridicule : on ne pose pas de telles questions par personne interposée. Il s'expliquerait avec Sibylle, en tête-à-tête. Bientôt. C'était son vœu le plus cher. Il ne vivait que pour cet instant...

— D'où souffrez-vous, monsieur ? Du foie ?... Eh bien ! voyons cela, s'il vous plaît... Dites-moi si je vous fais mal... Et ici ?... Ah ! ah ! ah ! je crois que je touche l'endroit sensible...

Pourvu que tout aille bien, ce soir ! Cela ressemblait de plus en plus au jeu des Indiens d'autrefois.

## XI

« N » i trop tôt ni trop tard, avait spécifié Angèle. Pas avant neuf heures. Il faut que Sibylle ait diné et que je l'aie expédiée dans sa chambre sous prétexte qu'elle a une mine de papier mâché, ce qui est vrai. Et pas après dix heures parce que Monsieur, selon ce que vous m'avez expliqué, ne serait peut-être plus en état de bien comprendre, ni de bouger... C'est dit. Je compte sur vous. Pas par la grille. Sibylle vous verrait entrer. Par les bois et le jardin, comme vous avez fait hier. Prenez encore votre revolver. On ne sait jamais. Au cas où il en aurait un, ce gremlin-là... Notez que, moi, je prendrai bien un pique-feu, ou un marteau. Plusieurs précautions valent mieux qu'une... »

Il l'avait persuadée de ne pas s'armer du tout. Le revolver suffirait comme menace. Ou, le cas échéant, comme arme défensive. Telle qu'il connaissait Angèle, elle ne pourrait pas s'empêcher de matraquer Evrard Salvvert, ce qui serait une source de complications.

Il refit point par point le chemin de la veille, tremblant jusqu'au dernier instant qu'un coup de téléphone l'appelât d'urgence auprès d'un malade. Justement, Mme de Montuzon souffrait de sa crise cardiaque hebdomadaire. Il lui avait administré une bonne dose de digitaline pour prévenir tout incident.



— Pourquoi ne me prépares-tu jamais les plats que j'aime...

Parvenu de l'autre côté de l'allée, il vit que la silhouette noire d'Angèle lui faisait face. Ils se rejoignirent en silence le long du petit temple blanc.

— Avez-vous tout préparé ? murmura-t-il.

— Tout. J'ai mis des brindilles autour de la Folie, mais à bonne distance, comme vous m'avez dit. Et vous, avez-vous l'objet ?

— Il y avait justement la fête, à la Roche-Paul. J'ai acheté au bureau de tabac des capsules qu'on m'a garanties de premier ordre, rougeoyant durant

plusieurs minutes, imitant à la perfection le plus vraisemblable incendie.

— Alors, docteur, on y va ?... Monsieur ne risque rien, vous êtes sûr ?... Ni brûlures, ni scandale ?...

— Soyez bien tranquille, Angèle... Tenez, partageons-nous le travail... Vous mettez le feu aux brindilles. Moi, je me charge des feux de Bengale...

Il ne fallut que quelques secondes pour l'embrassement de la Folie. Des flammes couraient le long de la colonnade tandis qu'une immense lueur rouge s'élevait bien au-dessus du toit. Alors Angèle se mit à pousser de grands cris :

— Au feu ! Au feu ! Il y a le feu à la Folie ! Heureusement que vous êtes là, docteur. Il faut délivrer Monsieur. Il est là qui travaille avec Monsieur Evrard ! Vite ! Téléphonnez aux pompiers !... prévenez mademoiselle Sibylle ! Pourvu que le feu ne s'étende pas jusqu'au château !...

Avant même qu'elle eût achevé la première phrase, on entendait un pas rapide sur les tapis. Comme elle prononçait la dernière, le verrou tourna à l'intérieur et la porte s'ouvrit toute grande.

— Est-ce possible, mon Dieu ! soupira la bonne femme. Les voilà tous deux déguisés qu'on se croirait à Car-naval !

Affublé de sa robe chinoise, Evrard avait fui dans le jardin. Il se rapprocha peureusement quand il vit François pénétrer dans la fumerie et soulever le vieillard à moitié inconscient.

— Aidez-moi, Angèle, dit François, puisque cet horrible lâche ne songe qu'à sauver sa peau.

Angèle n'en croyait pas ses yeux. Saisie par l'odeur âcre de l'opium après celle de la fumée, elle avait à peine la force de contempler le spectacle le plus étrange qui pût être offert à une paysanne franc-comtoise. Elle faisait le signe de la croix, invoquait la Vierge du Saint-Buisson et frissonnait comme si le diable eût posé ses deux mains griffues sur ses épaules. Pourtant, dominant sa stupeur, elle vint au secours de François et l'aïda à transporter le vieux notaire sur un banc.

A la lueur du faux incendie, ils virent le visage de Me Vautier-Senonge qui reprenait quelque couleur sous la brise fraîche de la nuit.

— Qu'y a-t-il ? balbutia le vieillard. Ai-je bien entendu ? Le feu ?... Sibylle est-elle en sûreté ?

— Ne craignez rien pour Sibylle, dit Angèle. Ni pour vous. C'est fini, toutes ces manigances. Maintenant, vous allez guérir. On va jeter à la rivière tout ce bazar...

François lui imposa silence. La désintoxication d'un opiomane ne se fait pas en un jour. La privation brutale de sa drogue risque de le rendre fou ou de le faire mourir. C'était là une tâche de médecin. Sa tâche à lui.

Penché sur le malade qui reprenait connaissance, François avait presque oublié Evrard Salvvert. Celui-ci se rappela brutalement à son souvenir :

— Vous êtes un misérable ! Vous vous êtes joué de nous ! Votre incendie n'était qu'une vulgaire comédie. Voyez, juste un petit feu de bois mort. Et le reste : feu de Bengale. Me prenez-vous pour un enfant ? J'ai percé à jour la manoeuvre. Il faudra me rendre des comptes... Mon oncle, venez avec moi et jetez cet homme à la porte !

— Parlez de tout ce que vous voudrez, sauf de comptes, dit François avec un calme parfait. Quand à votre oncle, il m'appartient en sa qualité de malade. Et pour ce qui est de la porte, je vous conseille de la passer sans tarder. A moins que vous ne teniez absolument à être inculpé dès demain de

trafic de stupéfiants, empoisonnement volontaire, séquestration, détournement de fonds, escroquerie, abus de confiance et autres délits accessoires... Comment, vous êtes encore là ? Est-ce votre jolie robe qui vous gêne pour courir ?... Adieu, monsieur, nous n'avons plus rien à nous dire.

— En fait de stupéfiants, mon oncle en fait usage. Cela tombe aussi sous le coup de la loi, n'est-il pas vrai ?

— Chantage, voilà un autre chef d'accusation. Vous avez entendu, Angèle, vous êtes témoin... Oh ! et puis, j'en ai assez. Si vous ne déguerpissez pas, j'ai de quoi vous convaincre plus vite... Voulez-vous que je vous reconduise jusqu'à votre superbe voiture ? A la réflexion, je préfère. Ce qu'il y a de très ennuyeux pour vous et votre dignité, c'est que vous allez être obligé de marcher le revolver dans le dos...

Au seul mot de revolver, l'homme était devenu vert de peur. Il ne se fit pas prier pour se diriger vers la grille. Quand il se retourna, il vit effectivement briller le canon de l'arme. Il vit aussi celle qu'il nommait sa fiancée, Sibylle, attirée par le bruit et les lueurs inquiétantes, descendait précipitamment de sa chambre, à peine vêtue.

— François ! C'est vous, François... J'ai peur... Expliquez-moi ? Que se passe-t-il ?... Où est papa ?...

— Un instant, ma chérie, répondit le jeune médecin. Comme je suis très bien élevé, je reconduis Monsieur Salvart. Vous voyez, je le fais avec tous les honneurs dus à son rang élevé, je lui présente les armes, comme à un général.

Serrant contre sa poitrine sa robe de chambre de satin rose, ses longs cheveux noirs répandus sur ses épaules, elle avait l'air d'une petite fille épouvantée. Dès que la voiture eut démarré, François remit l'arme dans sa poche, ferma soigneusement la grille et n'hésita pas, cette fois, à entourer de ses bras la jeune fille frissonnante.

— Je vous ai appelée chérie, rien que pour ennuyer ce misérable. Maintenant, je le dis et le redis. Chérie, chérie, je vous aime... Mais courons vite nous occuper de votre père. Il faut le monter dans sa chambre, le coucher et le soigner. J'ai ma trousse avec tout ce qu'il faut. Bonne mise en scène, décidément. Je suis content de moi, Sibylle.

— Il n'est pas en danger, François ?

— Non, ma chérie, il est sauvé. Ce sera long, peut-être, mais nous y parviendrons. Moi avec ma modeste science et vous avec votre tendresse.

— Vous avez donc deviné... ou découvert ?...

— Les deux... Mais regardez, il marche.

En effet, comme ils faisaient le tour de la maison pour rejoindre le banc de pierre où François avait laissé le père de Sibylle étendu, il vit que celui-ci gravissait le perron, appuyé au bras d'Angèle. De loin, la jeune fille vit la porte de la Folie grande ouverte, et les quelques brindilles qui flambaient encore. La fumée allait se perdre au long de la rivière, s'accrochant parmi les joncs, diluée dans l'air humide.

— Ah ! François, quelque comédie que vous ayez jouée, je suis sûr que vous avez agi dans l'intérêt de mon père et du mien.

— J'ai surgi agi pour l'amour de vous, ma chérie, répondit-il.

Une heure plus tard, ils se trouvaient tous deux dans le salon. Me Vautier-Senonge, grâce à une piqure que François lui avait faite, reposait d'un sommeil calme. Le lendemain, le jeune médecin se livrerait à un véritable examen et poserait des questions précises. Il commencerait le traitement, c'était urgent. Peut-être même faudrait-il envisager un séjour dans une maison de

repos spécialisée. Sibylle approuvait tout d'avance, aveuglément. Mais la honte l'accablait. Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle n'osait pas lever le regard vers son ami. Il fallut que celui-ci lui rendit courage et confiance. Pour consoler une jeune fille, quand on l'aime et qu'elle vous aime, rien de tel que de la serrer contre soi, lui caresser les cheveux et lui donner un long baiser. François avait trouvé le remède. Son métier était de guérir. Il s'en acquitta à merveille.

— François, prononça-t-elle faiblement en s'écartant un peu de lui, j'ai des scrupules, tout d'un coup. Ce que vous faites pour moi, ce n'est pas par pitié ? Je ne voudrais pas d'un sacrifice de votre part. Evrard pour tenter de se venger et de déshonorer mon père. Je ne suis plus riche comme au-

arbres. Tenez-vous absolument à me faire pleurer d'attendrissement ?

— François, je voudrais bien vous dire... Cela date de très loin. Je ne vous aimais pas réellement, autrefois. J'étais trop jeune, vous aussi... Pourtant, le jour où je vous avais vu avec Aline... Cela m'avait fait très mal... Ce n'est que beaucoup plus tard, quand Aline s'est mariée, qu'elle m'a fait sa confession : elle m'a dit que vous ne l'aviez jamais aimée, que vous n'aviez aimé que moi... Alors, quand vous êtes revenu, j'ai eu l'illusion que c'était pour moi. Je me suis attachée de toutes mes forces à la pensée que vous alliez me sauver. Vous seul en étiez capable. En même temps, j'attendais tout de vous, et je ne voulais pas vous révéler ce que je savais. J'aime mon père et je le respecte en dépit de ses

— Il ne reste plus rien, ni d'Yvette ni d'Aline ?

— Il ne reste que vous, Sibylle, ma Sibylle de toujours...

Une voix à la cantonade :

— Je n'ai peut-être pas besoin de veiller Monsieur toute la nuit. Il dort bien paisiblement. Si je vous servais quelque chose ? Vous devez avoir faim, tous les deux. Les émotions, ça vous creuse... Ah ! Seigneur ! si le Salvart voyait ça !...

Ça, c'était François et Sibylle enlacés et s'embrassant.

— Il serait peut-être capable de vous tuer là, tous les deux.

Ils délièrent leur étreinte et sourirent à la vieille femme.

— Rassurez-vous, Angèle, lui affirma François. De tels hommes ne tuent personne. Ils ne savent faire le mal que dans l'ombre et sans danger pour eux-mêmes. Ils ne sont même pas capables d'un beau crime. Ce n'est pas comme moi, tout à l'heure, qui ai eu de la peine à ne pas presser la gâchette. Hier soir, c'était la même chose. Je crois que, dans mes mains et en présence d'Evrard, les revolvers ont des chances de partir sans qu'on les touche.

La vieille femme disparut et revint un peu plus tard, portant les éléments d'un léger souper froid. François ne partit que très tard en promettant, naturellement, de revenir très tôt.

Non, elle n'était pas morte à jamais, la gaieté de Sibylle Vautier-Senonge, bientôt Sibylle Granel. Son beau rire franc résonne souvent à travers les pièces du château, dans le parc et dans cette Folie, elle aussi désintoxiquée et devenue boudoir d'été, toujours largement ouverte et tapissée d'étoffes claires. On en fera plus tard, dit Sibylle, une chambre de jeux pour les enfants.

La première fois que la jeune fille a recommencé d'être heureuse, sans arrière-pensée, sans réserves, c'est le jour où elle a vu son père, installé sur une chaise-longue dans le jardin et pointant du bout de sa canne le passage d'une compagnie de perdreaux :

— Ah ! si j'étais encore jeune... Au fait, il y a des hommes de mon âge qui restent fanatiques de la chasse. Quand je serai tout à fait guéri, nous verrons cela ensemble, François.

C'était la première fois qu'il parlait de guérison et qu'il énonçait un projet. Jusque-là, depuis le soir de ce qu'il croirait toujours avoir été un authentique incendie, il n'avait été qu'un malade résigné, se laissant soigner bien sagement mais sans espoir, sans ressort. Il reprenait goût à la vie, c'était bon signe. Jamais plus il ne prononçait le nom d'Evrard. En s'excusant auprès de François de ne pouvoir donner à sa fille une dot en rapport avec sa situation passée, il avait fait une allusion à « de déplorables faiblesses, de coupables abandons ». François l'avait interrompu. Défense de parler de choses pénibles, c'était l'essentiel du traitement.

La rivière, au bout du jardin coulait, paisible, avec son bruit léger de cascade. L'automne y ramenait souvent Sibylle et François, côte à côte, sous la douce lumière des derniers soleils. Leurs mains se prenaient, leurs yeux se cherchaient. Les yeux bleus du jeune médecin trouvaient leur bonheur ineffable dans le sourire des yeux dorés levés vers lui. Aujourd'hui, l'automne. Demain, l'hiver avec ses frimas et ses brumes. Ils seraient tout entiers l'un à l'autre. Et puis le printemps reviendrait et il n'y aurait plus d'autres fumées sur la rivière que celle des feux de la Saint-Jean, de ceux qu'on brûle au crépuscule pour détruire les herbes mauvaises, et les brouillards que le matin accroche parmi les joncs.

ANNE LECOURT

DIS-MOI TON NOM...

je te dirai  
qui tu es

#### RICHARD

Intelligence très fine, très « perspective », qu'un rien suffit à faire travailler et qui sait parfaitement rendre les nuances de la pensée.

Si tous les Richard ne sont pas doués d'un cœur de lion, il n'en est guère qui soient dotés d'un cœur de lièvre... Non, la poltronnerie n'est pas leur fait, mais bien plutôt l'enthousiasme, l'emballement ; le cœur est leur domaine de prédilection.

#### RITA

Ce prénom n'est guère donné pour lui-même ; on en sait plutôt un diminutif de Marguerite ; pourtant, il a son originalité et celles qui le portent, bien douées, à tout point de vue, n'ont pas à le regretter.

#### ROBERT

D'une intelligence assez lente à ses débuts, les Robert, par leur persévérance et leur ténacité, la cultivent si bien qu'ils peuvent en obtenir de bons résultats. Ils sont, du reste, gens très adroits et excellents dans tout ce qu'ils entreprennent. Très taquins, ils aiment mystifier leur monde, Robert Houdin n'a pas été surpassé comme illusionniste. Bons garçons, courageux, d'une franchise parfois un peu brutale, ils jouissent d'une popularité sans panache mais faite de sympathie et de simplicité. Bugeaud, Surcouf sont parmi les « héros » les plus populaires.

Très positifs et réalistes, ils réussiraient complètement s'ils étaient plus disciplinés, plus ordonnés et... plus économes.

#### RODOLPHE

Pas du tout faits pour la bonne petite vie tranquille, les Rodolphe... Il leur faut les aventures, le mouvement, le risque où leur activité, leur vaillance, leur goût du panache, leur caractère chevaleresque et un peu chimérique peuvent se donner leur libre carrière. Lorsque ce terrain ne leur est pas offert, ils demeurent concentrés, maussades et n'arrivent pas à s'intéresser aux petites choses d'une existence pour laquelle ils n'ont ni sympathies ni aptitudes.

trefois. Enfin, la cure, vous l'avez dit, peut être longue. La vie ne sera pas drôle, ici, et ma belle gaieté d'autrefois est, je le crains, morte à jamais.

— Je réponds à chaque objection avec méthode : Evrard ne se vengera pas. Il a trop peur. Je gage qu'il trouve Besançon encore trop près du Saint-Buisson et qu'il va transporter ailleurs son expérience de la chicane. Il finira, un jour ou l'autre, en Cour d'Assises. Ensuite, il m'importe peu que vous soyez riche ou pauvre. Je vous aime, non depuis quinze jours, mais depuis que je possède un cœur. Enfin, je ne me charge pas seulement de guérir votre pauvre papa, mais de faire renaître cette gaieté que vous dites avoir perdue. Dites un mot, un seul mot, Sibylle. Vous savez lequel ?... Oh ! ne rougissez pas ainsi. Vous me rappelez le temps où nous grimpons aux

faiblesses. Il a été si malheureux ! C'est Evrard, en Indochine, qui l'a entraîné à fumer. Il a trouvé dans l'opium l'oubli de sa vie manquée, loin d'une femme qu'il adorait et qui en aimait un autre. Et puis, quand maman est morte, c'est devenu une obsession. Evrard en a abusé jusqu'à l'ignominie. Il l'a totalement dominé à cause de cette maudite drogue... Vous comprenez maintenant, François, pourquoi je brûlais de vous parler, et pourquoi je continuais à me taire. Pouvais-je vous expliquer que mon père était un esclave ? Les mots ne pouvaient sortir de ma gorge... Pourtant, un jour, contrainte à donner ma réponse à l'homme que je détestais, je suis allée vous trouver. Je m'apprétais à tout dire.

— Et vous avez vu la photo d'Yvette, comme vous m'aviez vu dans les bras d'Aline.

## Enigme criminelle

# L'Assassinat du député Hogan

par ALAIN ROBERT

La Société Anonyme pour Assassinateurs (Murder Incorporated), aux États-Unis, ne doit pas être considérée comme un précédent dans l'histoire du crime. D'autres bandes organisées ont déjà eu recours au meurtre systématique pour dépouiller les honnêtes gens. Cela non seulement aux États-Unis. Notre pays en a vécu la triste expérience. Une des plus formidables bandes fut sans contredit celle de *Brook's Bush*, qui terrorisa Toronto et ses environs sous l'Union.

\* \* \*

C'était le 30 mars 1861, le matin. Trois Torontois pêchaient en chaloupe sur la rivière Don, près de son embouchure. Tout-à-coup l'un d'eux poussa une exclamation de surprise horrifiée. Non loin de la rive, sur une petite élévation que l'eau couvrait à peine, il y avait un cadavre.

La police de Toronto fut aussitôt alertée. On transporta le corps à la Morgue. Il avait évidemment séjourné longuement dans l'eau, car il était presque tout décomposé. C'était un homme. Des traces de coups sur la tête et ailleurs par le corps indiquaient qu'il avait été assassiné. On l'avait de plus dépouillé d'une partie de ses vêtements.

### Qui est la victime ?

Le meilleur limier de Toronto, un des plus habiles dans le pays tout entier, le détective Colgan, fut chargé de résoudre l'énigme. C'était toute une tâche. Pas le moindre indice. On ne connaissait même pas l'identité de la victime.

Colgan fouilla les rapports de police pour dresser une liste des hommes disparus depuis quelques mois. La dernière disparition remontait à plus d'un an. Au début de l'année 1860, la police avait été informée de l'étrange absence de John Sheridan Hogan.

### Le député Hogan disparaît

John S. Hogan avait été vu pour la dernière fois le premier décembre 1859. C'était un peu après huit heures du soir. Il quittait alors la demeure de Madame Ella Laurie, rue Terauley, chez qui il avait passé une couple de jours.

Monsieur Hogan avait alors environ 44 ans. Célibataire, il menait joyeuse vie. Journaliste, il dirigeait en qualité de rédacteur en chef le *British Colonist*, un des plus importants quotidiens du temps. Il représentait de plus le comté de Grey au Parlement du Haut-Canada.

Bien qu'on ne lui connût pas de parents, sa situation en faisait un personnage important. Sa disparition n'avait donc pas pu passer inaperçue. Le détective Colgan avait travaillé sur l'affaire à l'époque. Sans le moindre résultat cependant.

Madame Laurie semblait alors la dernière personne à avoir vu le Député. En quittant joyeusement sa demeure, il lui avait dit qu'il filait directement vers les bureaux de son journal. Mais il n'y était jamais parvenu.

Quelques jours après le début de ses recherches au sujet du député disparu, le détective Colgan avait croisé Ellen McGillock sur la rue. C'était une jeune femme aux moeurs faciles. Elle avait de plus la réputation d'être liée de près à la fameuse bande de *Brook's Bush*. Les renseignements que le policier avait recueillis à date sur le compte du député Hogan l'incitaient à croire que son homme avait entretenu certaines relations avec la fleur du pavé. Colgan l'aborda donc.

Quand il la questionna au sujet du disparu, elle affirma d'abord ne rien savoir au sujet de son absence. Le détective insista. Elle persista à nier. Finalement elle avoua qu'elle le cro-

yait mort. Mais rien de plus. Cette déclaration d'ailleurs ne prouvait rien. Et l'enquête n'avait pas progressé depuis.

### L'épingle de sûreté

Colgan commença par faire voir son inconnu aux intimes du député Hogan, espérant qu'il pouvait s'agir de lui. De nombreuses personnes défilèrent à la Morgue. Personne cependant ne parvint à reconnaître le Député. Il faut dire que les traits du mort avaient été rendus méconnaissables à cause du long séjour du corps dans l'eau.

A son tour, Madame Laurie le contempla longuement. Sans pouvoir rien affirmer toutefois. Ainsi allait-elle se retirer, quand elle se souvint d'un détail qui pouvait avoir une certaine importance. Au moment de la quitter, le soir du premier décembre 1859, Monsieur Hogan lui avait demandé une épingle de sûreté pour attacher son caleçon.

Colgan examina ce qui restait des vêtements du noyé. Son caleçon était agrémenté d'une épingle de sûreté. Madame Laurie reconnut celle qu'elle avait gentiment offerte à son visiteur.

La victime de la rivière Don avait donc maintenant un nom. Sans le moindre doute, il s'agissait du député John Sheridan Hogan.

### Aveux

Sans perdre une minute, le détective Colgan s'en fut à la demeure d'Ellen McGillock. Il eut la chance de la trouver chez elle. Elle était seule.

Payant d'audace, le fin limier lui déclara qu'on venait de retrouver le corps de son ancien client Hogan. Il ajouta qu'il avait été tué par certains membres de la bande de *Brook's Bush* et que la jeune fille avait collaboré à l'assassinat.

Ellen McGillock commença par nier.

Puis elle parla. Un peu après neuf heures, le soir du premier décembre 1859, elle avait rencontré Jane Ward, une de ses compétitrices dans le commerce de l'amour. Jane était alors en compagnie de quatre membres de la bande de *Brook's Bush*. C'était près du pont de la rivière Don.

A ce moment précis, John S. Hogan apparut. Elle tenta de retenir son attention. Ce fut Jane Ward que le Député choisit. Le couple continua à marcher sur le pont, tandis que les quatre hommes et Ellen les laissaient discrètement s'éloigner.

Des cris tout à coup se firent entendre. C'était Jane Ward qui appelait les brigands à son aide. Sans perdre un instant, elle avait réussi à substituer le porte-monnaie bien garni de son client. Mais celui-ci s'en était aussitôt aperçu et tentait de récupérer son bien.

Les quatre hommes s'élançèrent sur le député Hogan. A coups de poings et à coups de pieds, on le battit à mort. Quand il n'offrit plus la moindre résistance, on le dépouilla de toutes ses possessions, puis on le jeta à l'eau.

Le butin en valait la peine pour des bandits sans foi ni loi : \$150 en billets de banque, une montre, certains bijoux et des vêtements de bonne coupe.

### Un pendu

Il va sans dire que la dénonciatrice avait nommé les quatre assassins du député Hogan. Deux étaient morts depuis cependant.

Des mandats furent émis contre Ellen McGillock, Jane Ward, James Brown et John Sherrick. Quelques mois plus tard, le sinistre quatuor subissait son procès pour meurtre.

Les verdicts étonnèrent déplorablement la population torontoise. Il y eut trois acquittements. Seul James Brown fut trouvé coupable de meurtre. Il monta sur l'échafaud le 10 mars 1862.

*La pause...*

*...de bonne humeur*

Deux Indiens roulent à cent à l'heure dans une somptueuse Cadillac.  
Premier Indien : Nous approchons de la Réserve.  
Deuxième Indien : Comment le sais-tu ?  
Premier Indien : Nous écrasons de plus en plus d'Indiens.

\* \* \*

Un vieux cow-boy est allé vendre des vaches à la ville. L'affaire réglée à son contentement, il se rend à la poste et rédige un télégramme à sa femme :

« Vendu avantageusement bêtes. Reviens demain. Bons baisers. »

Au moment de tendre son texte à l'employée, il se ravise.

« Pourquoi mettre avantageusement ? Elle sait très bien que, si le marché n'avait pas été avantageux pour moi, je n'aurais pas accepté de vendre. »

Il raye avantageusement ; mais, avant de se décider, il relit encore son télégramme :

« Pourquoi préciser bêtes ? Ma femme sait bien ce que je suis venu vendre. »

Il raye bêtes et réfléchit un peu :

« Pourquoi lui dire que j'ai vendu ? Elle sait très bien que, si je suis venu ici, c'est dans ce but. »

Il raye vendu et, le crayon levé, continue à hésiter :

« Au fond, il est bien évident que je vais revenir demain. Est-ce que j'ai les moyens de me ruiner à l'hôtel ? »

Il raye reviens demain et se dirige vers le guichet. Mais, soudain, il se ravise, déchire son télégramme et part en sifflant vers le bar le plus proche.

## Une aventure maritime

# CARGAISON DANGEREUSE

par GEORGES VIDAL

**M**ME MICHÈLE DUCRET tressaillit.  
— Vous dites ?  
Une brusque pâleur avait envahi son visage et ses yeux gris luisaient intensément.  
— On a fouillé mes bagages, répéta Bernard Lanthelme.  
— Vous êtes sûr ?  
— Absolument sûr. Hier, déjà, en rentrant dans ma chambre, j'en avais eu l'impression. Ma valise était fermée alors que je me rappelais l'avoir laissée entrebâillée. En tout cas, conclut-il, le voleur aura été volé. Je porte toujours mon argent sur moi. Croyez-vous que ce soit la peine d'aviser la direction de l'hôtel ?

Mme Ducret haussa les sourcils.  
— Inutile, puisqu'il ne vous manque de rien. Voulez-vous me passer mon écharpe.  
La nuit tiède charriait des senteurs de jasmin par la baie grande ouverte. Les lourdes tours jumelées de Notre-Dame des Anges se découpaient sur un ciel cendré.  
— Merci, monsieur Lanthelme.  
Elle croisa l'écharpe sur sa poitrine et se dirigea vers la porte. Une préoccupation durcissait ses traits.  
— Vous paraissez fatiguée, s'inquiéta le garçon.  
— Fatiguée ? Pas le moins du monde.

Ils s'engageaient dans l'ascenseur. Mme Ducret leva vers son compagnon un regard adouci, puis, tandis qu'un sourire passait au fond de ses prunelles claires :  
— C'est plutôt vous, mon cher, qui faites triste mine, ce soir...  
— Pour moi, il y a une raison.  
— Vraiment ?  
Pendant qu'ils traversaient le hall de l'hôtel, Michèle Ducret appuya sa main légère sur le bras du jeune homme.  
— Cette raison ? insista-t-elle.

En voyant surgir le couple, un Hindou en livrée avait ouvert la portière d'une limousine rutilante.  
— Au Palais du Gouverneur général, Ali ! ordonna Mme Ducret.

Elle se laissa tomber sur les coussins et, à demi tournée vers Bernard. Il murmura très bas :

— Je vais rester trois mois sans vous voir.  
— Enfant ! dit-elle simplement.  
Le silence reprit, lourd de leurs révéries secrètes.

— N'avez-vous rien remarqué d'anormal dans la journée ? questionna Mme Ducret.

Elle précisa presque aussitôt :  
— Personne ne vous a suivi ?  
— Suivi ? s'exclama Bernard Lanthelme, interloqué. Et pourquoi, grands dieux ?  
— Pour rien.

Ces deux petits mots froids et lointains glacèrent le jeune homme. La voiture avait repris sa course.

Déjà surgissaient des palmiers la masse blanche et trapue de la résidence. Alors, serrée contre l'épaule de Bernard, Mme Ducret souffla :

— Si je partais avec vous demain... vous seriez heureux ?

Il resta sans réponse, n'osant le croire. Pourtant, comme la voiture con-

tournait le perron, il étreignit le corps svelte et le sentit frémir.  
— J'ai peur, balbutia encore Mme Ducret.

Mais le garçon ne fut pas certain d'avoir bien entendu à travers le baiser fiévreux qui pressait sa bouche. Le soleil avait depuis longtemps envahi la chambre quand Bernard Lanthelme ouvrit les yeux. Il cilla ébloui, à cause d'un rayon qui lui balafrait la joue et, tout de suite, les souvenirs de la nuit l'assaillirent en vrac, comme un paquet de joie jeté en plein visage.

— Neuf heures et demie ! Bigre !  
Bernard finissait de revêtir un « blanc » quand on frappa à la porte.  
— Entrez ! cria-t-il.

Un Hindou de mise européenne se tenait sur le seuil.

— Bonjour, Bhudrinath. Savez-vous si Mme Ducret est levée ?

— Elle est même sortie, monsieur. Avant de quitter l'hôtel, elle m'a donné ses instructions et m'a chargé de vous remettre ce pli.

Bernard Lanthelme, rembruni, décrochait précipitamment l'enveloppe, mais les quelques lignes qu'il y découvrit le rassérénèrent. *Bien dormi, vous ?* avait écrit Michèle. *Moi, j'ai rêvé de votre épaule. Je l'aurais voulu sous ma tête... Je suis obligée, ce matin, d'aller à Valdaour, et ne rentrerai en ville que pour le départ du paquebot. Rendez-vous à bord, à midi. Je vous aime.*

Bhudrinath souriait sans cause apparente. Son regard aigu gêna Bernard, qui demanda :

— Pas d'ennuis avec vos encombrants compagnons ?

— Non, ils se comportent en gentlemen.

— Parfait. J'espère que ça durera. A tout à l'heure, Bhudrinath.

Resté seul, le jeune homme relut le billet de Mme Ducret et le serra précieusement dans son portefeuille. Il ne tenait plus en place. D'un point péremptoire, il tassa ses chemises dans une valise et, sifflant d'aise, sonna pour faire enlever ses bagages.

— Portez-moi tout ça sur le *Thunder*.

Le gérant, obséquieux, enrobait sa note de souhaits de voyage.

— Une voiture pour monsieur Lanthelme ?

— Non, pas de voiture, décida Bernard.

Il s'éloigna allégrement, le casque penché sur la nuque, au hasard des rues tristes et surannées où, depuis deux siècles, des façades XVIIIe bouaïent le tropique.

Place Dupleix, le vent torride des montagnes Rouges faisait tourbillonner le sable. Bernard allongea le pas et descendit vers la mer.

Des crachats de bétel ensanglantaient le trottoir. Il traversa le cours Chabrol et s'engagea sur le Pier.

— Bateau, monsieur ? proposa un mavoua.

Le marinier au torse nu aida Bernard à descendre dans une des cheilines qui espéraient le client au pied des escaliers. Le vent gaufrant la rade où quelques yachts titubaient sur leurs ancres.

« Onze heures et demie », constata le voyageur en posant le pied sur le *Thunder*.

Un colosse rougeaud se tenait à la coupée.

— Vous arrivez juste pour l'appéritif, monsieur Lanthelme.

Bernard serra la main molle et velue qui se tendait vers lui.

— Seriez-vous des nôtres, monsieur Ribaud ?

— Oui, jusqu'à Colombo.

— Dans ces conditions, nous sommes assurés de faire un voyage paisible... Quand le chef de la police est à bord...

Ils s'écartèrent pour laisser passer une corvée de matelots et M. Ribaud se tourna vers un personnage bedonnant.

— Vous ne vous connaissez pas ? M. Lanthelme... le docteur Ecker.

Les deux hommes se saluèrent.

— J'ai entendu parler de vos travaux d'ethnologie, docteur, fit Bernard. Hier soir, on m'a appris que vous quittiez Pondichéry plus tôt que vous ne pensiez...

— S'il ne tenait qu'à moi, en effet, j'aurais prolongé mon séjour, mais je dois assister, à Paris, au Congrès des Sociétés Savantes...

M. Ribaud avait entraîné ses compagnons vers le bar. Il claqua des mains avec une telle autorité que les deux boys de service se précipitèrent ensemble.

— Qu'est-ce qu'on boit ? Whisky ou cinzano ? Pour moi, de toute façon, c'est du cinzano. Vous pas ?

Les manières de M. Ribaud n'étaient pas très goûtées par la société select de Pondichéry. On lui reprochait ses allures qui, à force de désinvolture, frisaient la grossièreté. Par contre, tout le monde s'accordait à louer sa vigilance.

— Voici des mois que je ne vous ai pas vu, monsieur Lanthelme, lança-t-il en allongeant ses jambes sur le fauteuil le plus proche. Avez-vous pris goût à votre étrange profession ? L'année dernière, si j'ai bonne mémoire, vous éprouviez quelque inquiétude au sujet de vos fichus pensionnaires...

— Simples appréhensions de débutant. Les convoyeurs hindous connaissent leur affaire et mes traversées s'effectuent sans la moindre perturbation.

Assurant ses lunettes, le docteur Ecker inclina vers Bernard un crâne réverbérant :

— Excusez ma curiosité, mais quelle est donc la profession que M. Ribaud qualifie d'étrange ?

C'est le policier qui répondit d'abord, sur ce ton goguenard qu'il n'abandonnait guère :

— M. Lanthelme est comme qui dirait le principal représentant de la Maison Ducret : *Fauves en tous genres, spécialité de tigres du Dekan*.

— Nous fournissons, en effet, les zos et les ménageries, expliqua le jeune homme. Nos rabateurs parcourent sans arrêt l'intérieur du pays, achetant des fauves que nous rassemblons dans la propriété de Mme Ducret, à l'ouest de Villenour. Périodiquement, nous puisons dans la réserve pour acheminer un convoi sur l'Euro-

pe. En ce qui me concerne, je suis chargé de négocier cette dangereuse marchandise à Gênes, Marseille et Hambourg.

La sirène du *Thunder* étirait son vrombissement d'adieu. Bernard sursauta :

— Nous allons partir et Mme Ducret n'est toujours pas là !

— La voici, fit tranquillement M. Ribaud. Vous savez bien qu'une jolie femme n'est jamais en avance...

Mme Ducret débouchait en effet de la coupée. Le directeur de la police pondichérienne agita ses longs bras au-dessus des têtes environnantes.

— Hello ! Madame Ducret !

Bruyant et familier, il présenta le docteur Ecker, libéra un fauteuil et amena de nouveau les boys.

— Turin glacé, hein ! Je connais vos préférences.

Bernard cherchait le regard de Michèle mais il ne parvint pas à le saisir. Il y avait dans l'attitude de la jeune femme et jusque dans son sourire, une raideur hostile. On l'eût dite hérissée contre un péril obscur.

— Nous parlions de vous, madame, reprit M. Ribaud, et le docteur Ecker m'a paru effaré de votre négoce...

— Ma foi, reparti l'ethnologue, c'est plutôt un belluaire que j'aurais imaginé à la tête d'une semblable affaire !  
Mme Ducret tira une cigarette d'un minuscule étui d'or.

— Il y a des gens qui choisissent leur métier et les gens qui sont choisis par leur métier, dit-elle doucement. Moi, j'appartiens à la seconde catégorie. Mon mari, quand je l'ai épousé, faisait depuis longtemps le commerce des fauves. Devenue veuve, j'ai dû prendre moi-même l'affaire en mains, sous peine d'être ruinée.

— Ce que Mme Ducret ne vous dit pas, intervint M. Ribaud, c'est que son mari a été tué chez lui par un tigre échappé et qu'elle persiste à vivre dans sa propriété isolée, au milieu de cris féroces et à la merci d'un nouvel accident...

Le docteur Ecker s'extasia :  
— Magnifique exemple d'énergie, madame. Pour ma part, une telle cohabitation me rendrait malade.

Vibrant de toutes ses membrures, le *Thunder* appareillait. Déjà le deckman parcourait le pont en agitant une sonnette.

— Ne laissons pas refroidir le déjeuner, décréta M. Ribaud. A propos, j'ai recommandé au maître d'hôtel de nous réunir à une même table... C'est mieux, hein ?

Les milles, lentement mis bout à bout, avaient conduit le paquebot jusqu'à la nuit. Maintenant, écrasé sous sa chape de ténèbres, il semblait trébucher contre chaque lame.

— Pourquoi ne pas me confier votre secret, chérie ? murmura Bernard. Car vous avez un secret...

Le visage fermé de la jeune femme n'était plus, dans l'obscurité, qu'une étroite tache blême. Il ne livrait d'elle que ce que les regards pouvaient prendre. Et les lèvres...

— C'est une brute, murmura Michèle. Une brute hypocrite. Tant que mon mari a vécu, il m'a laissée en paix, mais après...

— Faites intervenir la police! s'écria le jeune homme.

— La police!

Michèle riait. D'un rire artificiel qui faisait vibrer sa gorge dure contre la poitrine de Bernard.

— Une riche idée! railla-t-elle. Tout à fait comme si on demandait à l'exécuteur des hautes œuvres de se guilotiner lui-même!

Le voile se déchirait.

— Ribaud? bégaya le garçon.

D'emblée son esprit grouilla de détails qui auraient pu être révélateurs. La familiarité vulgaire du policier, cette façon d'imposer sans cesse sa compagnie, et ce regard qui traquait la jeune femme... Mais le corps onduleux de Michèle fut parcouru d'un frisson plus profond.

— Ecoute! dit-elle.

Depuis quelques minutes, le feulement des tigres emplissait la nuit d'un tumulte insolite. On courait sur le pont. Sortant de l'ombre des bossoirs, le couple heurta un lieutenant de bord. L'officier était affolé.

— Vite! cria-t-il. Je vous cherchais... Vos fauves ont fait du propre...

Ils s'élançèrent vers l'avant. L'officier expliquait, sans reprendre souffle:

— Les tigres sont sortis de leurs cages et ont massacré quelqu'un... Je ne sais pas qui...

— Mais comment les bêtes ont-elles pu s'évader des cages? objecta Bernard. En outre les cages se trouvent dans un local clos. La victime ne peut donc être qu'un convoyeur... Ce pauvre Bhudrinath aurait-il...

— Non, culpa le lieutenant. M. Bhudrinath était avec moi sur la dunette quand les tigres ont commencé leur raffut. Il s'est précipité et je l'ai suivi. Ah! l'atroce vision... M. Bhudrinath a montré un rare courage... Sans attendre l'arrivée de ses aides, il s'est jeté sur les fauves avec un simple fouet pour leur faire lâcher prise... Sur sa demande, je me suis mis aussitôt à votre recherche... Attention au rebord, madame.

Ils venaient à peine de pénétrer dans l'écoutille qu'un coup de feu claqua. A la porte de l'entrepont transformé en ménagerie se tenait le second capitaine, revolver au poing. Bhudrinath, les mains ensanglantées, lui faisait face et son regard flamboyait de colère.

— Pourquoi avoir abattu cette bête, puisque je lui avais déjà arraché sa victime?

— Au diable vos sales animaux! gronda l'officier. Voyez dans quel état ils ont mis ce malheureux!

Armés de fourches, les Hindous faisaient réintégrer leurs cages aux fauves menaçants.

— Seigneur! gémit Mme Ducret.

Les yeux noyés d'horreur, elle s'agrippa au bras de Bernard. Sur le sol gisait une masse disloquée ou l'être humain se reconnaissait à peine.

— Qui demanda fébrilement le jeune homme.

La même question fut posée par une voix rude. Le commandant du *Thunder* arrivait.

— M. Ribaud, dit le second en repoussant les curieux qui commençaient à s'attrouper dans l'entrepont.

— Comment le drame s'est-il produit? interrogea le commandant.

— J'ai vérifié la fermeture des cages après le dîner, affirma calmement Bhudrinath. Il faut que quelqu'un ait soulevé le loquet...

Accompagné du Dr Ecker, le médecin du paquebot se frayait un passage entre les badauds. Les deux praticiens s'agenouillèrent près de l'affreuse dépouille.

— Il y a quelque chose de plus étonnant encore...

— C'est Mme Ducret qui parlait. Elle continua sourdement après une hésitation?

— Que faisait ici M. Ribaud? Nul n'ignorait la présence des bêtes dans l'entrepont... Nous avions fait apposer un écriteau sur la porte: *Danger*. Même si les fauves avaient quitté leurs cages, ils restaient enfermés dans ce local... Avait-on aussi ouvert cette porte, Bhudrinath?

— Non, madame, quand je suis intervenu, la porte était fermée.

— Exact, confirma le lieutenant.

Accroupis derrière les grilles, les tigres rauquaient furieusement. Le commandant soupira:

— Cette histoire est insensée! Emmenez le corps, docteur, voulez-vous...

Le médecin du bord aida les deux matelots à placer sur une civière les restes de M. Ribaud. Bras ballants, le Dr Ecker considérait la scène sans intervenir.

— Quelle abominable chose! murmura-t-il. Si vous n'avez plus besoin de moi...

Il paraissait si désespéré que le commandant lui prit le bras, cordialement, pour l'entraîner dans la cour-sive, la voix de Mme Ducret retentit de nouveau:

— Qu'on jette cette bête à l'eau, Bhudrinath!

L'Hindou s'immobilisa. Il avait tiré dans un coin le cadavre du tigre meurtrier pour laisser passer la civière.

— Mais, madame, nous pourrions au moins récupérer la peau...

— Ah! non! s'écria la jeune femme avec emportement. Je ne veux pas qu'il reste un seul souvenir de ce monstre. Jetez-le à l'eau, vous dis-je... Tout de suite!

Docile, Bhudrinath fit signe à ses hommes et trois Hindous, soulevant le fauve, se dirigèrent vers la porte. Le commandant les arrêta:

— Vous voulez l'immerger? Bon, collez-le dans un cofferdam en attendant que le bosco lui attache une gueue au cou... Conduisez-le donc.

— Mais pourquoi ne pas le précipiter tel quel par-dessus la rambarde? s'étonna Mme Ducret.

— Vieilles habitudes maritimes, madame. On évite de laisser dans son sillage des charognes flottantes... Mais vous devez être à bout de nerfs? Faites-moi l'honneur de venir prendre un cordial chez moi avant de regagner votre cabine. Vous aussi, monsieur Lanthelme.

Le *Thunder*, cap au Sud, continuait à fouiller la nuit dans son étreinte. Le commandant et ses invités gravirent silencieusement les échelons de la passerelle et pénétrèrent dans un étroit bureau ripoliné. Des rides soucieuses barraient le front du vieil officier. Il grommela:

— M. Ribaud n'était pourtant pas homme à inventer une nouvelle forme de suicide! Qu'est-il allé faire dans votre ménagerie? Le second l'a bien vu descendre dans l'entrepont mais il n'y a pas attaché d'importance. « Ribaud est à bord pour suivre une piste », a-t-il pensé.

— Cela dépasse l'entendement! affirma Bernard Lanthelme. D'abord, si M. Ribaud voulait voir les bêtes, pourquoi a-t-il choisi la soirée? Les convoyeurs étaient déjà couchés dans leur cabine et Bhudrinath se promenait sur le pont avec un de vos officiers.

— Oui, remarqua Mme Ducret, plus on réfléchit et plus la responsabilité de M. Ribaud paraît entière. J'espère que votre rapport insistera sur la folle imprudence de la victime, n'est-ce pas? Bonne nuit, commandant.

Bernard resta longtemps sans dormir. Lorsque la fatigue fut la plus forte, il sombra dans un de ces sommeils pâteux où, inextricablement,

s'enchevêtraient des velléités obscures et contradictoires. Sous les apparences de Michèle et de M. Ribaud, l'amour et la mort s'affrontaient ou se jouaient sans qu'il lui fût possible d'intervenir.

Ayant baillé tout son saoul et rassemblé un minimum d'idées grâce au jet froid du lavabo, Bernard monta sur la passerelle. Le commandant n'était pas seul. De l'autre côté du bureau, le docteur Ecker prenait des notes. Il referma aussitôt son carnet et toutsota.

— Monsieur Lanthelme, je suis navré d'être amené à vous faire des révélations qui, je le crains, vous seront éminemment désagréables, mais il n'est vraiment pas possible de vous tenir plus longtemps dans l'ignorance.

Bernard Lanthelme, bouche bée, fit visible effort pour deviner le sens de ce préambule. Comme l'attitude des deux hommes écartait toute hypothèse de plaisanterie, il eut peur de comprendre.

— Serait-il arrivé quelque chose à Mme Ducret?

— Plutôt! explosa le commandant. Mme Ducret vient d'être arrêtée pour meurtre en même temps que son complice Bhudrinath.

Une indignation véhémement souleva Bernard.

— Qui ose avancer de pareilles sottises?

— Moi, fit calmement le Dr Ecker. Au surplus, je ne fait pas qu'avançer, je prouve. Mme Ducret et Bhudrinath ont assassiné M. Ribaud.

— Invention pure! Vous saviez bien que Mme Ducret et Bhudrinath étaient sur le pont lorsque le drame s'est produit. Il y a eu moins deux témoignages: le mien pour Mme Ducret et, pour Bhudrinath, celui d'un lieutenant.

— Les alibis ne sont pas toujours aussi solides qu'ils le paraissent à première vue... D'ailleurs les mobiles du crime sont si évidents...

— S'il y avait véritablement meurtre, les mobiles dont vous parlez militeraient pour l'acquiescement de la meurtrière...

Ce fut au tour du Dr Ecker de s'étonner:

— Comment! Vous connaissez les raisons qui ont poussé Mme Ducret à faire disparaître M. Ribaud?

— Pardon! Je connais les raisons qui auraient pu pousser Mme Ducret à se débarrasser d'un goujat aux assiduités intolérables, mais je vous le répète...

— C'est bien ce que je pensais, trancha le Dr Ecker, sarcastique. Vous êtes innocent dans tous les sens du terme. Vous avez côtoyé l'assassinat après avoir côtoyé l'escroquerie et vous n'avez soupçonné ni l'un ni l'autre... Le malheureux Ribaud, tout frustré qu'il fût, était incapable de la moindre vilénie. Ce n'est pas un amoureux gênant que Mme Ducret a fait exécuter, mais un policier qui allait la démasquer... Vous voyez ça?

Prenant un sac, le Dr Ecker le vida en partie sur le bureau. D'énormes gemmes, rubis et saphirs notamment, s'en échappèrent.

— Depuis deux ans, reprit-il, le marché européen était inondé de pierres précieuses qui faussaient les cours. D'où sortaient-elles? Des Indes, certifiaient les experts. Le mystère ne résidait donc pas tant dans l'origine des pierres que dans leur introduction en Europe. Douanes et polices restaient impuissantes à découvrir les fraudeurs.

— Mais qui êtes-vous? interrompit Bernard.

— Je dirige le contentieux du Syndicat international des Diamantaires et la gravité de l'affaire m'a incité à en-

quêter moi-même. Sous le couvert d'une soi-disante mission scientifique dont les journaux, par ordre, ont abondamment parlé, j'ai parcouru l'Inde et collaboré aux investigations des services britanniques. Nous avons pu établir, par exemple, qu'un petit rajah exploitait dans le plus grand secret un gisement de corindons d'une exceptionnelle richesse. Et il n'était pas seul à trafiquer... Je vous ferai grâce du détail de nos recherches. Qu'il vous suffise de savoir que toutes les pistes nous conduisaient à Pondichéry où elles disparaissaient brusquement sans laisser la moindre trace. C'est alors que Ribaud, après une étude serrée, peut établir que chaque perturbation du marché européen coïncidait avec un envoi de la Maison Ducret.

Le Dr Ecker souffla sur les verres de ses lunettes et les essuya paisiblement.

— La veille du départ, continua-t-il, nos hommes ont fouillé vos bagages ainsi que ceux de Mme Ducret et de Bhudrinath. Sans résultat, Ribaud avait d'ailleurs la certitude que vous n'étiez pour rien dans la combinaison puisqu'elle existait avant votre entrée en fonctions. Bref, le *Thunder* a levé l'ancre sans que nous soyons plus avancés. Pourtant, il fallait agir, et agir avec discrétion, car Mme Ducret, vu ses hautes relations, ne pouvait pas être inquiétée à la légère... « J'irai jeter un coup d'oeil sur les cages quand les convoyeurs seront couchés », me confia Ribaud hier soir. Vous savez ce qu'il est advenu de sa visite...

Il y eut un court silence et le Dr Ecker résuma:

— J'ai tout deviné en découvrant sur Ribaud une nette fracture du crâne. C'était simple: Bhudrinath, caché dans la ménagerie, assomma le policier par surprise, puis, ouvrant les cages, il quittait l'entrepont en refermant la porte. Avant que commençât la bruyante curée, l'Hindou pouvait se créer un alibi en liant conversation avec un officier. Il avait plus de sang-froid que sa patronne, Bhudrinath! Elle, elle s'est vendue.

— Comment cela? interrogea faiblement Bernard.

— Sa hâte à faire disparaître le tigre mort... J'ai compris aussitôt que les fauves portaient en eux la solution de l'énigme et, entraînant le commandant hors de l'entrepont, j'ai fait appel à son concours. Sous prétexte de le lester d'une gueue, le cadavre de l'animal a été entreposé un moment dans un réduit où l'on ne fit pas pénétrer les porteurs hindous. J'étais là. Dès le premier examen de la bête, je découvris l'effarante supercherie. Au toucher, des grosseurs se révélaient sous les replis de peau et d'encolure. Une incision me permit d'attendre immédiatement les corps étrangers. En voici quelques-uns.

Bernard, éberlué, regardait les rubis. Le Dr Ecker poursuivit:

— Dans la propriété de Mme Ducret, un adroit chirurgien — Bhudrinath lui-même, je crois — se chargeait d'opérer les fauves, dûment anesthésiés. Comme aucun douanier au monde ne se serait amusé à palper des tigres, les frontières étaient franchies sans encombre et une seconde opération libérait les gemmes. Je suppose que celles-ci étaient suffisamment stérilisées pour qu'aucune infection ne se produisit pendant le voyage et les fauves conservaient, en Europe, toute leur valeur marchande. Joli travail, en somme... Mais moi, je ne suis pas un artiste et, pour récupérer plus vite les pierres, j'ai fait abattre les autres tigres au cours de la nuit. Vous n'avez pas entendu, monsieur Lanthelme?

[ Suite de la page 38 ]

n'est pas impossible. Tant de gens doivent se faire conduire aux studios ! Une voiture peut rentrer à vide.

— Espérons-le.

La chance les servit. Un taxi survint qui consentit à s'arrêter et à les charger.

— Comme ça, ça va ! déclara Nénese en s'installant. Emmène-moi si tu veux au bout du monde.

— Pas si loin, promit Carlo.

Ils s'arrêtèrent au premier café qui se trouva sur leur route.

— Je paie le champagne, proposa Carlo.

— Mon vieux ! Tu ne serais pas un prince déguisé ? s'émerveilla l'apache. Carlo sourit.

— Mettons que ce soit ça, répondit-il.

Plus simplement, il avait son idée, qui était de griser son compagnon et de prendre ensuite la poudre d'escampette.

Ce fut dur. Nénese avait de la résistance ; et, quand il put enfin abandonner la table, où l'apache semblait plongé dans un abrutissement complet, lui-même n'était guère en meilleur état. Il titubait, en regagnant le taxi qu'il avait laissé à la porte.

— Chez moi... Un peu vite, recommanda-t-il d'une voix pâteuse. Et ne craignez rien pour le pourboire. En dépit de mes frasques, qui ne paient pas de mine et de mon nom, qui est Misère..., oui, Misère, je le proclame... Carlo Misère !... je suis quand même quelqu'un... un monsieur, pour tout dire, avec de la fortune, des relations et tout ce qui s'ensuit... D'abord, je suis l'ami d'une baronne ! Parfaitement, d'une baronne... Et elle est un peu là, mon amie Suavita. Ça te la coupe, hein ! mon vieux cheval-vapeur !...

Paroles imprudentes ! L'ivresse seule était coupable.

Se souviendrait-il de les avoir prononcées, écouté non seulement par le chauffeur, mais aussi par une servante bavarde, quand cette ivresse serait dissipée ?

Il ne s'en était pas souvenu.

Aussi, fût-ce avec une parfaite tranquillité d'esprit qu'il se présenta le lendemain chez Suavita Mirafiore. Elle rentra justement de voyage, un bras en écharpe, nerveuse, brusque.

— Que veut-il encore, ce bon à rien ? s'exclama-t-elle en apercevant Carlo.

— Vous annoncer une bonne nouvelle, répliqua-t-il. Et vous prouver, une fois de plus, que je sais mener à bien les missions qui me sont confiées. Je vous ai débarrassé de la petite Merveille. Elle est morte.

— Hein ! sursauta Suavita, saisie. Est-ce possible ? Comment le sauriez-vous ? Et quelle part pourriez-vous y avoir prise ?

— Un accident de studio, débita Carlo. Imaginez-vous qu'elle tournait un film... dans lequel on tirait sur elle... Ce devait être à blanc, bien entendu... Mais quelqu'un... un malin... s'est arrangé pour remplacer le tireur... et tirer avec une vraie cartouche à balle... La petite a été tuée... Vous pourrez lire les détails du drame dans les journaux... Savez-vous qui c'est, ce malin, et pour l'amour de qui il a fait ça ?... C'est...

— Idiot ! menteur ! interrompit Suavita. Comment oses-tu te vanter ?... Sais-tu où elle est, Lily Merveille ? A plusieurs centaines de kilomètres de Toulouse, en sûreté dans un bon cachot, d'où elle ne sortira que pour être expédiée sous un faux nom en Argentine, par les soins de bons amis, avec lesquels je suis en relations et à qui je rends des services...

— Mais alors, j'ai fait erreur ? C'est sur une autre que j'ai tiré ? s'exclama Carlo en devenant pâle.

— C'est possible... C'est même cer-

tain... Tant pis pour toi ! Tu es trop bête ! Tire-toi de là comme tu pourras.

— Oh ! je m'en tirerai... Mes précautions sont prises, assura piteusement Carlo. Mais c'est tout de même pour l'amour de Lola que j'ai fait cela. Il faudra qu'elle m'en tienne compte.

— Nous verrons ça. Pour le moment, j'ai d'autres soucis.

Mais Carlo n'entendait pas se laisser éconduire.

— N'oubliez pas que nous sommes solidaires, rappela-t-il d'un ton menaçant. Ce que j'ai fait, je l'ai fait à votre demande et pour sauver la situation. J'ai beau m'être trompé, vous êtes aussi mêlée à mon acte que s'il vous avait profité. Si j'avais des ennuis, vous en auriez votre part.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que vous comprenez. Il faut que nous soyons ou tout à fait alliés ou tout à fait ennemis. Et dans ce dernier cas, je ne vous ménagerai pas... pas plus du côté de Morestac que de celui de la police.

— Nous sommes amis, voyons, protesta Suavita.

— Alors, prouvez-le en tenant vos promesses. Parlez à Lola et obtenez-moi des paroles d'espoir. Je me contenterai de cela pour le moment.

— C'est encore heureux ! soupira l'aventurière.

— Vous n'êtes pas ravie, chère amie ? Vous avez tort, insista Carlo avec un méchant sourire. Je vous assure que, si elle l'agréait, mon amour sauverait votre Lola de bien des ennuis... au devant desquels elle court sans s'en douter.

— Expliquez-vous, grommela l'aventurière.

— Plus tard, fit sournement le bohème. Actuellement, je veux me borner à vous avertir que votre fille s'engage dans un mauvais chemin. Je vous ai déjà dit deux mots, je crois bien, de certaine amourette qu'elle serait disposée à poursuivre. Oh ! rien de grave encore ! Je m'en suis assuré. Le jeune homme ne rend pas. Lola se monte la tête toute seule. C'est encore trop.



— Non ! sortez-moi plutôt le manteau de DRAP, ça vaudra mieux !

Il s'agit d'enrayer cela au plus tôt. Car je vous affirme que, vous ou elle, vous vous repentiriez amèrement de votre folie, si vous commettiez la gaffe de présenter à Morestac le jeune homme auquel elle songe.

— Pourquoi ?

— C'est encore mon secret, ma chère amie. Souhaitez qu'il le demeure toujours et que je n'aie jamais à vous le révéler.

— Vous parlez par énigmes, répliqua Suavita en haussant les épaules. Je crois qu'au fond il n'y a rien et que vous essayez seulement de me faire marcher. Ne vous donnez donc pas tant de peine. Ce que je pourrai faire en votre faveur, je le ferai. Je n'oublie pas notre association.

— Alors tout est pour le mieux, constata Carlo avec satisfaction. De mon

côté, soyez-en assurée, j'agirai en ami. Et pour vous le prouver, je vais vous donner un bon avis. Allez donc faire un tour dans certaine clinique, dont voici l'adresse. Vous y apprendrez peut-être les raisons qui poussent « notre » Lola à y faire depuis quelque temps d'aussi fréquentes visites, en compagnie de « son père ».

— Une clinique ?... Pourquoi une clinique ? demanda Suavita, en fronçant les sourcils. Est-elle donc souffrante ?... Ou la santé de Morestac donne-t-elle des inquiétudes ?

— Vous avez peut-être eu tort de les abandonner si longtemps l'un et l'autre, répondit Carlo d'un ton ambigu. Vous le voyez, vous n'êtes plus au courant. Ne sont-ce pas là des questions auxquelles il est fâcheux que vous ne puissiez répondre vous-même ?

— Je me rendrai aujourd'hui même à la clinique et je tirerai cette histoire au clair, décida brusquement Suavita.

— Et bien vous ferez, chère amie... A bientôt. Vous savez que je demeure tout à votre service, en cas de complication fâcheuse.

— Il pourrait donc y en avoir ?

— Qui sait ?... En tout cas, tenez bien Lily Merveille. C'est le conseil que je vous donne.

Et sur ces mots, le bohème quitta l'aventurière. Peu après, celle-ci demandait sa voiture et se faisait conduire à l'adresse que venait de lui donner Carlo Misère.

— Je voudrais parler au docteur qui soigne M. ou Mlle Cézaire, dit-elle sans ambages.

C'était un coup de sonde qu'elle donnait. Elle pensait que la réponse allait immédiatement lui résumer la situation. Effectivement, une secrétaire lui répondit.

— M. Cézaire seul a suivi ici un traitement... et subi récemment une grave opération qui a parfaitement réussi.

— Il souffrait donc ? s'exclama-t-elle. Comment n'en ai-je pas été avertie ?... Mais de quoi s'agissait-il ?

— De la vue, naturellement... Dans cette clinique, madame, on ne traite que les maladies de l'oeil.

— De l'oeil, répéta l'aventurière, instinctivement troublée. Je suis surprise... Jamais M. Cézaire ne s'était plaint de souffrir... Et, d'autre part, son état ne nécessitait pas un traitement spécial. Il n'y avait vraiment rien à faire. Il est aveugle. Un point, c'est tout.

— Pardon... Il faut dire : il était... car il ne l'est plus, corrigea doucement la secrétaire.

### XIII — La lumière

IMMOBILE devant sa fenêtre, par une ancienne habitude dont elle n'avait pu complètement se défaire, Lola rêvait. Et sa main, soulevant le rideau de mousseline, s'appuyait nonchalamment au mur. Son visage n'avait plus la ferveur enthousiaste des premiers jours. On sentait un souci errer sous son front. Ses lèvres ne se détendaient plus, dans un heureux sourire, à propos de tout et de rien.

La voix de M. Morestac, résonnant dans le corridor, l'arracha à sa méditation.

— Liliane !... Liliane !... Où es-tu, ma petite fille ?

— Voilà, père, je viens.

Avec le rideau de tulle elle s'efforça de laisser tomber le souci qui la rongeaient. Et d'instinct, elle accourut vers celui qui, la croyant sa fille, se conduisait envers elle comme un père. Lola, se dévouant et entourant Morestac de tendresse et de soins, se sentait en même temps aimée, protégée, défendue par lui contre la vie.

Elle alla rapidement à sa rencontre, se haussa vers sa pauvre figure, reçut un baiser affectueux, qu'elle rendit. Et s'emparant de son bras, elle l'entraîna vers le salon.

— Vous désiriez ma présence, père ? — Nous allons sortir. Liliane, si tu es prête.

— Sortir si tôt ? Attendez au moins, père, que le soleil soit plus doux.

Elle levait gentiment ses sourcils. Tout son visage exprimait un étonnement sincère. Mais c'était vainement — car Morestac ne la voyait pas. Il entendit, par contre, la surprise vibrant dans sa voix — toujours si douloureuse, en dépit du bonheur qu'il croyait être le sien.

« Quand donc, pensait-il, chagriné cent fois devant cette émotion contenue qui bouleversait pour un rien le coeur de la jeune fille, quand donc se laissera-t-elle aller à être tout simplement heureuse ? Nous devrions l'être, maintenant, puisque nous voilà réunis. Oh ! j'ai eu bien des torts envers elle. Et elle fut un ange de les oublier... Mais toute ma vie, toute ma vie, je me vouerai à son bonheur... Et si elle voulait rire et chanter, au moins, comme au début !... »

Il soupira — songeant une fois de plus à la question qu'il n'osait poser et qui demeurerait au bord de ses lèvres, chaque fois qu'elle y montait. Cette amourette, dont Liliane avait voulu l'entretenir le jour de sa fuite, ces fiançailles qu'il avait repoussées et qui avaient été la cause de sa détermination ? Qu'en était-il advenu ?...

Hélas ! il croyait le comprendre et il s'imaginait que c'était ce qui pouvait expliquer le silence de Liliane sur ce sujet.

Jamais elle n'avait fait allusion à ce roman manqué, à cet étudiant qui voulait la demander en mariage.

Cela pouvait signifier qu'elle avait oublié. Mais cela signifiait sans doute aussi que le départ de Pierre Morestac avait amené une rupture...

Plein de remords, craignant de raviver un chagrin mal éteint, il n'osait poser la question qui le hantait. Et pourtant, il souffrait de ce silence.

Doucement, il passa sa main sur les boucles brunes de Lola. Et répondant à sa question, il dit :

— C'est l'heure... Nous allons à la clinique, où j'ai rendez-vous avec le professeur.

La jeune fille ne put retenir un mouvement de surprise.

— Encore, père ? Mais hier, déjà, vous y avez fait une longue séance, avec ce médecin qui n'est pas du tout celui aux mains duquel j'avais voulu vous remettre...

— C'est cependant un grand professeur, dit Morestac, d'un ton bizarre, en hochant la tête. Allons...

Ils sortirent. Dehors, le soleil éclaboussait de taches claires la chaussée et le trottoir sur lequel Lola, son bras passé sous celui de Morestac, marchait, l'esprit tristement préoccupée. Mais l'aveugle ne voyait pas le soleil, s'il en sentait la caresse sur son visage levé vers le ciel. Et seul il souriait aux rayons d'or, car la jeune fille, indifférente à tout, sauf à son tourment, songeait à l'explicable attitude de ce Sernin Hourtouse, qui semblait s'être éclipsé et qu'elle n'avait plus revu.

Quelle déception ! Et comme, dans ces conditions, les visites à la clinique lui paraissaient inutiles !

Au bout de quelques minutes, Morestac ralentit le pas, forçant Lola à marcher plus lentement. Elle le fixa et vit qu'il avait quelque communication à lui faire. Mais il semblait hésiter. Et ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il dit, en retenant ses mots :

— Il est possible que... je ne rentre pas avec toi... Le professeur m'a laissé prévoir qu'aujourd'hui il me garderait, peut-être... pendant plusieurs jours... pour des soins nouveaux qui réclament une attention plus soutenue et ma présence constante à la clinique... Tu repartiras sans doute seule, ma chérie.

Lola entendit ces mots presque sans les comprendre. Elle répondit docilement par un :

— Bien, père.

Sans même savoir si sa réponse convenait à la phrase de Morestac. Un souci atroce rongait son cœur. Elle ne cessait de se poser cette question, à laquelle elle ne pouvait répondre :

— Mais que devient M. Hourtouse, dans tout cela ? Il n'a donc pas deviné que je l'aime... ? Ou bien, cela signifie-t-il qu'il ne veut pas m'aimer ?

La clinique était située assez loin de la demeure de Morestac. A la proposition de la jeune fille de prendre l'auto, il avait répondu par la négative.

— Marcher me fera du bien. Sais-je si je ne serai pas immobilisé pendant plusieurs jours ?

Sa voix tremblait un peu en disant cela. Cette fois, la jeune fille le regarda avec plus d'attention, qu'avait-il donc ? Mais Morestac se contenta de lui serrer le bras tendrement.

Ils arrivèrent à la clinique ophtalmologique. L'infirmière qui les reçut les fit passer dans un salon d'attente. Elle revint bientôt et après avoir adressé un sourire à la jeune fille, s'empara du bras de l'infirmière.

— Venez, monsieur. Le professeur vous attend.

Et, derrière eux, la porte du cabinet de consultation du spécialiste se referma, séparant, comme une barrière, M. Morestac de sa pseudo-fille.

Quinze, vingt minutes s'étaient-elles écoulées depuis le départ de Morestac et de l'infirmière ? Lola n'aurait su le dire... Tout à coup la porte se rouvrit et, l'un conduisant l'autre, tous deux réapparurent. Une expression de foi rayonnante se lisait sur le visage de l'aveugle — expression atténuée, cependant, par une indéfinissable angoisse, que Lola ne parvint pas à s'expliquer.

Elle se leva et se dirigea vers Morestac.

— Eh bien, père ? Que vous a dit le docteur ?

Morestac lui sourit tendrement, car il sentait ses yeux fixés sur lui avec une légère inquiétude.

— Rassure-toi, mon enfant. Rien de grave... Cependant, comme je l'avais prévu, on me garde. Il paraît que mes yeux ne vont pas, mais pas du tout... Rentre, mon petit. Tu viendras me voir demain... et tous les jours ? N'est-ce pas, petite fille ?

Sa voix marquait de l'anxiété. Lola eut un élan vers le malheureux père aveugle, qu'elle serra tendrement dans ses bras. Avec douceur elle promit d'être là de bonne heure, le lendemain.

— C'est que tu vas me manquer... assura Morestac, en pressant Lola contre lui.

— Vous aussi...

Elle disait vrai. Elle s'était attachée à lui et sa présence lui ferait défaut. Mais au fond d'elle-même, pourtant, une petite voix très faible murmurait :

« Revenir chaque jour à la clinique ? Autant de chances d'apercevoir le docteur Sernin Hourtouse... »

Elle partit, sur un dernier baiser.

De bonne heure, le lendemain, elle arrivait à la clinique.

Prévenu de la présence de « Mlle Cézaire » dans le salon d'attente, le spécialiste vint lui-même lui donner des nouvelles de l'aveugle, avant de permettre qu'on emmenât la jeune fille vers celui-ci. Et son regard, sautant drôlement par-dessus une paire de lunettes d'écaillé, se posa bizarrement sur Lola, tandis qu'il lui dit :

— Votre père a subi une opération très grave... Il tenait absolument à vous le cacher, hier, et c'est pourquoi il a voulu demeurer seul ici. Je ne puis

encore me prononcer sur les résultats de cette opération... Mais ayez confiance, comme moi... Et dans quelques jours, j'espère, nous pourrons voir plus clair.

Ayant dit, il la salua d'un mouvement bref, non sans la pénétrer encore de son regard profond. A la garde qui l'accompagnait, il dit seulement :

— Veuillez conduire mademoiselle auprès de M. Cézaire, chambre Jonquille. Les précautions d'usage, n'est-ce pas ? Pas trop de bruit... Pas de choses... courte visite... Surtout — vous m'entendez bien, mademoiselle ? — surtout que la porte soit rapidement refermée. Je ne veux pas d'un seul rayon de lumière dans la chambre de M. Cézaire.

— C'est entendu, docteur.

Sérieuse, l'infirmière acquiesçait. Et Lola, toute interdite, demanda timidement au spécialiste, qui déjà se dirigeait vers son cabinet de consultations :

— Est-ce donc si grave, docteur ? Mon père allait pourtant bien, hier, je crois... Que s'est-il passé ? Que lui avez-vous fait ?

Le professeur se retourna vivement.

— Je vous l'ai dit, mademoiselle, une opération. Vous jugerez vous-même, dans quelques jours, si j'ai eu tort — ou bien raison — de la tenter... Je ne puis vous en dire plus, aujourd'hui... Au revoir, mademoiselle.

Et cette fois, avec décision, il tourna le dos à la jeune fille et rentra dans son cabinet.

Muette, étonnée, inquiète, Lola suivit la garde dans le couloir.

Des portes s'alignaient tout du long. Sur chacune d'elles, une petite plaque d'émail portait un nom, un nom clair, un nom heureux — nom de fleur, ou bien de couleur. Chambre rose, chambre bleue, chambre verte, chambre lilas, chambre jonquille...

L'infirmière s'arrêta. Et devant Lola, tout étonnée, elle ouvrit une première porte, capitonnée, masquant la vraie porte.

— Je vais voir si M. Cézaire ne sommeille pas... C'est qu'il a été bien secoué, vous savez !

Elle disparut derrière la seconde porte, rapidement ouverte, aussitôt refermée. Au bout d'un moment, elle revint chercher la jeune fille.

— Il ne dort pas. Vous pouvez entrer et lui parler. Mais vous ne le verrez pas, car il doit demeurer dans l'obscurité la plus complète.

Elle prit Lola par la main et la guida à tâtons vers un lit que devina la jeune fille.

— Voici votre fille, monsieur Cézaire, annonça-t-elle. Je viendrai la rechercher tout à l'heure.

Habitué à saisir et à interpréter tous les bruits, l'aveugle était moins perdu dans les ténèbres que ne l'était Lola, qui n'osait plus risquer un mouvement. Son bras se tendit, sa main chercha celle de la jeune fille et la trouva.

— C'est toi, petite Liliane ? Tu viens voir ton vieux papa ?... Viens, près de moi, mon enfant chérie. Je n'ai pas le droit de bouger. A peine ai-je celui de parler... Ah ! c'est que j'ai promis au docteur d'être sérieux !...

Il lui serra la main avec gentillesse, cependant que prise d'une tendre pitié, elle cherchait le front bandé et y déposait un baiser. Elle avait senti un épais bandeau entourant les yeux et même le front de M. Morestac.

— Comment vous sentez-vous, père ?

— Beaucoup mieux, ma petite fille, beaucoup mieux... Ah ! te voici près de moi, ma Liliane !... Enfin !... Si tu savais comme le temps m'a paru long, loin de toi, lorsqu'à mon réveil je t'ai demandée et ne t'ai point trouvée !... Aussi, la garde m'a-t-elle défendu de me lever, de craindre que je ne commette quelque imprudence. Crois-tu ?... Elle s'est montrée impitoyable à ce sujet !

— C'est de votre faute, père chéri. Vous m'aviez éloignée, reprocha doucement Lola.

— Il le fallait... Mais assieds-toi donc près de mon lit, que je garde un peu ta main dans la mienne. Il me semble que tu me guéris...

— Voilà, père... Oh ! Est-ce que vous n'avez pas un peu de fièvre ?...

— Nullement. Ne t'inquiète pas... Le traitement que j'ai subi n'est pas ce que tu crois...

Lola s'attendrit.

— Vous avez souffert, n'est-ce pas, père chéri ?

Il eut un bon sourire.

— Hum !... N'en parlons pas : c'est passé...

— Pourquoi ne pas me donner de détails ? dit-elle avec un léger reproche dans sa voix grave.

— Plus tard, ma petite fille, tu sauras tout... Mais reste encore près de moi, tu me guéris, dit-il encore.

Bientôt, le croyant endormi, elle voulut retirer sa main, pour remonter la couverture. Mais il la retint et se plaignit doucement.

— Ne t'en vas pas... Ne me quitte pas...

— Tout à l'heure seulement, père. Mais vous serez sage, car je reviendrai demain, avec des fleurs, vos fleurs préférées, dont vous aimez respirer le parfum. Et dans quelques jours, si on me le permet, j'apporterai des livres, que je vous lirai, lorsque vous pourrez un peu supporter la lumière.

— La lumière !...

La voix de Morestac avait tremblé. Souffrance ? Crainte ? Espoir ? Il répéta encore, avec une ferveur contenue :

— La lumière !...

Et comme Lola, avec tendresse, posait sa main sur le front de l'aveugle, sans comprendre, il s'empara vivement de cette petite main caressante et la pressa contre sa joue.

#### XIV — L'inattendu

P LUSIEURS jours durant, Lola revint visiter M. Morestac. Or, certain après-midi, comme elle allait sortir de la clinique, une infirmière l'arrêta.

— Mademoiselle Cézaire, voudriez-vous me suivre, s'il vous plaît, chez le professeur ? Il vous attend.

Surprise, Lola sentit naître l'inquiétude.

— Mais mon père va bien ! s'exclama-t-elle. Je viens de le voir.

— Mais oui, M. Cézaire va tout à fait bien. Enfin, aussi bien que possible. Voulez-vous venir, mademoiselle ?

Impatiente, Lola la suivit et fut aussitôt introduite dans le salon. Le spécialiste y entra presque aussitôt. Il se dirigea vers elle, la fixa de ce regard profond qu'il employait indifféremment avec ses patients et avec les simples visiteurs.

— Je vous ai fait demander, mademoiselle, car j'ai une petite communication à vous faire. Asseyez-vous... Eh bien, voilà. L'opération que j'ai tentée sur M. Cézaire était grave en soi. Elle pouvait non seulement échouer, mais encore entraîner de ce fait des conséquences morales susceptibles d'aggraver la situation du patient...

« Je l'ai tentée quand même, sachant que j'avais, pour moi, bien des chances de réussite... M. Cézaire, d'ailleurs, était pleinement consentant. Et s'il a voulu à toutes forces vous cacher la gravité de ce que j'allais faire, c'est seulement parce que vous auriez pu craindre pour sa santé. Or, il est des parties qu'on préfère jouer à tous risques.

« L'enjeu de celle-ci était tel que M. Cézaire a voulu courir sa chance. Il a eu raison. »

Le professeur fit une pause, scruta

le jeune visage inquiet qu'il avait devant lui et poursuivit :

— Aujourd'hui, je puis vous dire la vérité. J'ai tenté une opération qui va peut-être rendre la vue à votre père. Demain, je lui enlèverai son bandeau et tenterai l'épreuve suprême.

« Alors, nous saurons si nous avons réussi... »

— Vous avez dit... rendre la vue ? Il pourrait y voir ? balbutia Lola.

Elle avait sursauté. Et maintenant elle tremblait. Elle se sentait étourdie comme si on lui avait asséné un coup violent. Et elle avait peine à réaliser ce que lui disait le professeur, peine à comprendre, peine à s'exprimer.

— Mais oui... La cécité de votre père était curable... Et c'est cette cure que j'ai entreprise... à la demande de mon élève, le docteur Hourtouse.

Un nouveau coup. La jeune fille pâlit.

Comment interpréter cette pâleur autrement que par l'effet d'une émotion brusque, fort naturelle en la circonstance.

Le professeur ne pouvait soupçonner que c'était de l'atternement.

Incapable de prononcer une seule parole, Lola faisait effort pour ne pas montrer l'affolement qui s'emparait d'elle et la bouleversait. Des ombres et des clartés dansaient devant ses yeux. Il lui semblait que la chambre tanguait.

Mais le professeur, son regard pensif sautant par-dessus ses lunettes, la contemplait avec une grande indulgence. Ce n'était pas la première fois qu'il assistait à des réactions de cet ordre chez quelque membre de la famille d'un opéré. L'émotion, parbleu ! c'était l'émotion !

Paternellement, il entreprit de la reconforter.

Se levant de son siège et se dirigeant vers elle, il se planta résolument devant Lola.

— Ayez confiance ! dit-il avec une foi qui fit douloureusement tressaillir la jeune fille, dont les nerfs étaient tendus. Votre père « verra ». Je puis vous en donner presque la certitude. Demain, je lui ôterai moi-même son bandeau.

— Demain ? balbutia Lola, d'une voix enrouée.

Elle avait senti la nécessité de dire quelque chose, en réponse à la sollicitude du professeur.

— Demain seulement, reprit celui-ci avec fermeté. Oui, je sais, cela vous paraît long... Mais il faut que vous soyez bien raisonnable, car si la lumière frappait les yeux de M. Morestac avant que la cicatrisation soit complète, si on lui enlevait prématurément le bandeau tout risquerait d'être compromis.

« Votre père resterait aveugle... »

L'entretien paraissait terminé. Lola se leva. Mais elle dut s'appuyer à une console de marbre car elle se sentit aussitôt vaciller.

Le professeur l'enveloppa d'un bon regard apitoyé.

— Reposez-vous un peu. J'ai eu tort, sans doute, de vous apprendre brutalement cette nouvelle. Mais réjouissez-vous et ayez confiance. A demain. Venez vers les 11 heures. Votre père tient tant à votre présence !... Il faut que vous soyez la première personne que verra M. Cézaire.

Il serra la petite main tendue — machinalement — entendit mal la phrase murmurée qui voulait exprimer de la reconnaissance et s'en fut, non sans songer, à part soi :

— Ah ! les parents ! les parents d'opérés !... Comme les patients sont mille fois plus courageux !...

Demeurée seule, Lola se laissa tomber dans un fauteuil. Il lui semblait qu'elle allait s'évanouir.

Ainsi, la vue allait être rendue à

Morestac... Demain, il ne serait plus aveugle... Demain... Morestac... plus aveugle!... Plus aveugle!... Sa main se crispa sur le dossier du fauteuil. Elle s'y appuya, un peu pâle, et ferma les yeux.

C'était fini... fini... Toute sa quiétude, toute cette tendresse si douce, partagée, cette solitude réciproque, cette affectueuse habitude qu'elle avait prise de vivre auprès de l'aveugle et de s'occuper de lui, tout cela était fini... fini...

— Que dira-t-il, quand il me verra?... Quand il saura?... Quelle déception, quelle douleur, pour lui! Et c'est moi... moi qui en serai la cause... mai qu'il jugera... qu'il méprisera. Comment me défendrais-je?

Elle se mit à sangloter, devant la vision du lendemain lorsque, le bandeau enlevé, Morestac, déconcerté d'abord, puis abasourdi et enfin irrité, l'apercevrait, La supercherie apparaîtrait.

Il la chasserait certainement! Comment supporterait-il que Lola conservât la place due à la véritable Liliane?

Comment expliquer? Comment se disculper? Comment faire croire à son affection sincère, à son désintéressement?

Elle faillit crier de chagrin aussi à la pensée que ce malheur entraînerait fatalement un autre. Chassée, confondue, comment pourrait-elle conserver l'espoir de se faire aimer du docteur Sernin Hourtouse et de devenir sa femme?

C'était tout l'avenir, dont elle avait rêvé, qui s'écroulait ainsi devant elle, parce que la lumière allait être rendue à Morestac!

Une pensée lui vint machinale. Elle ne sut s'en défendre.

— Et si... l'opération échouait? Ou si quelqu'un, imprudemment, aujourd'hui... tout à l'heure... si quelqu'un pénétrait dans la chambre jonquille, y laissait entrer la clarté et soulevait le bandeau?

Le chirurgien l'avait formellement affirmé: Que la moindre imprudence fût commise, qu'on n'observât pas très scrupuleusement les ordres qu'il avait donnés et tant d'efforts auraient eu lieu en vain... Morestac demeurerait aveugle!

Elle se fit horreur... Cette pensée la rabaissait à ses propres yeux. Hélas! en arriver à souhaiter... Mais, plus forte que ses scrupules, que ses remords, l'idée s'obstinait.

— Tout de même, si l'opération échouait?... Ou si quelque imprudence...

La tentation mauvaise s'était glissée en elle. Elle répéta encore, machinalement:

— Si quelqu'un... Si quelqu'un...

Et, comme une hallucinée, elle se précipita, à travers les couloirs déserts, vers la chambre noire, à la double porte matelassée, qu'elle connaissait bien. Elle ouvrit rapidement la première, puis la seconde... Sa main tremblait... Ce qu'elle voulait tenter était tellement horrible!

Elle suffoqua en pénétrant dans la chambre. Son coeur battait à se rompre. A tâtons, elle se dirigea vers la fenêtre. Sa main s'approcha de l'espagnolette. A ce moment, un bruit de vêtements froissés la paralysa. Glacée par l'effroi, elle se retourna et sentit qu'on remuait dans l'ombre, à l'endroit où se trouvait la chaise longue.

Farouche, hagarde, portant sur son visage les traces de l'atroce lutte qu'elle venait de vivre, Lola s'immobilisa, retenant son souffle. Il lui semblait que l'aveugle l'avait devinée et qu'il venait, en remuant, de protester contre ce crime qui pouvait le rendre, et pour jamais, à la nuit.

Mais la voix de Morestac résonna, paisible:

— Qui va là? demanda-t-il simplement.

Il n'avait pas reconnu son pas. Une seconde, Lola eut la tentation de ne pas répondre et de s'en aller sur la pointe des pieds. Mais à quoi l'avait cette étonnante comédie, puisqu'il n'avait rien deviné?

Des larmes emplirent les yeux de la jeune fille. Refoulant l'émotion qui l'empoignait et serrait sa gorge comme dans un étau, elle s'approcha de lui.

— C'est moi, père! Je voulais vous embrasser encore une fois.

Elle se tenait debout, sursautant Morestac de toute sa taille. Elle n'osait pas se pencher sur lui pour l'embrasser, comme elle l'avait annoncé. Il lui semblait que, malgré elle — malgré elle — sa main s'approcherait peut-être du bandeau protecteur! Il suffirait d'un mouvement, d'un simple mouvement... Qui pourrait l'accuser d'avoir causé la catastrophe?

Morestac s'étonna de son silence.

— Tu sais? demanda-t-il. Le professeur t'a dit?

— Oui, père...

Il chercha à tâtons sa main, la saisit, la serra dans les siennes, la caressa.

— Te voir!... Revoir la lumière!...

commettre ce crime, cet assassinat. Jamais!... Elle préférait se sacrifier.

Incapable de formuler une phrase, elle serra la main de Morestac qui, tout à son exaltation, tout à sa joie, suivait le vol de son rêve.

— Mais, plus de découragement!... Je vais guérir!... Le professeur me l'a fait espérer. Je reviendrai un être normal...

Le ton de sa voix fléchit un peu:

— Quand je pourrai revoir la forme des fleurs que je respire...

Non, Lola n'aurait plus le courage de détruire ce bonheur possible! Allez! il fallait se résigner et laisser sa destinée s'accomplir! Morestac verrait sans doute demain. Elle, elle rentrerait dans sa nuit...

— Tu seras là demain? interrogea-t-il, avec une soudaine inquiétude. C'est que je serai plus calme, il me semble, si je te sais près de moi... N'est-ce pas, tu seras là?...

— Oui, je serai là...

— A demain, alors ma petite fille. Rentre, maintenant. Je tremble toujours, quand je te sais tard dehors, malgré l'auto. Ah! comme j'attends de-



— Ah! c'est vous le patron de mon papa? Est-ce que vous aussi vous apportez des crayons, du papier, des gommes à effacer, des enveloppes et du papier carbone à votre petit garçon?

Hélas!...

Morestac reprit:

— Te voir!... Récupérer le monde!... Revivre!...

Il respira longuement.

— Si c'était vrai! Si ce miracle pouvait avoir lieu! Oh! mon enfant, ma petite! il me semble que ce serait vraiment, oh! oui, vraiment comme si la pierre du tombeau se soulevait pour moi!...

Des larmes coulaient le long des joues de Lola.

— Vois-tu la vie que nous pourrions mener? Nous voyagerions, nous partirions tout de suite... Avec toi, l'existence serait si belle!... Je me sentirais tout rajeuni... Ce serait une renaissance pour moi!

« Je puis te le dire, maintenant. Malgré toi, malgré ton affection, je n'avais plus le courage de vivre... Si cet espoir n'était venu, je me serais tué... On dit que certains s'habituent... Moi, jamais, jamais je ne me suis habitué!...

Lola retint un sanglot. Son coeur se brisait. C'était fini. Jamais, maintenant, elle n'aurait l'odieux courage de

main avec impatience!... Comme j'attends demain, où je te verrai, où je verrai ma fille, mon Dieu!...

— Dormez tranquille. A demain, père.

Il semblait à Lola, sortant de la clinique, qu'elle venait de vivre les heures les plus atroces, les plus terribles qu'elle eût jamais vécues — et même imaginées.

Et quand l'auto l'eût déposée devant la demeure de Morestac, quand elle en eut franchi les degrés, traversé le hall et atteint sa propre chambre, elle s'effondra sur un divan.

Il fallait prendre une résolution. Et laquelle, sinon celle de s'enfuir? Il lui fallait disparaître au plus tôt, mystérieusement, sans que nul ne puisse jamais savoir ce qu'elle serait devenue. Morestac la rechercherait certainement. Mais elle saurait bien demeurer à l'abri, dans quelque ville lointaine...

— Je travaillerai... Oui, c'est cela. Je m'emploierai, fût-ce dans le plus humble des métiers. J'aurai du courage... Mais je ne veux pas revoir, en étrangère, celui qui m'a aimée comme

une fille. Il ne comprendrait pas... Ce serait horrible!...

Une autre pensée s'emparait d'elle: sa mère. Elle aussi, elle désirait la fuir. Sentait-elle que Suavira serait capable, « pour arranger les choses », de quelque nouvelle machination? Or, Lola n'en pouvait plus: tant de ruses, tant de mensonges — même ourdis dans un but louable — étaient maintenant au-dessus de ses forces.

Et elle n'osait pas s'avouer que c'était aussi — que c'était surtout — pour le docteur Sernin Hourtouse qu'elle partirait. Puisque rester équivalait à attendre un scandale et que jamais, jamais plus elle ne pourrait espérer se faire aimer de lui, autant, du moins, s'éviter cette honte et s'en aller à temps... Mais, quel crève-coeur!

La nuit était tombée. Elle passa une main sur son front brûlant et se souleva sur un coude. Partir, partir maintenant, était-ce encore possible? Dans sa tête, un désordre effrayant existait. Elle se leva, fit quelques pas hésitants, puis se dirigea vers la fenêtre. Son front lourd s'appuya à la vitre.

Des autos roulaient, des passants s'affairaient. Le bruit des klaxons se mêlait à des trépidations de motos. C'était l'heure où chacun, riche ou pauvre, regagne son foyer, s'il en possède un.

Elle, elle devrait quitter celui qui était devenu le sien. Et cet acte entraînerait avec lui la renonciation du seul bonheur possible qui avait plané sur elle comme un oiseau de passage vers qui la main se tend... mais en vain...

Partir...

Elle s'en irait, mais pas sans justifier sa conduite auprès de Morestac. Il ne fallait pas que l'affection et la sollicitude sincères qu'elle avait eues pour lui puissent être taxées d'un qualificatif moins noble: l'intérêt...

Tout son orgueil se révoltait à cette pensée.

Elle s'assit devant son bureau, tira à elle un bloc de papier à lettres et commença la lettre suivante:

« Je n'ose plus vous appeler mon père... car je ne suis pas votre fille. Et pourtant, il m'était si doux de vous entendre me donner ce nom, auquel je n'ai pas droit. Je ne suis pas Liliane, mais une autre, une malheureuse, qui fut abusée, comme elle a aidé à vous abuser...

« Aujourd'hui, je me rends compte que ma conduite fut simplement abominable. Vous tromper à ce point, vous donner l'illusion d'avoir retrouvé votre enfant — alors que demain vous apprendriez, si je reste, la triste révélation, en me voyant — était un acte épouvantable.

« Mais, j'ai une excuse — si c'en est une. Maignais que cette joie de revoir la lumière vous serait accordée un jour... J'ai donc cru bien faire en tenant auprès de vous le rôle de votre fille. Vous appelez celle-ci de toute votre âme et moi, dont l'enfance mélancolique au point connu de père, j'aspirais à en posséder un...

« Jugez-moi. Je mérite votre sévérité. Et pourtant, j'aurais du chagrin de penser que vous pourriez m'accuser d'avoir accepté ce rôle, sans révolte, sans que ma conscience ait énergiquement protesté contre cette usurpation. Je l'ai fait. Mais on a su calmer mes angoisses, mes scrupules. On m'a dit que c'était là une oeuvre de charité. On m'a assuré que votre fille était disparue — j'en doute aujourd'hui — et que, sans moi, vous ne connaissiez jamais plus la douceur d'une affection filiale et d'un vrai foyer.

« J'ai cédé... Je vous ai vu. Et j'ai cru très sincèrement pouvoir vous entourer de cette tendresse qui vous manquait. Les jours ont passé... L'habi-

[ Lire la suite page 52 ]

## INDE

[ Suite de la page 26 ]

quantité considérable, ils sont très peu payés, et travaillent fort peu. Mais c'est aussi, pour la plupart des jeunes qui aspirent à un tel emploi, le seul moyen d'échapper au travail manuel proprement dit, qui est traditionnellement méprisé.

Même du simple point de vue financier, l'ouvrier de l'industrie est, comparé à tant d'autres de ses compatriotes, un « parvenu ».

Dans un pays où le revenu annuel moyen par habitant était évalué en 1954-55 à 262 roupies, ses 1,000 à 1,500 roupies par an lui assurent de quoi manger chaque jour. Il bénéficie éga-

lement de lois sociales. La population ouvrière est cependant proportionnellement faible, et la conscience de classe naît à peine. Les syndicats, surtout composés de jeunes, commencent tout juste à faire entendre leur voix.

Dans les campagnes la situation est bien plus grave, et jeunes gens et jeunes filles de la ville — acceptant, contre tous les tabous religieux de vivre complètement avec les paysans — essaient patiemment d'éduquer les enfants, d'enseigner aux femmes à coudre et à tricoter, à raccommo-der sur-tout. Tout est à apprendre, depuis les règles élémentaires d'hygiène jusqu'à

l'alphabet. Des jeunes, enthousiastes disciples de Gandhi, construisent des fabriques d'allumettes pour employer les femmes — et les sortir ainsi de leur isolement — et apprennent aux hommes à manier le métier à tisser.

Mais ces « modernistes », dans un pays où 1% seulement de la population est imposable, ne sont qu'une poignée. La majorité des 250 millions de moins de vingt-cinq ans continuent à subir sans murmurer (comment le pourraient-ils, ne connaissant rien d'autre?) le joug des castes, de la famine et du chômage.

Que peuvent faire les jeunes évolués dans un pays où les 578 quotidiens et

les 2,186 hebdomadaires, rédigés en 14 langues, soumettaient, il y a quelques mois à leurs lecteurs un « problème crucial »: « Faut-il vouer les poules à la continence ou manger des oeufs fécondés par le coq, et contenant donc le germe de la vie? » — suscitant ainsi parmi la masse de la jeunesse des discussions passionnées... car, de façon étrange, ce problème touche les millions de jeunes partisans de l'« ahimsa », c'est-à-dire la non-violence. Conformément à leurs principes, ces sujets sont végétariens et, d'une façon générale, s'abstiennent de consommer tout ce qui est vie ou source de vie!

## ANGLETERRE

[ Suite de la page 26 ]

L'autre: « Un jeune homme en colère vous parle ». Dans cet ouvrage, Colin Wilson a exprimé la révolte anarchisante qui est la marque d'une certaine jeunesse privée de buts, d'idées à sa convenance, qui s'interroge sur les problèmes essentiels: la foi, le « right or wrong » de la politique de son pays, le bon droit du colonialisme, et s'en prend aux générations précédentes qui seraient responsables de son désarroi.

— Croyez-vous que vous allez faire mieux que nous parce que vous exhalez vos rancœurs sur trois cent cinquante pages? ont répliqué les plus de trente ans. « L'action, c'est autre chose. Montrez ce que vous êtes capables de faire. Après seulement, vous jugerez ».

Mais l'action, c'est précisément ce que ces jeunes « désespérés » refusent. Celle qui reste à leur disposition ne leur suffit pas. Et heureusement pour l'Angleterre, cette jeunesse-là est une minorité. Comme ailleurs.

## Prendre le problème à sa base

Notons que l'aviation est en train de détrôner la marine dans le coeur des jeunes Anglais. Huit sur dix des jeunes gens à qui l'on demande ce qu'ils aimeraient faire, répondent (à 15 ans): pilote d'avions à réaction. Il y a de fortes chances pour que les deux autres annoncent calmement qu'ils voudraient devenir explorateurs. Hillary, Hunt, autant de héros dont les jeunes garçons aimeraient à suivre les traces. Mais encore faut-il que ces jeunes garçons aient reçu l'éducation qui leur permette de travailler utilement.

Et là un problème se pose. Car la révolte commence à l'école: « Graine de violence » pourrait se jouer chaque jour à Londres, tant la jungle du tableau noir y est redoutable. Les ins-

tituteurs anglais ont eu beau multiplier les plaintes, les jeunes chenapans de 5 à 15 ans qui fréquentent les high-schools, des classes élémentaires aux cours supérieurs n'en sont pas moins pour eux des élèves aussi cancre que redoutables.

« Depuis que les châtiments corporels sont interdits, les instituteurs anglais sont sans défense: ils ont peur de leurs élèves. Et cette peur physique se double de la peur de ne pas réussir dans leur carrière ». C'est un professeur, M. Eustace Braithwaite, qui a donné l'alarme en écrivant un roman pour dénoncer cette crise de la jeunesse scolaire dont souffre actuellement la Grande-Bretagne.

Le jour même de la sortie de ce livre, l'« Evening News » publiait à la même date un grave incident survenu dans une école de l'East End de Londres: « De jeunes chenapans ont attaqué leur professeur, qui voulait leur imposer une heure de maths: ils lui ont lancé à la tête des petites bouteilles de lait qui sont distribuées chaque matin à la récréation de 11 heures. D'autres se font accompagner de leur chien pour menacer l'instituteur ».

Peu après, l'école technique de Inverrary (Ecosse) était le théâtre d'une bataille rangée entre les garçons de la classe 5 qui s'étaient attaqués à leur professeur de géographie et lui reprochaient de leur manquer d'égards... On pourrait multiplier à l'infini ces exemples. A qui la faute? Des enquêtes ont été faites auprès des parents: certains parents d'élèves ne supportent pas que leurs enfants soient punis. Depuis que le principe de châtimement corporel a été aboli, il semble que les parents anglais — surtout dans les classes populaires — considèrent

tout simplement que le châtimement tout court est proscrit. Aussi n'est-il pas rare de voir dans les quartiers populaires, un père de famille se présenter à la sortie de l'école, le poing tendu et les yeux haineux, pour « cogner » sur l'instituteur responsable d'une retenue.

Les instituteurs sont fort mal payés: leur salaire varie entre 400 et 800 livres par an, plafond qu'on ne peut atteindre qu'après dix-sept années de service dans l'enseignement, et leur formation pédagogique est inférieure à celle de leurs confrères français ou américains. Ils n'ont que deux ans d'entraînement pour devenir capables d'enseigner n'importe quelle matière à des enfants de 5 à 15 ans, mais ne reçoivent à aucun moment des directives sur la manière de tenir, sur le plan moral et psychologique, une classe. Ils fournissent, pour tenir tête à la horde trop souvent déchaînée de leurs élèves, d'énormes efforts nerveux: le taux de mortalité pour les professeurs d'âge mûr est plus élevé que pour les Anglais des autres professions. Viennent en premier lieu les maladies du coeur, les troubles mentaux et les névroses.

Les écoliers connaissent les conditions de vie de ceux qui devraient être, au sens fort, leurs maîtres; et la position minable des malheureux instituteurs anglais mine le peu de respect que leurs fils pourraient encore inspirer. Les écoliers anglais savent que leur père, s'il est docker ou mécanicien, touche un salaire trois fois supérieur à celui de leur instituteur et qu'un acteur de cinéma de second ordre gagne en une semaine ce que leur professeur d'histoire gagne en une année. Ils n'ont plus de respect pour leurs maîtres et l'efficacité de l'enseignement s'en ressent.

## SCANDINAVIE

[ Suite de la page 26 ]

mères. En Suède, la moyenne des naissances illégitimes est de 12,000 par an pour une population de 7 millions d'habitants.

Pourcentages qui, pendant les années de la guerre, furent beaucoup plus élevés au Danemark et en Norvège, où naquirent un grand nombre d'« enfants de l'obscurité », innocentes victimes de l'occupation. La paix revenue, la justice s'évertua à nouveau à rechercher les pères illégitimes, afin de les obliger à concourir au maintien de leur progéniture.

Légitimes ou non, les enfants recevront une éducation des plus soignées, à la maison comme à l'école. Chez soi, cette éducation peut se résumer dans le mot danois *Hygge*, qui implique à la fois le confort de la maison et le respect bienveillant du bien-être de chaque membre de la maisonnée. *Hygge*, c'est l'agrément de vivre dans un cadre attrayant et ordonné, rempli des « trois B »: Billeder (tableaux), Bøger (li-

vres), et Blomster (fleurs), mais c'est aussi, comme l'a défini un journaliste danois: « quelque chose dans les murs qui vient de ce que des gens bons et charmants ont parlé en ces lieux pendant des années ».

Dans cette ambiance, les rapports entre parents et enfants sont familiers mais sans le laisser-aller des familles américaines. Comme en Angleterre, les enfants apprennent d'abord à respecter la tranquillité des adultes et aussi un minimum de « bonnes manières »: bonne tenue à table, montrer des égards envers les personnes plus âgées, etc.

Fait remarquable, la même éducation, à peu de choses près, est donnée dans les fermes, les appartements des villes et les châteaux de l'aristocratie. Et même jusque dans les familles royales, qui bruisent aujourd'hui, dans tous les pays scandinaves, d'une charmante jeunesse. Au Danemark, Margrethe, la future reine, va au lycée comme ses deux plus jeunes soeurs, et

passé ses vacances à fouiller les tombes étrusques en Toscane avec son grand-oncle, le roi de Suède. En Suède, les quatre ravissantes princesses auraient déjà, les unes et les autres, fait des mariages très peu royaux si leur mère, la sévère princesse Sybille, n'y avait mis le holà. En Norvège, la princesse Ingrid, nièce du roi, a épousé un jeune roturier.

Le « Petit Prince » de Suède, l'adorable Charles-Gustave, angelot blond aux farces d'enfant terrible, même une existence à peine différente de celle de ses camarades de classe. A la différence de Charles d'Angleterre, il vit au palais royal, et se rend deux fois par jour au lycée, cartable au dos, à pied, en compagnie de ses camarades de classe qui viennent le prendre « à sa porte ». Les enfants ne se rendent même pas compte qu'à quelques pieds derrière eux, des messieurs à la carrière solide les suivent discrètement et ne sont pas censés intervenir si le

groupe turbulent s'avise de tirer les sonnettes en chemin...

Les études mêmes, tout en laissant aux sports des horaires importants, sont assez difficiles et poussées. Dans ce domaine, les jeunes n'ont guère de liberté, en ce sens que les programmes ne laissent guère la possibilité du choix.

— Dans mon pays, dit Arnlaug Leira, une étudiante norvégienne, tous les étudiants doivent étudier la même chose. J'estime que c'est une excellente base que de devoir apprendre certains sujets qui ne nous plaisent pas. Je pense qu'il a été bon pour moi, par exemple, d'apprendre les mathématiques. Je prépare une licence de langues étrangères, mais cela ne m'a pas empêchée de devoir faire quatre années de mathématiques — de mathématiques suédoises! Je crois que c'est une bonne discipline individuelle. Nos

[ Lire la suite page 53 ]

# ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CENT-VINGTIÈME ÉPISODE



"AH! VOILÀ MON PRÉCIEUX PAQUET... IL EST BIEN LÀ OÙ JE L'AVAIS DISSIMULÉ..."

Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc



QUELQUES INSTANTS APRÈS...  
POUAH! CE SOUTERRAIN EST HUMIDE ET ÉTOUFFANT... ENFIN! DE L'AIR!



LE BARON N'A PAS BOUÉGÉ... LES LIENS SONT SOLIDES...

A SUIVRE



MAIS... SACREBLEU! IL EST BLESSÉ!... ON A ESSAYÉ DE L'ÉGORGER!

Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc



BARON! BARON! VOUS M'ENTENDEZ?



AU MÊME INSTANT...

OUVREZ! POLICE!

A SUIVRE



POLICE! PAS UN GESTE!

QUI A ESSAYÉ DE TE TUER, BARON?

Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc



MAIS C'EST L'INSPECTEUR LENORMAND! NOUS PENSIONS VOUS TROUVER ENCHAÎNÉ...



J'AI RÉUSSI À ME LIBÉRER... MAIS IL FAUDRAIT TROUVER UN DOCTEUR AU PLUS VITE... LE BARON ALTENHEIM A ÉTÉ GRIÈVEMENT BLESSÉ...

A SUIVRE



BARON!... VITE!... OÙ AVEZ-VOUS ENFERMÉ GENEVIÈVE?

RI... RIVOLI...

Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc



VINGT... VINGT-SEPT RUE DE RIVOLI...



ALLONS, ENFONCEZ CETTE PORTE... IL Y A UN MADRIER DANS LE JARDIN...

A SUIVRE

[ Suite de la page 49 ]

tude du mensonge est venue. Vous étiez si bon, pour moi, si affectueux. La vie représentait enfin l'idéal que je m'étais toujours plu à imaginer... Nous étions heureux. Mes remords s'endormaient...

« Et voici qu'il faut me réveiller de ce songe merveilleux. Mais, malgré le chagrin et la honte que j'en éprouve, je ne puis le regretter. Demain, vous allez revoir les fleurs et les êtres, et tout le spectacle de la vie, qui se joue autour de nous, comme une suite de numéros de cirque. Demain, vous allez voir... »

« Dans le fond de mon cœur, je me réjouis pour vous de cette grâce miraculeuse. Et tout mon chagrin sera de n'avoir pu assister, cachée, à votre joie de « récupérer le monde », comme vous me le disiez tout à l'heure. »

« Mais il faut que je parte. Cette lettre vous préparera doucement. Ma rue aurait été une révélation autrement brutale... Pardonnez-moi donc de disparaître, sans vous avoir avoué la vérité avant ce jour. »

« Demain, à l'heure désignée par le professeur, je serai près de vous par la pensée. Et si ma tendresse pouvait réaliser ce miracle, vous trouveriez votre vraie fille devant vous, celle que vous n'avez cessé d'aimer, celle que vous aviez crue retrouver, Liliane. »

« Mon vrai nom est Lola... »

« Adieu... »

Des larmes coulaient sur les joues de la jeune fille, tandis qu'elle achevait de cacheter sa lettre.

Elle la posa en évidence sur l'écrivoire. Après quoi, elle tamponna ses yeux. C'était le moment d'agir.

Mais, comme elle mettait son chapeau, on frappa à la porte.

— Mademoiselle est là?... Mademoiselle est servie.

— Merci... Je n'ai pas faim. Je ne dînerai pas.

— Bien mademoiselle.

Cet incident lui rappela que le personnel de la demeure s'inquiéterait très certainement de la voir sortir à pareille heure, elle qui ne s'absentait jamais, le soir, sans Morestac. On en déduirait que l'aveugle allait moins bien et qu'elle se rendait à la clinique. On lui poserait peut-être cette question : « Doit-on prévenir le chauffeur ? »

C'était cela, surtout, qu'il fallait éviter. Dans son trouble, comment répondrait-elle ?

Avec lassitude elle retourna dans la glace, contempla ses traits marqués par l'angoisse des heures qu'elle venait de vivre. Les émotions de la journée l'avaient également abattue.

Visiblement, elle avait besoin d'une bonne nuit de sommeil avant de quitter la maison de Morestac. Et puis, son itinéraire n'était pas fait.

Elle s'accorda de passer encore une nuit dans cette demeure. Le lendemain matin, elle partirait bien avant l'heure où, à la clinique, on devait procéder à la délicate opération de dénouer le bandeau noir.

De la sorte, il ne serait plus guère possible de la joindre par téléphone, si le patient s'inquiétait de son retard et la faisait demander.

Elle s'endormit presque aussitôt, l'esprit vide et le cœur très lourd, et plongea immédiatement dans l'océan des ténèbres d'un sommeil sans rêves...

#### XV — Les yeux ouverts

QUAND Lola s'éveilla, le soleil criblait depuis longtemps de ses flèches d'or, les rues de Toulouse.

Une expression d'heureuse détente planait sur les traits de la jeune fille. Il lui semblait qu'avec la nuit passée venaient de s'écouler des années et qu'elle en avait fini avec ses souffrances, ses luttes, ses résolutions.

Mais un regard qu'elle jeta sur l'écrivoire, placée sur son petit bureau, au centre même de sa chambre à coucher, lui révéla, avec la présence de sa lettre, la situation dans sa brutale réalité.

Il fallait partir... Elle partirait.

Reprise par son état d'esprit de la veille, elle procéda à sa toilette et s'habilla, mais sans entrain. Ses gestes étaient lents et mécaniques. Une horrible sensation de sécheresse dans la gorge lui faisait très mal.

Elle se souvint alors qu'elle n'avait pas encore choisi le lieu de sa destination. Tant pis ! il était trop tard pour feuilleter un horaire, ici. L'important n'était-il pas de quitter cette maison au plus tôt ?

Comme elle achevait de brosser soigneusement ses boucles brunes et soyeuses, on frappa à la porte. Lola ne put retenir un mouvement de contrariété. Qu'était-ce, encore ?

C'était le valet de chambre. Il entra respectueusement la porte.

— Mademoiselle ?! On demande mademoiselle au salon.

Lola fit face à la bonne figure du valet qui s'encadrait dans l'ouverture de la porte.

— On me demande ? interrogea-t-elle étonnée. Qui ça ?

— Que Mademoiselle veuille bien venir. Il m'est défendu de le dire. C'est une surprise pour mademoiselle...

— Une surprise ?...

Mon Dieu ! que ce terme était donc vide de sens et comme il fallait de l'énergie, pour ne pas refuser d'aller jusqu'au salon.

Mais le souci d'agir selon l'accoutumée, l'assagit.

Et elle se dirigea vers le salon suivie par le valet de chambre, qui se crut tenu de lui faire escorte. Elle poussa la porte, sans chercher à deviner ce qui l'attendait de l'autre côté, et entra dans le salon.

Un cri faillit alors s'échapper de ses lèvres. Un cri que contint à grand-peine sa gorge serrée.

Morestac était là, debout, lui tendant les bras. Elle eut un cri.

— Vous père ?

Le mot habituel, l'appellation si douce, dont elle avait coutume de se servir, avaient bondi de son cœur, à la vue de Morestac qui, le bandeau sur les yeux, se dirigeait lentement vers elle.

Alors, une pensée — pensée effroyable — dansa devant ses yeux : l'opéra-

tion n'a pas réussi puisque le voilà, comme autrefois !

Elle tomba dans ses bras, sanglotante, brisée par cette suite d'émotions. M. Morestac, lui, paraissait parfaitement tranquille et se contentait de serrer Lola sur son cœur, en posant sur ses joues de tendres baisers.

— Calme-toi, ma petite fille, calme-toi, murmurait-il. Tout va bien. Tout va bien...

Elle leva les yeux vers son visage.

— C'est vous !... On vous a ramené...

— Alors ?... Alors ?

Ce fut là tout ce qu'elle put dire.

— Alors tout va bien, répéta Morestac, en appuyant sur ces mots.

Lola balbutia, tremblante :

— Je croyais qu'on devait vous garder à la clinique jusqu'à...

— Jusqu'à ce qu'on m'enlève mon bandeau ! s'écria joyeusement M. Morestac. Mais c'est fait, ma petite fille ! Le professeur a voulu devancer l'heure prédite pour nous éviter à tous deux l'angoisse du retard et, pour toi, une émotion semblable à celle qui t'avait bouleversée hier... Il me l'a avoué quand l'opération a été terminée... L'épreuve de la lumière a été tentée — il y a un peu plus d'une heure — et parfaitement réussie... Naturellement, il faudra pendant quelques jours encore que je ménage mes yeux et conserve mon bandeau, mais je puis te voir... J'y vois... Regarde !...

Il arracha son bandeau avant que Lola, sidérée, eût eu seulement le temps de reculer.

Et ses yeux agrandis par l'horreur de la situation, s'aperçurent tout aussitôt, que Morestac la fixait avec un regard stupéfait.

Il la contempla longuement, sans rien dire, tout d'abord... Peut-être doutait-il de la parfaite sincérité de son regard ?... Ou bien de sa mémoire ?... Un brouillard volait-il encore ses yeux ? La nuit dans laquelle il venait de plonger pouvait-elle l'imprégner au point de transformer ainsi la blonde Liliane en une brune jeune fille aux traits si différents ?... Était-ce lui qui voyait mal ?...

Pourtant, lorsqu'à la clinique l'épreuve avait été tentée, il avait parfaitement reconnu les formes et les couleurs des fleurs, des coiffes d'infirmières, de mille détails connus. Avec quelle joie il avait alors acquiescé à la prescription sévère du professeur, l'enjoignant de remettre son bandeau sur ses

yeux, pendant tout le trajet parcouru dans l'auto, qui devait le ramener chez lui !

Il se disait, tout heureux :

— Quand je le retirerai, cette fois, j'aurai devant les yeux Liliane... Liliane... Mon enfant !...

Et c'était une autre qu'il avait devant lui...

Lola semblait atterrée. Incapable d'un mot, d'un mouvement, elle fixait Morestac avec hantise.

Celui-ci finit par dire :

— Mais qui êtes-vous ?... Qui êtes-vous ? Où est ma fille ?... A l'instant, elle était là, j'entendais sa voix. Répondez...

Lola se mit à trembler nerveusement. Aucune parole ne put s'échapper de ses lèvres. Elle éclata en sanglots.

Alors, Morestac fit deux pas vers elle.

— Ne pleurez pas... Oh ! comme vous êtes jolie !...

Avec douceur, avec admiration, il la fixait.

— Ne pleurez pas, répéta-t-il très ému. Laissez-moi vous regarder... Vous êtes le premier visage que je vois depuis la clinique, un des premiers que j'aurai contemplés... Ah ! la vue semble bonne, lorsque, comme moi, on est resté plongé quelque temps dans les affreuses ténèbres de la cécité !... Et ouvrir les yeux pour apercevoir un visage tel que le vôtre... aussi doux... aussi émouvant... Oui, cela me grise !

« Maintenant, ne pleurez plus. Ne vous émotionnez pas. Il n'y a pas de raisons, voyons !... Dites-moi seulement pourquoi ma fille m'a quitté... Car enfin, je ne rêvais pas ?... Tout à l'heure, j'entendais sa voix ?... »

Lola cacha brusquement son visage sur son bras replié. Interdit, M. Morestac se retourna vers le valet de chambre, qui était resté dans le salon et avait assisté, stupéfait, à toute cette scène.

— Où est allée mademoiselle Liliane ?... Parlez donc.

De plus en plus surpris, l'homme répondit, en esquissant un geste vers Lola.

— Mais elle est là, monsieur...

Les yeux de Morestac se reportèrent sur la jeune fille.

— C'était vous ? murmura-t-il décontenancé.

Devant le regard interrogateur qu'il fixait sur elle, Lola se troubla. Et perdant la tête, sans souci du valet de chambre qui assistait à l'entretien, elle tomba à genoux, en balbutiant.

— Pardon... Je vous ai trompé... Pardon...

#### XVI — Un coup de foudre

LA foudre était tombée sur Suavita. Morestac guéri !... Morestac ayant retrouvé, avec ses yeux, la possibilité de voir et de juger toutes choses ! Jamais elle n'avait envisagé pareil miracle — elle pensait : pareille catastrophe !

— Lola !...

Ce fut son cri intérieur.

Les conséquences de son acte indigne lui apparurent, conséquences inévitables, certes. Comment se représenter la fin de la comédie ?

Qu'était-il arrivé ? Elle pouvait aisément l'imaginer, puisque Morestac avait quitté la clinique pour se rendre chez lui.

Il avait dû se trouver en présence de Lola. Quelles avaient dû être les réactions de ce père, appelant auprès de lui sa fille et se trouvant en présence d'une étrangère ?...

— Une explication a dû s'en suivre... Une explication terrible pour Lola, certainement !... Comment s'en est-elle tirée ?... Ma fille ne me ressemble guère et elle est loin d'avoir hérité de ma présence d'esprit et de ma rapidité d'action !... Qu'a-t-elle pu bien dire,

## CURIOSITES SCIENTIFIQUES

[ Suite de la page 22 ]

a donné jusqu'alors d'excellents résultats. Il s'agit d'un produit anticoagulant dont on imprègne l'appât destiné au rongeur. Celui-ci trouve ensuite la mort par hémorragie, en quelques minutes, lorsqu'il se fait une simple égratignure.

### La bière calme les nerfs

Le pouvoir calmant exercé par la bière sur les nerfs, vient d'être démontré avec tant d'éclat, que les médecins du Comté de Middlesex (Grande-Bretagne) pourront désormais prescrire à leurs malades des cures de bière qui seront prises en charge par la Sécurité Sociale.

C'est à la suite de plusieurs mois d'observations qu'un groupe de médecins de l'hôpital de Middlesex ont constaté que la consommation régulière d'une chopine de bière chaque jour facilitait chez les personnes nerveuses le rétablissement d'un équilibre normal, la poursuite

de cette saine habitude donnant par la suite des résultats identiques à ceux d'un calmant.

### Une substance chimique qui enrayer l'évaporation de l'eau

Faire obstacle à l'évaporation de l'eau peut conduire à une telle transformation de certaines conditions d'existence dans les pays chauds, qu'une découverte américaine passionnée actuellement les scientifiques qui se sont penchés sur ce problème.

En effet, un savant américain vient de découvrir une substance chimique, l'hexadéconal, dont le dépôt sur un point d'eau quelconque : source, étang, lac, évite toute évaporation, même sous les climats les plus chauds. Les résultats favorables obtenus à la suite de premiers essais, laissent espérer une prochaine divulgation de ce nouveau produit.

pour se justifier sans me condamner ? Comment s'est-elle défendue ?

N'avait-elle pas balbutié, devant Morestac qui, les yeux bien ouverts, cette fois, avait dû s'étonner de ne pas reconnaître Liliane ?... Ah ! Suavita m'eût donné beaucoup pour être arrivée deux heures plus tôt à la clinique ! Ce fut elle, alors, qui eût emmené Morestac et fait habilement disparaître Lola, en inventant un prétexte. Ou mieux : un rapt.

Lola disparue, absente, invisible, demeurait toujours Liliane.

— Cette solution-là, pensait l'aventurière était la solution idéale ! J'arrivais à point pour consoler Morestac de sa nouvelle déception, bien moindre, certes, que celle qu'il a dû éprouver tout à l'heure !...

Elle ricana. Ce n'était certes pas la bonté qui la faisait ainsi parler ! Sa grande bouche aux lèvres minces se tordait sauvagement. Quel atavisme, quelle hérédité avaient composé cet être inquiétant, rapace, né pour l'aventure douteuse et la fibuste ?

— Ah ! pouvoir être partout, posséder le don merveilleux d'ubiquité !... Comme j'aurais su me débrouiller, moi. Tandis que cette petite oie de Lola a dû bafouiller, sinon pis ! Pourvu qu'elle n'ait pas tout avoué, trop avoué ! « Je la connais... Elle aura tout dit, songea encore Suavita, consternée, en haussant ses épaules. Et alors, si Morestac apprend qu'elle est ma fille et probablement ma complice, me voilà perdue, moi aussi !

Il me sera impossible de sauver la situation en protestant de ma bonne foi, et en mettant tout sur le compte de Carlo. Que faire ?...

C'était, on le sait, une femme de tête. Elle décida de faire face à l'orage.

— Avant tout, il faut que j'aie là-bas, pour voir par moi-même ce qui s'y passe. J'envisagerai bien mieux la situation — quelle qu'elle soit — et j'agirai selon le cas... Peut-être est-il temps encore ?... Peut-être...

« De toutes façons, mieux vaut savoir ce que nous avons à craindre.

Elle quitta la clinique, sur un vague signe de tête hautain, presque impertinent, laissant sidérés ceux qui l'avaient renseignée. Devant elle, un taxi flânait. Elle héla le chauffeur et, montant aussitôt dans sa voiture, lui donna des ordres par la vitre.

Ayant mis de l'ardeur, le chauffeur put arrêter bientôt sa voiture devant la demeure de Morestac. Et la pièce que lui jeta Suavita et qu'il dut attraper au vol était la valeur double son dû.

— Trop généreuse pour être honnête ! pensa-t-il avec ingratitude, en appuyant sur le démarreur.

Fébrile, bouleversée, Suavita montait rapidement les marches. Comment allait-elle être accueillie ? La laisserait-on seulement entrer ? Le personnel était-il au courant ?

Tout de suite, son effroi à ce sujet s'apaisa. Répondant au coup de sonnette, la femme de chambre ouvrit la porte et, reconnaissant Suavita, l'accueillit comme à l'ordinaire, avec un sourire, par surcroît, étant donnée son absence prolongée.

Alors, elle respira, contente. C'était un répit. Peut-être arrivait-elle encore à temps ? Peut-être Morestac n'avait-il pas vu Lola ?

De toutes façons, s'il y avait eu éclat, le personnel en aurait été informé et ferait une autre figure. Chacun sait qu'à l'office les nouvelles se propagent avec la rapidité de l'éclair...

— Mais si Morestac ne sait rien encore, pensa rapidement Suavita ; si, par une chance inouïe, Lola s'est absentée au moment de son retour, comment agir ?... Comment détourner le coup tout de même inévitable ?... Enfin, la situation est meilleure que je ne le craignais tout d'abord.

Anxieusement, elle réfléchit, tandis qu'on refermait la porte derrière elle.

— Il n'y a pas deux moyens, murmura-t-elle. Il faut faire la part du feu pour ne pas tout perdre. C'est avant tout ma situation qui est en jeu et que je dois sauver, car, en somme, je vais me retrouver vis-à-vis de Morestac exactement au point où nous en étions avant que Carlo lui ramène sa fille... Pas tout à fait, puisqu'il n'est plus aveugle et qu'il sera dorénavant plus dur de le berner... Mais la déception qu'il éprouvera en découvrant auprès de lui une fausse Liliane l'effondrera.

« C'est décidé ! J'impose le silence à Lola, je m'associe à l'indignation de Morestac. Nous la chassons et je fais tout retomber sur Carlo... Oui ! c'est cela même qu'il faut faire. J'irai au-devant de son désir. Je parlerai la première des recherches à entreprendre de nouveau. Je le conseillerai, je le guiderai... Qu'ai-je à craindre, à présent que j'ai mis Liliane Morestac en lieu sûr ?... Là où je l'ai envoyée, je sais bien qu'on ne la retrouvera pas !... »

« C'est décidé ! J'impose le silence à Lola, je m'associe à l'indignation de Morestac. Nous la chassons et je fais tout retomber sur Carlo... »

« Ah ! il faudra encore que je prévienne ce dernier... pour qu'il disparaisse et ne vienne pas se soumettre bêtement à un interrogatoire embarrassant. Moi seule dois demeurer auprès de Morestac et manoeuvrer.

« L'important est de gagner du temps... »

L'aventurière se ressaisit. Les minutes étaient précieuses. Elle décida, alors, d'interroger la femme de chambre. Il fallait s'assurer que ses hypothèses étaient bien fondées.

— Où est monsieur ? demanda-t-elle de sa voix dure qu'elle contraignit à paraître presque calme.

La réplique tomba sur Suavita comme un coup de massue.

— Il était avec mademoiselle dans le salon, madame, il y a quelques secondes. Mais je crois bien qu'ils sont maintenant dans la chambre de mademoiselle.

Suavita chancela. Il lui semblait que le parquet se dérobait sous ses pas. Tout était perdu !... Plus d'espoir !... Morestac savait tout ! Comment oser encore s'accrocher à un espoir contraire ?

Allons ! tout son plan s'écroulait ! Il fallait — et rapidement — reconstruire un autre échafaudage de mensonges et d'inventions... Mais comment ?...

Se sentant observée, elle se raidit. Il fallait aller au plus vite, faire face à l'inévitable explication. Elle se décida et suivit, en frissonnant tout de

même un peu, le long couloir. Elle, l'énergique, elle, qui n'avait jamais eu peur, elle trembla en poussant la porte entrouverte de la chambre de Lola.

Mais sa stupeur fut à son comble lorsque, la porte poussée, elle aperçut Morestac et Lola.

— Ça, pensa-t-elle, éberluée. Si je l'avais prévu !...

Elle faillit tomber à la renverse en voyant Morestac qui, sans le moindre bandeau et les yeux grands ouverts, contemplait avec adoration Lola, qu'il serrait fortement contre lui en répétant :

— Pauvre petite !... Pauvre petite !

Lorsque Morestac avait aperçu, au lieu du visage de sa fille, le visage si émouvant de la fille de Suavita, un monde de pensées avait commencé par s'ouvrir devant lui.

Ce n'était pas Liliane... Mais qui donc était cette belle jeune fille. Un rêve ?... Une chimère ?... Un brouillard ?... Une vision ?...

Puis, l'illusion s'était dissipée : la vision ne fuyait pas. Le rêve parlait. L'héroïne était bien vivante ! Et, sa première déception passée en ne trouvant pas auprès de lui sa fille, il caressait doucement de son regard amoureux de la vie, cette belle inconnue, dont la présence auprès de lui ne s'expliquait guère, croyait-il.

Sans en chasser la douceur et l'émotion qui s'y étaient gravées dès l'instant où il avait aperçu le beau visage de Lola, un étonnement indicible apparut dans ses yeux en entendant les paroles balbutiées par la jeune fille.

— Pardon ?... Mais qu'ai-je à vous pardonner ? dit-il d'une voix où perçait déjà une immense indulgence pour elle, quels que pussent être ses torts, imaginaires sans doute, vis-à-vis de lui.

La fille de Suavita voulut parler. Les sanglots l'étouffèrent. Elle n'y put réussir... Fixant alors sur Morestac ses grands yeux noirs où brillait l'affolement de la biche aux abois, elle se releva, et prenant Morestac par la main, elle chercha à l'entraîner.

— Venez, dit-elle d'une voix étranglée.

Toujours sous le charme et lui souriant avec une extase croissante, Morestac se laissa conduire par la jeune fille qui l'amena devant son petit bureau.

La lettre qu'elle y avait déposée la veille au soir, avant de s'endormir, s'y trouvait toujours.

Elle la prit et la lui remit en soupirant.

## SCANDINAVIE

[ Suite de la page 50 ]

matières d'études sont très nombreuses : environ une douzaine dans une année.

Il est en tout cas deux choses que tous les jeunes Scandinaves apprennent dès leurs plus jeunes années : la propreté et le ski. Nulle part, ces « matières » ne sont mieux enseignées qu'en Finlande. Leurs formes spécifiquement finnoises ont largement pénétré le monde occidental avec le ski de fond et avec le *sauna*. Mais si l'on pratique aujourd'hui chez nous le bain de vapeur bouillant dans des pièces de bois, on n'y applique pas les flagellations au moyen de branches feuillues de bouleau pour ouvrir les pores, et moins encore le plongeon dans l'eau froide d'un bassin, ou les dix minutes de jeu en pleine neige... et en tenue d'Adam ou d'Eve.

Dans l'ensemble, les jeunes Finnois, et plus encore les jeunes Lapons, ne

sont guère portés aux études, sauf en ce qui concerne l'architecture, car ils sont de remarquables bâtisseurs.

Cette jeunesse saine et sans motifs de révolte, n'a-t-elle donc pas ses tares ? Si, elle en a une, et qui suffit parfois à annuler tous les avantages dont elle jouit : l'ennui. N'ayant pas l'impulsion de changer la face d'un monde où tout va déjà pour le mieux, les jeunes Scandinaves se laissent parfois aller à la boisson et à la paresse d'esprit. Le Danemark, l'un des pays les plus heureux du monde, est aussi celui où l'on enregistre le plus grand nombre de suicides, dont une majorité de suicides de jeunes. Dans leurs messages d'adieu, presque tous donnent pour motif : le manque d'imprévu de leur existence.

Comme quoi, sous toutes les latitudes, l'homme ne parvient jamais à être content de ce qu'il a...

— Tenez... C'était pour vous... Je voulais fuir votre regard et votre jugement... Lisez... Vous comprendrez...

Sans la quitter encore des yeux, Morestac prit l'enveloppe. Il semblait très ému. Pourquoi tremblait-elle ainsi... Que redoutait-elle donc de lui ?...

Ah ! si elle avait pu lire en son âme ! Aussi, son regard ne pouvant se détacher d'elle, il garda la lettre en main, sans même daigner y jeter un coup d'oeil.

— Lisez ! répéta alors Lola, d'une voix suppliante.

Parce qu'elle le lui demandait et que, déjà, il se sentait soumis à tous ses désirs, à tous ses caprices, il déplia la lettre et commença de la lire, mais sans retirer le bras dont il n'avait cessé d'entourer la jeune fille.

Dès les premières lignes, une émotion dont il n'était pas le maître, le bouleversa. Ses yeux devinrent humides. Il lut plus rapidement. C'étaient les premières lignes, d'ailleurs, tracées de main humaine qu'il lisait depuis son retour à la vie normale...

Ah ! comme il comprenait peu son affolement, comme il s'attendrissait, malgré sa déception si cruelle, sur le regret, le chagrin qui se révélaient tout au long de sa lettre !... Quand il en fut au passage : « Jugez-moi. Je mérite votre sévérité... », il s'arrêta, la contempla avec une expression de tendresse indéfinissable, murmura :

— Non... non...

Et il reprit sa lecture en la serrant davantage contre lui.

Lola pleurait à chaudes larmes, toute secouée de sanglots, tandis que Morestac achevait de lire sa lettre.

Il se taisait, le regard au loin, perdu dans un monde nouveau qu'il avait toujours ignoré.

A la fin, il poussa un grand soupir. — Je devrais éprouver un grand chagrin, dit-il d'une voix tremblante, et je ne puis...

« Je croyais avoir retrouvé ma fille. Et j'apprends que j'avais été dupe d'une illusion, qu'il me faut encore éprouver à son sujet de l'anxiété, des remords... Mais vous êtes là !... Il me semble que votre présence met en moi une joie si grande qu'elle chasse tout autre pensée.

« Puis-je oublier le rôle que vous avez joué auprès de moi ? Et pourquoi vous l'avez joué ?... Vous pardonner ?... Qu'ai-je vraiment à vous pardonner ? Votre pitié ? Votre affection dont vous avez su entourer le pauvre aveugle qui ne vous était rien et auquel vous vouliez donner la consolation d'avoir une fille ? Grâce à vous, j'ai connu la douceur d'un foyer, Merci, au contraire, merci pour tout cela !... »

Il respira profondément, effleura d'un regard, la tête de la jeune fille, qui l'écoutait à présent, un peu calmée, mais encore silencieuse et, suivant des yeux une larme irisée qui coulait sur sa joue duvetée :

— Peut-être la tendresse que je vous ai vouée vient-elle de changer de nature ?... Mais elle subsiste. Vous n'êtes plus ma fille... mais vous êtes... tout autre chose : un ange consolateur... bien-aimé...

Et ses lèvres, frémissantes, se posèrent doucement sur les cheveux de Lola qui, brisée par l'émotion, se laissa docilement enfermer dans ses bras indulgents.

Sa tête tomba sur l'épaule de Morestac et tint s'y blottir.

— Mais vous tremblez comme un petit oiseau ! dit-il encore, tendrement, en s'efforçant de la calmer, de la rassurer par son sourire. Il ne faut pas... Songez à ce que vous avez été pour moi... à ce que vous pouvez être encore. Je ne saurais plus me passer de vous. Il me semble que j'en mourrais... C'est exact, vous savez !... Alors, pourquoi ce chagrin, puisque je suis

[ Lire la suite page 56 ]

[ Suite de la page 53 ]

heureux, oh! oui, heureux comme tout de vous connaître... de vous voir... de vous parler...

Il ajouta plus bas, en regardant au loin, par-dessus la tête de la jeune fille :

— Et d'avoir trouvé enfin l'amie vraie, l'amie sincère, dont tout homme a besoin?...

Il y eut un silence, coupé seulement par un soupir de Lola, apaisée et reconnaissante.

Elle releva la tête et le fixa à son tour. L'expression de douleur presque démente qui avait luit dans ses yeux, au début de l'entretien, s'était enfiée. Plus brillant parce qu'elle avait pleuré... mais combien plus beau! — Son regard rencontra celui de Morestac et s'y appuya avec une chaude tendresse.

Ainsi, cet homme, qu'elle avait aimé comme on peut aimer un père aimable et bon ne la repoussait pas?... Bien mieux, il la gardait auprès de lui? Et, cette fois, c'était en toute vérité, en toute franchise, qu'elle pouvait remplacer sa fille absente et chercher à le consoler par ses soins, par son dévouement!

Un élan éperdu la fit se blottir davantage dans ses bras. Rester auprès de Morestac, c'était aussi conserver toutes ses chances de revoir Sernin, c'était l'espoir, le cher, le bel espoir qui reflourissait... C'était l'amour rêvé qui redevenait possible! C'était l'avenir tant désiré et peut-être réalisé quelque jour, le destin aidant...

Elle se serrait contre lui. Pour la seconde fois, M. Morestac posa légèrement ses lèvres sur les cheveux de Lola — qui sourit à cette caresse — et prononça avec une tendresse infinie :

— Pauvre petite! Pauvre petite!

Ce fut le moment choisi par le hasard pour l'entrée de Suavita.

Revenue de sa stupéfaction, elle enveloppa Morestac et Lola d'un regard qui, de l'effolement, passait brusquement au triomphe. Suavita sentait une allégresse inouïe l'envahir.

Déjà, la maîtresse femme avait compris la situation. Ne savait-elle pas, depuis longtemps, lire sur le visage des hommes l'ivresse de la passion?

Avant Morestac lui-même — perdu dans la béatitude du monde naissant qu'il découvrait — elle vit clair.

Il était amoureux, amoureux de Lola.

— Morestac a reçu le coup de foudre! Tout est sauvé! pensa Suavita, en retenant une exclamation joyeuse qui dansait sur ses lèvres. Il ne l'avait pas encore vue.

Tout à leur émerveillement, puisé à la même source — et bien que l'objet en lui-même différât — Morestac et Lola, debout tous deux devant le petit bureau de la jeune fille ne cessaient de se contempler tendrement.

Encore en retrait, près de la porte, Suavita en profita pour élaborer un plan d'action.

Une préoccupation surgissait dans son esprit: Lola saurait-elle exploiter cette aubaine? Y consentirait-elle?

Elle ne voulait pas qu'ils la vissent encore. Un général ne démasque pas son plan de bataille.

Mais, voilà, il ne sert à rien d'être chef sans armée! Et pouvait-elle compter sur cette petite fille scrupuleuse à l'excès, pour la seconder et marcher dans la voie qui s'ouvrait devant elle avec une chance inespérée?

— Elle est tellement sottée! pensa-t-elle, un peu découragée à l'avance du nouvel effort qu'il lui faudrait fournir.

C'était comme si elle devait remonter sans cesse le mécanisme réfractaire de quelque jouet contrariant.

— Mais, cette fois, je la chapitrerai! Je ne lui permettrai pas de nous ruiner en repoussant cette aubaine! Jamais en amenant ici Lola, je n'ai osé penser à cette solution-là, la meilleure de

toutes, évidemment! Passant pour la fille de Morestac, Lola était toujours à même d'être découverte par d'autres... Et je n'avais pas non plus prévu que Morestac recouvrerait la vue...

« Enfin, tout s'arrange!... Tout peut être sauvé! Il s'agit seulement de mener rondement les choses et de profiter de l'égarement où je vois Lola. Si je lui donne le temps de réfléchir, ce sera plus difficile. Mais d'abord, que va me dire ce père étonnant?...

C'était, en effet, la question du moment. Et Morestac, qui depuis quelques secondes, venait d'apercevoir Suavita dans la glace, se la posait sans doute aussi.

Serrant d'une façon significative la main de Lola, pour lui donner à comprendre que le secret restait entre deux et l'avertir de ne point contredire les paroles qu'il allait prononcer, il dit en souriant :

— Vous vous étonnez de cet accès

d'effusion, assez naturel entre père et fille, au moment où il nous arrive une grande joie... Oui, une grande joie!... Et vous allez comprendre.

« En vérité, vous ne pourriez arriver plus à-propos pour vous réjouir avec nous... Regardez-moi, chère amie... Ne trouvez-vous rien de changé dans ma physionomie? Préparez-vous à une grande surprise... On m'a rendu mes yeux... Je ne suis plus aveugle.

— Je sais! répondit Suavita feignant une grande émotion, qui la laissait halétante et presque sans voix. J'arrive de la clinique... On m'a dit...

— Le prodige! Un bonheur extraordinaire que je dois à ma chère fille.

Il hésita un peu, avant de prononcer ce mot en regardant Lola avec une émotion qui semblait crier à la jeune fille :

— Vous le voyez, il n'y a rien de changé... Je vous garde... Je vous

adopte... Mais que ceci reste entre nous. Pourquoi confier à une étrangère, qui vous jugerait, qui me critiquerait, la situation qui vient de m'être révélée? De ce que je ferai, de ce que me dictera cette merveilleuse tendresse que je sens s'épanouir en mon cœur, je dois demeurer seul juge.

« Ne dites rien... Restez silencieuse aux regards de cette femme...

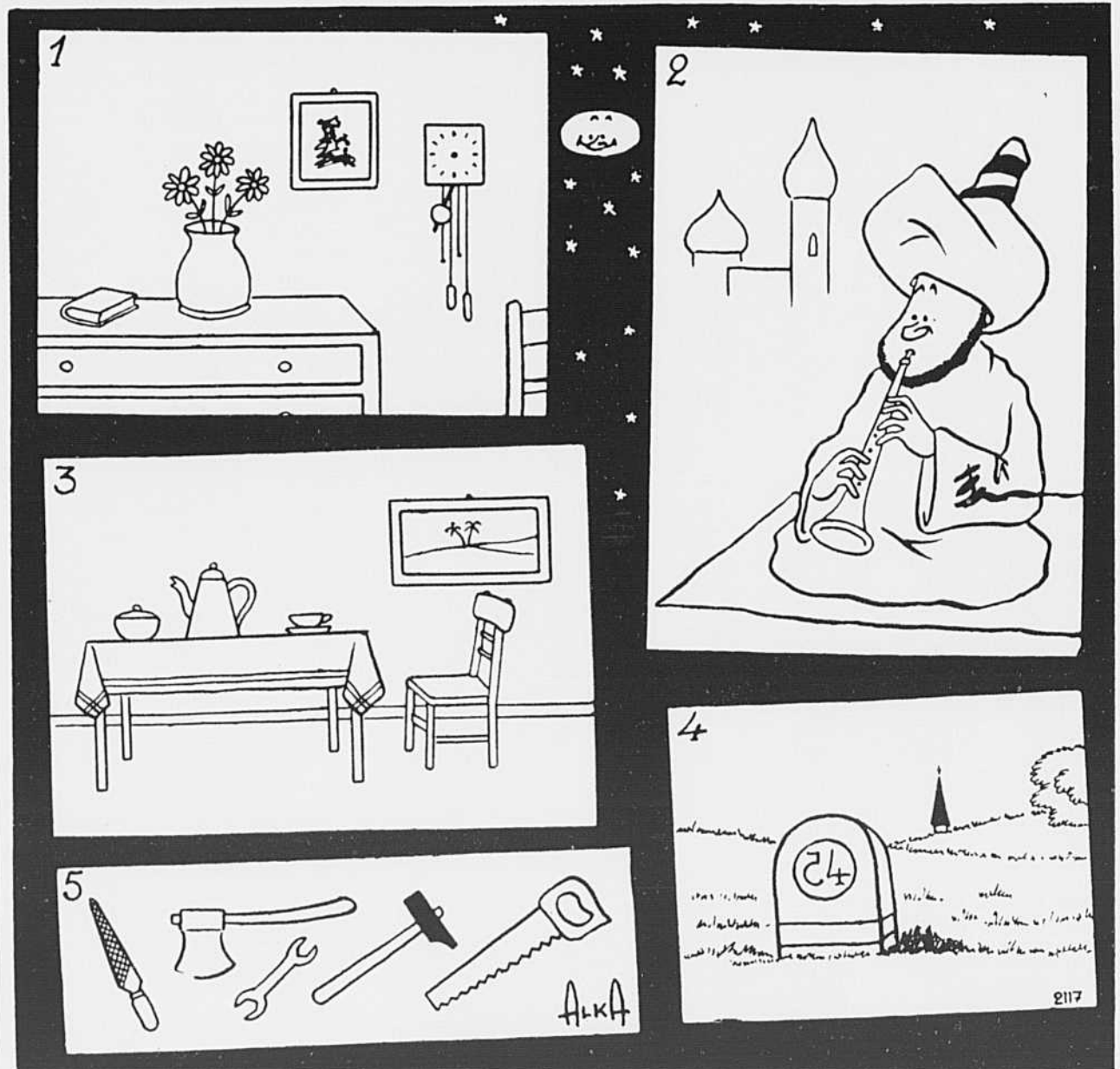
Il pensait cela. Et Lola s'en rendait compte. Elle frissonna, malgré le grand soulagement joyeux qu'elle éprouvait.

Hélas! sa confiance n'avait pas été assez complète. Elle n'avait pas dit que Suavita était sa mère.

Et elle sentait, maintenant, qu'il était trop tard pour le dire, sans risquer de perdre cette confiance et cette affection manifestées par celui en qui, en son innocence, elle continuait à voir un père...

[ Lire la suite dans le prochain numéro ]

## Dessins à erreurs



Une erreur a été volontairement commise dans chacun de ces dessins! A vous de les trouver!

**Solution :**

1) La montre n'a pas d'aiguilles. 2) Le fakir n'a que trois doigts visibles à la main droite. 3) Il manque un pied à la chaise. 4) Le chiffre 5 de la borne kilométrique est à l'envers. 5) La tête du marteau est à l'envers.

**ROLAND CHENAIL...**

[ Suite de la page 21 ]

forêts avaient pris feu, bref, un climat de désastre. Et par-dessus le marché, une pluie torrentielle, qui aidait, certes, à maîtriser les feux de forêts mais n'invitait pas précisément les habitants du village à venir, ce soir-là, au théâtre.

Il pleuvait tellement et avec une fureur si complète que bientôt le toit de la salle où avait lieu le spectacle se mit à prendre des allures de passoire. Et avec un petit bruit musical, lentement mais sûrement, le toit filtrait, goutte à goutte, sur la tête des comédiens qui ne trouvaient plus moyen d'échapper au supplice chinois de la goutte d'eau... Le tout se souda évidemment par une invincible envie de rire, les efforts de chacun pour éviter de donner aux autres le spectacle de la goutte d'eau rebondissant sur son crâne étant particulièrement réjouissants. Ce fut le comble quand un petit gars bien intentionné, voulant définitivement limiter les dégâts, arriva sur scène avec, à la main, une cuvette de métal sonore qu'il plaça judicieusement sous le filet d'eau le plus tenace.

Une autre fois encore, s'étant habillé dans une loge de fortune assez mal éclairée et (bien entendu) pressé par le temps, Roland Chenail entra en scène chaussé d'un soulier blanc à droite et d'un noir à gauche... Non, il ne voulait pas lancer la mode, rassurez-vous.

Il ne faut pas être nerveux en tournée et avoir l'esprit toujours présent est une des conditions essentielles. Tout en jouant, il faut se multiplier et Roland Chenail, comédien, devenait, entre ses apparitions en scène, bruiteur. Et un jour qu'il devait aboyer comme un chien, il eut la frousse de sa vie. Un véritable chien et de la taille d'un Saint-Bernard ou d'une Terre-Neuve, à qui probablement ce langage articulé devait dire quelque chose, s'était fourvoyé dans les coulisses, Roland Chenail, qui aboyait en conscience, sentit tout à coup deux grosses pattes se poser sur ses épaules alors qu'une énorme voix de chien, authentique celle-là, lui lançait à l'oreille quelque douce canine. Il fut si surpris que, dans son recul instinctif, il passa dans le décor, lui et son compagnon, et leur succès fut de ceux qu'on n'oublie pas.

Et puis, il faut faire la part très belle aux petites farces que les comédiens se jouent entre eux. Là aussi, il y a matière à un volume. Arthur Lefebvre, ayant à embrasser avec effusion Roland Chenail, qui devait être quelque chose comme un fils prodigue repentant, en profitait pour lui mordre l'oreille.

Il y a aussi les incidents qui manquent de devenir des accidents si la Providence n'étendait sur les comédiens sa main tutélaire. Ainsi la fois où Arthur Lefebvre devait menacer Roland Chenail de son revolver et tirer... rien ne sortit de l'arme, pas même le plus léger bruit. Une fois, deux fois... Il fallait pourtant bien maîtriser le malfaiteur... Arthur Lefebvre se précipite sur Roland Chenail et lui assène un tel coup de crosse de revolver que le pauvre en a vu

trente-six chandelles... Il faut dire que le pied avait manqué à Arthur Lefebvre et que c'est entraîné malgré lui par la chute imminente qu'il avait, sans le vouloir, frappé aussi fort. Mais Roland Chenail n'en arbora pas moins, pendant plusieurs jours, une prune arc-en-ciel, modèle du genre et du plus bel effet.

Histoires de coups de feu encore. Dans un autre village, pendant la représentation et presque à point nommé, voilà que retentissent, au dehors, de véritables coups de feu. Emoi dans la salle et un peu aussi, sur la scène. Ce n'était presque rien, une paille, une bagatelle : la gendarmerie venait de mettre la main sur un dangereux bandit, qu'elle traquait depuis quelque temps déjà. Mais alors, dit Roland Chenail, quelle leçon de diction et de vocabulaire nous avons pu prendre, la prison étant située en sous-sol, juste sous la scène... Et montaient de la cave où il était emprisonné, les litanies du vaincu, fort riches, vous pouvez m'en croire, en expressions savoureuses et du meilleur cru, appellation contrôlée...

Oui, il y a une Providence pour les comédiens.

Il faut bien le croire puisque Roland Chenail, au cours d'une tournée encore, dut, avec ses compagnons, affronter au petit printemps une route inondée par la fonte des neiges. L'auto refuse d'aller plus loin et Roland Chenail se dévoue pour aller chercher du secours. Chaussé de grosses bottes, le voilà parti... Las!

... A un certain endroit, l'eau avait raviné si profondément que le voilà dans le trou jusqu'aux épaules... S'il n'a pas, cette fois-là, attrapé la mort (car il dut attendre d'avoir atteint le village pour prendre un réconfortant et avoir des vêtements secs), c'est parce que le bon Dieu veillait sur lui.

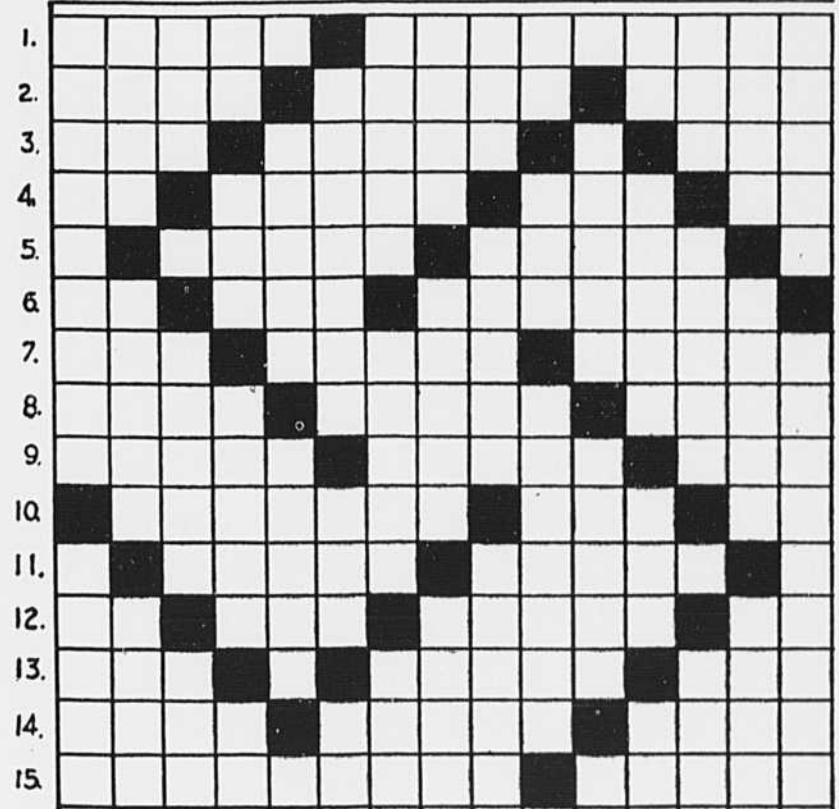
Mais parlons de nouveau sérieusement. Marié, Roland Chenail est père de deux enfants, une fille, Elizabeth, qui a 6 ans et un fils, Christian, plus jeune de quelques années.

L'été, (tout l'été) Roland Chenail, sa femme et ses enfants partent pour Percé, dans cette admirable Gaspésie où ils ont une maison. Vous avez pu voir dernièrement à la télévision que Roland Chenail a exposé au Victoria Hall les plus belles pièces de sa collection (peut-être unique) d'agates qu'il a trouvées sur les plages gaspésiennes. C'est son passe-temps, son « hobby ». La géologie le passionne parce que, dit-il, l'étude des minéraux est un envol vers la beauté. Il appartient d'ailleurs au « Montreal Gems and Mineral Club » et il ne manque jamais, en excursion, de prospecter les rochers d'alentour et bien entendu, les plages. Il possède une collection de quelque 40.000 agates, toutes plus belles les unes que les autres et plusieurs de ses camarades portent fièrement, montées en bague la plupart du temps, quelques-unes des pierres merveilleuses dont Roland Chenail leur a fait cadeau... De ces aimables cadeaux qui entretiennent l'amitié, comme dit la sagesse des nations.

**Les Mots Croisés du Samedi**

Problème No 1425

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



**HORIZONTALEMENT**

- 1—Petit cheval quelconque. — Personne qui, dans une communauté, a soin du linge.
- 2—Nom grec du dieu de l'Amour. — Genre dramatique des XIVe et XVe siècles. — Que nous apportons en naissant.
- 3—Mot arabe qui signifie *source*. — Cacher, taire. — Substantif.
- 4—Unité. — Dormir après avoir bu avec excès. — Conjonction, qui marque la preuve. — Tellement.
- 5—De l'espèce du boeuf. — Navigateur célèbre.
- 6—Pronom. — Visage (*fam.*) — Somme des biens que l'on possède.
- 7—Rivière d'Allemagne. — Petit oiseau. — Permission.
- 8—Tronc d'arbre. — Sert à blanchir le linge. — Liste, catalogue.
- 9—Jeune élève en peinture. — Arc-boutant servant à amurer la misaine (*mar.*). — Art de lancer.
- 10—Conforme à l'ordre de la nature. — Ecorce du chêne réduite en poudre. — Métal.
- 11—Beau vernis de Chine. — Couvrir de pain émiété.
- 12—Ville de Chaldée. — Nuage. — Plusieurs. — Carte à jouer.
- 13—Pièce de métal cannelée en spirale. — Premier officier municipal. — Plus mal.
- 14—Emotion. — Capitale de l'Egypte. — Manière d'être.
- 15—Sentiment d'amitié. — Oraison dominicale.

**VERTICALEMENT**

- 1—Celui qui prépare les peaux. — Premières plumes des oiseaux.
- 2—Câble d'une ancre. — Vente à l'enchère. — Retour du même son à la fin de deux vers.
- 3—Particule négative. — Nom vulgaire du genre *oponce*. — Bruit.
- 4—En les. — Cheval de taille moyenne. — Personnage qui a un caractère de grandeur gigantesque. — Le même (*abr.*).
- 5—Réservoirs pour la fermentation

du raisin. — Partie supérieure du cou.

- 6—Mauvais traitements. — Chemin de ville. — Symbole chimique du cérium.
- 7—Genre de mollusques lamelibranches. — Branches coupées avec leurs feuilles vertes. — Maison de campagne.
- 8—Enlever. — Qui concerne les citoyens. — Blé de Turquie.
- 9—Commune rurale autonome, en Russie. — Pièce d'artillerie. — Couple d'animaux de la même espèce.
- 10—Moi. — Avant d'un navire. — Officier ministériel qui rédige les contrats.
- 11—Abondance de paroles inutiles. — Marque brune sur une peau préparée.
- 12—Mesure itinéraire chinoise. — Faire cuire à sec. — Propre. — A moi.
- 13—Rivière qui a sa source en Suisse et qui arrose Passau. — Véhicule automobile démodé. — Marmite de cuisine.
- 14—Ville de la Turquie, en Thrace. — Type d'amoureux dans la comédie italienne. — Seconde, assiste.
- 15—Genre d'oiseaux passereaux, sorte de mésanges. — Consolider avec un amas de terre.

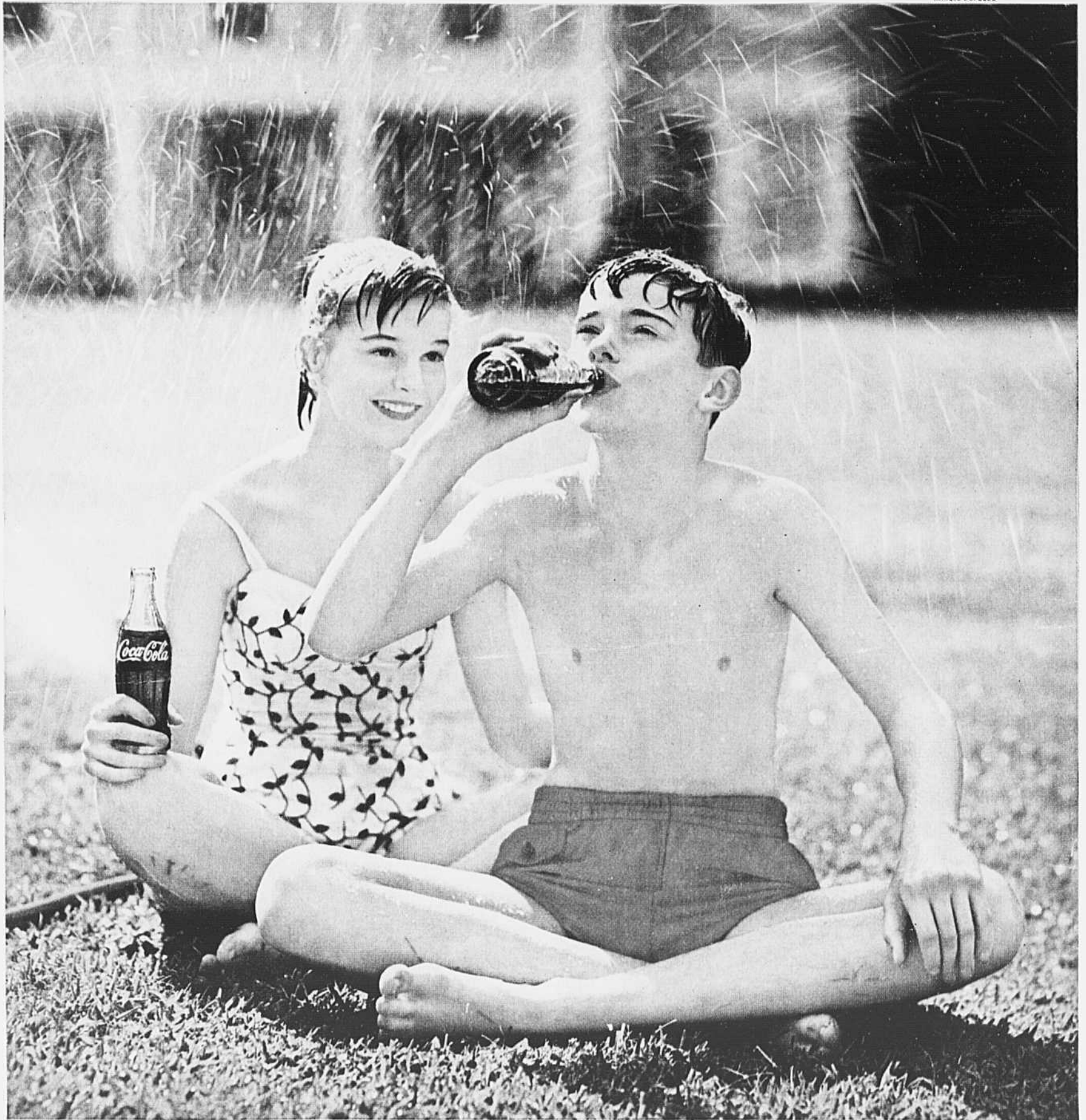
**Solution du problème No 1424**



56

# SOYEZ BIEN RAFRAÎCHI... PRENEZ UN COKE!

MARQUE DÉPOSÉE



Qu'importe s'il fait chaud? Prenez un Coca-Cola! Seul Coke vous donne ce petit surcroît d'énergie alimentaire si agréable et si apprécié... ce goût vif et froid si satisfaisant! Pour un vrai rafraîchissement... n'importe quand... n'importe où... faites une pause pour un Coke!

*Procurez-vous Coke  
en format King Size aussi.  
Maintenant disponible presque partout.*



King • Régulier



pour LA PAUSE QUI RAFRAÎCHIT

LA SALLE DE LECTURE  
CHAMBRE DES COMMUNES  
OTTAWA ONT

DITES "COKE" OU "COCA-COLA"—LES DEUX MARQUES IDENTIFIENT LE PRODUIT DE COCA-COLA LTÉE—LE BR

8J50-C-34986